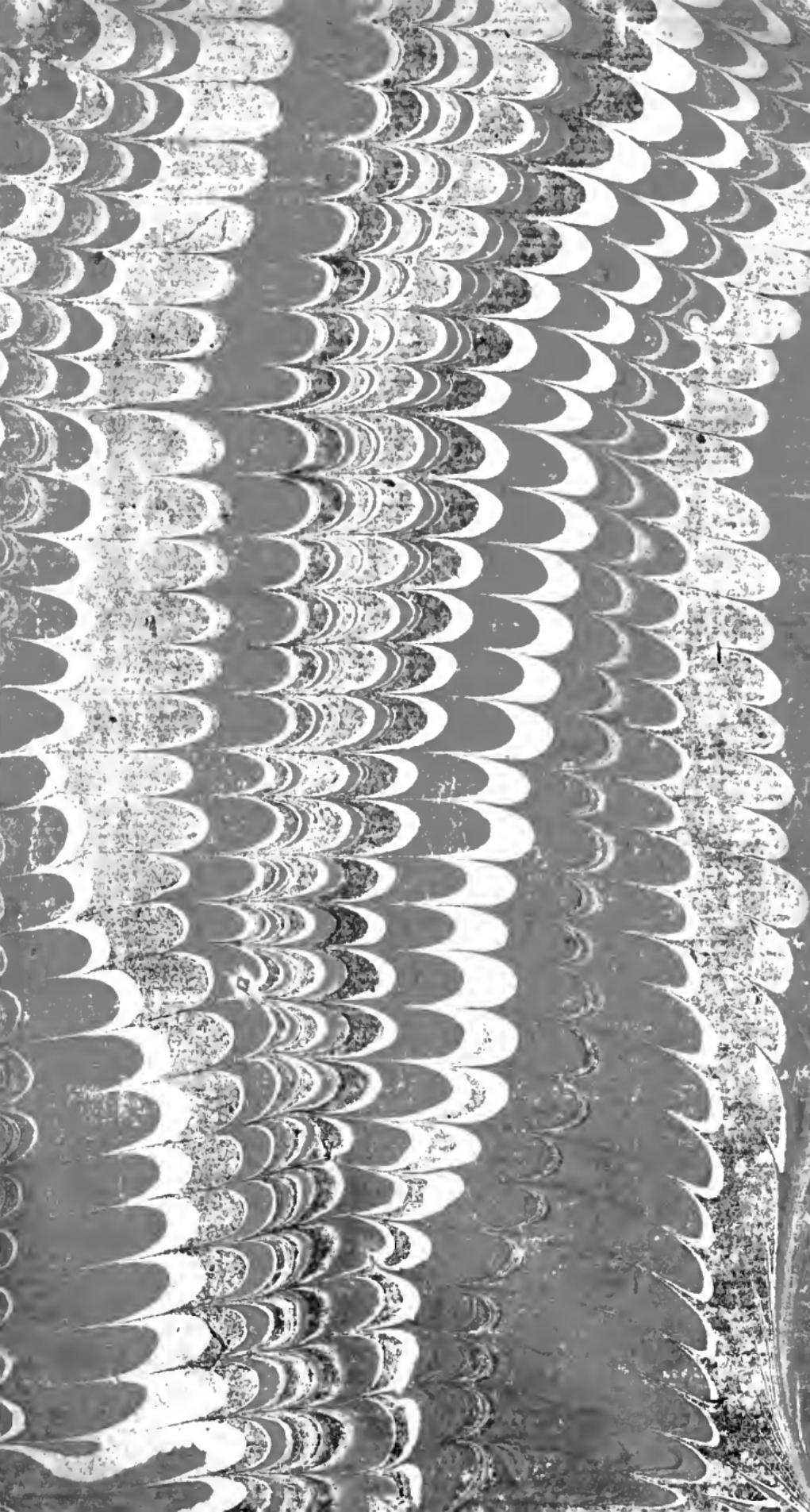


DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature



A.I. 2891

8/11

ouvrage. P. Tapis. En deux volumes.
Édition de 1712. Vol. 2.

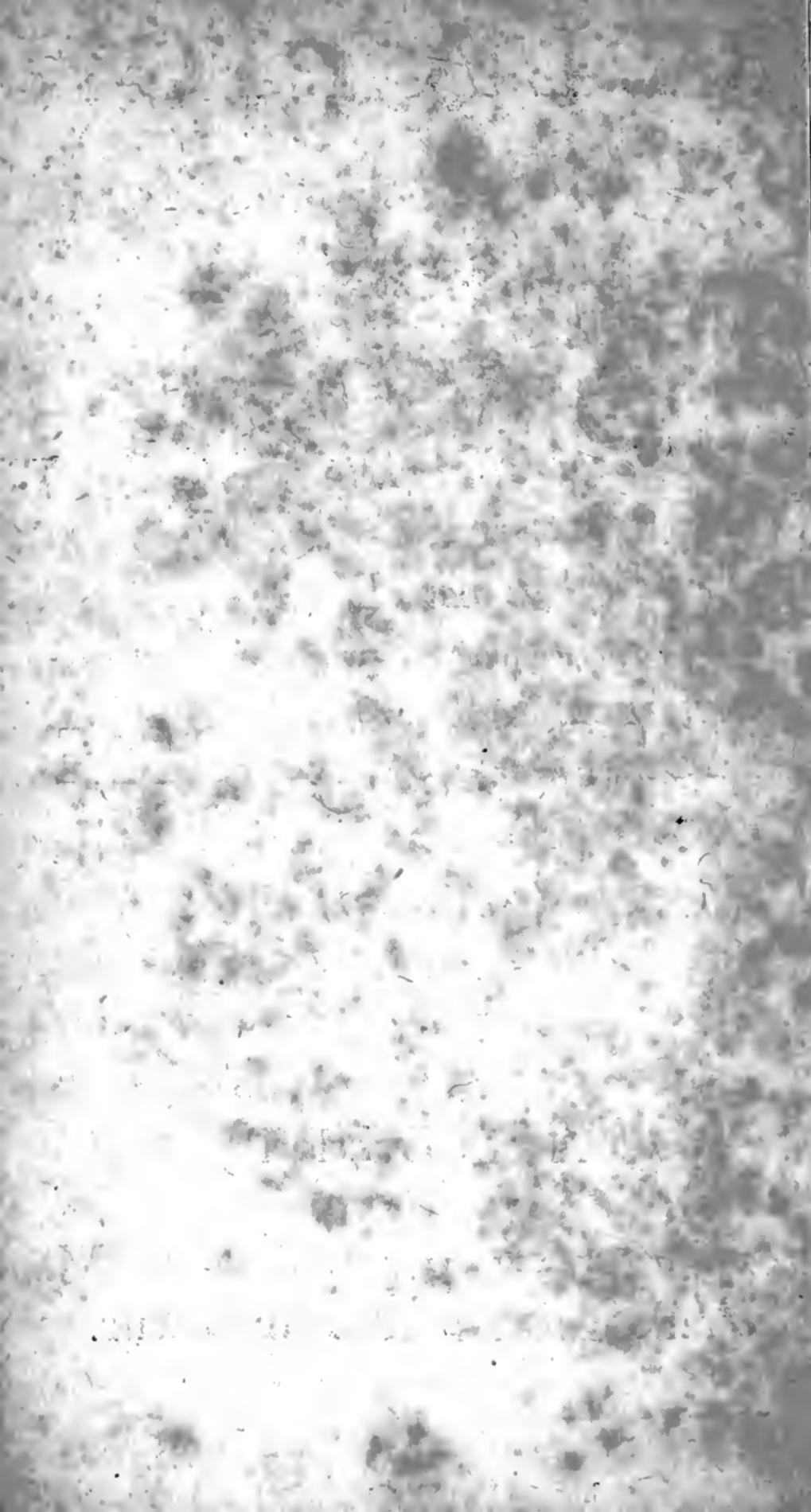
Le second volume de Bréhaut
OHR. 1715.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries



RELATION
D U
VOYAGE
DE
L'ISLE D'EUTOPIE.
A DELFT,
Chez HENRY VAN RHIN Marchand Libraire & Imprimeur.

M. DCC. XI.



LETTRE

De l'Auteur de cette Relation
à un Ami.

MONSEUR,

Il paroît assez par votre Lettre que ma Relation du Voyage de l'Isle d'Eutopie ne vous a pas déplu ; l'intention que j'ai eû en vous la communiquer a été de vous édifier, en vous faisant connoître avec quelle pureté ces Peuples éloignez pratiquent les preceptes de l'Evangile, & comment ils s'acquittent des devoirs indispensables de la Religion. Vous croyez que cela sera utile au Public ; & moy je suis persuadé du contraire. On aura beau dire que ces Peuples bons Catholiques vivent de telle maniere , les choses iront toujours leur train ; & malgré tout ce qu'on pourra dire de leur pieté, dont je suis le Témoin ocu-

Lettre de l'Auteur à un Ami.

laire, les Catholiques de nos climats vivront toujours comme ils ont fait ; & ma Relation sera comme une tympâne qui battra l'air sans rien effectuer. Vous voulez cependant que je vous envoie cette Relation par écrit ; je ne saurois rien refuser à un bon Amy ; je vous l'enviroi donc , en luy disant ce que dit Horace à son Livre : Allez, courrez, volez ; mais souvenez-vous quand vous servirez d'enveloppes au poivre & à l'encens , que vous gémirez & regretterez mon Cabinet où vous étiez à l'abri de la satyre & du mépris : je lui souhaite un meilleur sort ; & si vous m'en croyez, vous ne la communiquerez qu'à des gens pieux & sages , qui la liront avec plaisir & avec édification. Je suis ,

M O N S I E U R ,

Vôtre très-humble & obéissant Serviteur , E. R. V. F. L.

RELATION
DU
VOYAGE
DE
L'EUTOPIE.

CHAPITRE PREMIER.

ON dit , & l'on a toujours dit , que l'Italie étoit le Paradis Terrestre des hommes , où on ne manquoit de rien pour la commodité de la vie ; où l'air qu'on y respire contribuë beaucoup à la santé des corps , aussi-bien que l'abondance des biens de la terre , qui toujours fertile produit plus qu'il ne faut pour entretenir & nourrir ses Habitans . On peut lire dans les Auteurs qui en ont fait la description , les grands avantages que

les Peuples en retirent : je me contente de dire que c'est le plus agreable pays qu'on puisse habiter. Mais si nous comparons l'Eutopie avec elle , je croi qu'elle ne lui cede en rien : Elle est située dans l'Amerique , un peu plus bas que la Guinée , où il y a encore quelques Isles inconnuës , & dont on fera bien-tost mention dans la carte. Cette Ile approche du Tropique du Capricorne, où l'on ressent beaucoup plus de chaleur que de froid ; mais les vapeurs d'un grand nombre de rivières , dont elle est entrecoupée , modèrent tellement ces chaleurs qu'elles n'incommodeent pas l'été , & servent beaucoup pour moderer les rigueurs de l'hyver. Tout y croît en abondance. Là vous verrez des forests de grenadiers , qui divertissent la vûë par l'éclat éblouissant de leurs fleurs , & qui flattent le goût par la douceur de leurs fruits. Dans un autre endroit on aperçoit des oliviers plantez au niveau , utiles pour la promenade & pour la vie des hommes : les vignes servent d'ornemens

aux côteaux , recréent la vûë par la pourpre de leurs raisins , & remplissent les muids de leur liqueur : des vergers chargez de fruits dans l'automne , ne servent pas peu à la commodité de la vie : les pâturages presque toujours verds engrassen les troupeaux , qui servent de nourriture aux Habitans de cette Isle. Quoyque les Forests ne soient pas en grand nombre , cependant elles fournissent assez de bois , & pour les bâtimens , & pour chasser le peu de froid qu'on y ressent l'hyver. On ne voit point chez les Particuliers de ruches de mouches à miel ; les arbres creux où elles se retirent en découlent en si grande abondance , qu'il suffise au sucre qui est assez rare dans cette Isle. Enfin pour ne point faire une description ennuyeuse & lassante , il suffit de dire , que s'il eût plu au souverain Maître de l'Univers de placer le Paradis Terrestre dans cette Isle , elle en auroit eû tous les agrémens & les avantages. Comme j'ai souvent parcouru toute son étendue , sa longueur ,

& sa largeur , elle peut avoir trente lieuës de long , & quinze de large : elle n'a aucun port facile à aborder , & ce fut un effet de la Providence que j'y arrivai , après avoir été près de cinq jours le jouïet des flots , appuyé sur le bout d'un mats dont je me saisis . Après un rude naufrage , je me trouvai enfin à ses côtes ; & sentant le sable du bout des pieds , je quittai ce mats ; & marchant , quoique foiblement dans les eaux qui n'étoient pas bien profondes , je montai le rivage fatigué du chemin & affoibli par la faim , je me reposai un peu de tems sur l'herbe , & je m'en-dormis . Dans le tems de mon sommeil , un Berger qui païssoit ses moutons auprès de ce lieu me vint réveiller ; & me voyant dans l'état pitoyable où j'étois , crût faire une action de charité me conduisant dans sa chau-miere , & en me donnant quelque sou-lagement pour me conserver la vie , qui étoit presque sur le bout des lèvres : il fit faire du feu , & m'ayant donné d'autres habits pendant que les miens sé-

cheroyent , je revins un peu à moi-même après avoir pris un bouillon & des œufs frais ; il ménageoit ma santé , comme les Medecins ménagent celles de leurs malades ; quelques verres de vin pris avec beaucoup de ménagement , & les nourritures les plus faciles à digerer me remirent peu à peu , & enfin je me vis en état d'aller plus avant dans l'Isle d'Eutopie. Le Berger eut la bonté de me conduire chez son Curé ; c'étoit un venerable vieillard à cheveux blancs , mais encore vigoureux pour son âge , rien de plus affable que lui , rien de plus charitable : on ne voyoit pas dans sa chambre ses meubles magnifiques & somptueux , ces hautes-lices éclatantes , ces cabinets & ces bureaux de la nouvelle invention , qui sont plutôt des marques de la superbe du Pasteur , que de sa pieté & de son zèle pour le salut des ames. Je ne remarquai dans sa chambre que des estampes qui representoient au naturel la Passion du Sauveur , & les Mysteres de la Religion qu'il avoit toujours de-

vant ses yeux , & plus encore dans le cœur : son lit étoit un espece de tombeau fort simple ; mais au bout de son bâtiment , il y avoit une grande salle destinée pour les pauvres de sa Paroisse qu'il recevoit chez , lui lorsqu'ils étoient malades , avec une bonté paternelle , & leur donnoit tous les secours dont ils avoient besoin durant leur maladie. Quoique le Village fût assez grand , je m'étonnois comme il pouvoit subvenir aux nécessitez de ces pauvres malades ; je voulois m'éclaircir là-dessus ; mais voyant le besoin que j'avois de prendre quelque nourriture pour soutenir mon estomach encore foible , il me prévint : Je voi bien (me dit-il) que vous examinez avec curiosité mon petit appartement , sans penser que dans l'état où vous êtes , il vous faut prendre quelque bouillon pour vous fortifier après de si longues fatigues ; il fait mettre la table , un bon consommé me remit en vigueur & en état de prendre des nourritures plus fortes. Le Pasteur prit son repas fruga-

lement; & s'il passa un peu son ordinaire, ce ne fut qu'un effet de sa charité qui le porta à me bien recevoir. Après le repas, il me conduisit dans la chambre de ses malades : Voilà (me dit-il en souriant) mes hautes-lices, mes cabinets d'Allemagne, mes lits magnifiques : pour nous autres Curez de l'Eutopie, nous estimons plus la moindre action de charité que tous les meubles les plus précieux. L'Apôtre S. Paul disoit autrefois que tous ceux qu'il avoit converti étoient autant de pierres précieuses qui devoient composer sa couronne dans le Ciel ; de même ces malades que nous recevons chez nous, & dont nous avons un soin tout particulier, feront toute notre gloire après le tombeau. Notre entretien auroit duré plus long-tems, si la visite de son Evêque ne nous eût interrompu ; après une conference de trois heures, pendant lesquelles je reposai un peu, ce bon Pasteur me presenta à ce venerable Prelat, qui m'embrassa avec une charité de Père, & m'emmena avec lui.

dans la ville de Macarie , son Siege Episcopal , où j'ai vécu près de dix ans : & pendant ce tems je donnai toute mon application , non pas à connoître à fond le gouvernement politique que j'ai souvent admiré , & qui a été un sujet de mes reflexions , mais à m'éclaircir entierement du gouvernement Ecclesiastique , qui m'a paru si bien réglé , que je souhaiterois de tout mon cœur que la Religion des Catholiques toute sainte , toute auguste , toute venerable , fût observée dans l'Europe , comme elle est pratiquée dans l'Eutopie.

CHAPITRE II.

Où on décrit plus en particulier l'Isle d'Eutopie , ses Villes & ses Fleuves.

MAcarie est une Ville située au centre de cette Isle , où demeurent les Senateurs qui reglent & gou-

gèrent cette petite République ; & où réside ordinairement l'Evêque qui conduit avec une charité paternelle son troupeau , & règle avec beaucoup de prudence & de sagesse ce qui regarde l'Eglise. Cette Ville est située dans une vallée riche & abondante ; elle est spacieuse & renferme un grand nombre d'Habitans : il est vrai que les bâtiments n'y sont pas bien magnifiques , mais les maisons étant toutes bâties en droite ligne & uniformes , ne laissent pas de donner de l'agrément à la vuë. Je ne sc̄ai si c'est leur pieté ou l'amour de la croix qui a contribué à la bâtier de la maniere qu'elle est : il est constant que toutes les ruës sont une figure de la croix , & representent par leur disposition l'instrument de notre salut : il y a une grande ruë tirée au niveau , qui commençant à un bout de la Ville , continuë jusqu'à l'autre extrémité : plus de cinquante autres petites fort droites la traversent en plusieurs endroits , lesquelles sont encore coupées par d'autres ruës sur le même modele :

de sorte que de quelque endroit qu'on considere l'étendue de la Ville, on la voit partagée en croix. Il y a du côté de l'Orient une autre Ville à l'extremité de l'Isle bâtie de même, que les Habitans appellent Eusepole, où il y a un Evêque suffragant de celui de Macarie. Du côté de l'Occident, il y a une autre Ville qu'on nomme Theotime, qui a aussi son Evêque soumis à celui de la Capitale de l'Isle : il y a quantité de rivières, dont il seroit inutile de parler. Les deux plus considérables sont celles qui partagent cette Isle en une espece de croix : la principale qui coule d'un bout à l'autre de l'Isle s'appelle la Commode : l'autre un peu moins considérable, qui traverse sa largeur se nomme la Paisible, à cause que le courant de ses eaux n'est pas si rapide que celui de l'autre rivière. Quoy qu'il n'y ait que trois Villes considérables, il y a cependant des Bourgades qui pourroient bien passer pour Villes. Les Villages sont à trois quarts de lieue les uns des autres ; & comme le pays est

fort fertile & abondant , on a été oblige de les multiplier autant qu'on a pu , pour ne point laisser aucune terre en friche , comme il y en avoit beaucoup dans le commencement de l'habitation de cette Isle ; ce qui fait que tout y est cultivé presentement , & l'Isle fort peuplée . Si c'étoit l'endroit de vous parler de l'origine de ce peuple , je pourrois en dire quelque chose ; mais puis-je mieux faire que d'en parler presentement ? J'ai à décrire le reglement Ecclesiastique de l'Eutopie que je me suis proposé seul dans cette Relation ; il est nécessaire après avoir décrit en general le pays , de dire l'origine de ce peuple : il y a quelque chose de merveilleux dans l'accroissement de cette nation ; c'est un peuple qui a commencé par soixante personnes ; & comme le peuple Juif descendoit d'un seul Abraham , les Eutopiens descendant tous d'un seul homme . Un pere de famille ayant dix enfans mariez qui avoient chacun leur famille , tout bon marchand qu'il étoit en France , &

dans une Ville fort peuplée, ayant eu des pertes considérables, pour ne point souffrir la confusion dans sa patrie, exhorta ses enfans, qui avoient eu part à sa disgrâce, à chercher une meilleure fortune dans les Indes : il s'embarqua, comme les plus anciens du Pays me l'ont dit, avec quelques Missionnaires, parmi lesquels il y avoit un Evêque & toute sa famille, qui faisoit environ soixante personnes. Mais par un malheur imprévu, lorsqu'ils étoient près des Indes, leur vaisseau fut emporté par la violence d'une tempête sur les côtes d'Eutopie : ils échaperent tous heureusement, c'étoit l'été ; ils trouverent à l'entrée de cette Isle tant de fruits & de si bon goût, qu'ils reprisent leurs forces en se rassasiant de ces mets délicieux. Le bled qu'ils avoient dans leur Vaisseau, n'étoit que mouillé par les eaux de la Mer : on le retira dans l'état où il étoit ; on le fit sécher, & on le conserva pour semer à l'automne. Quelques provisions de vivres & de biscuits qu'ils avoient encore sans être

endommagez par les flots de la Mer, & qu'on sauva assez en bon état du naufrage, leur servirent de nourriture avec ce qu'ils purent trouver de fruits de garde dans l'Eutopie, jusqu'à la récolte des Bleds de l'année suivante. Ils avancèrent plus avant dans l'Isle, & le Père de famille trouva à propos de s'y établir : les Missionnaires n'ayant plus de Vaisseau pour aller au lieu où ils étoient envoyez, demeurerent avec toute cette grande famille ; & jetterent les fondemens de cette Eglise qui est aujourd'hui si bien réglée & si augmentée , en deux cens cinquante ans qu'on compte maintenant dans cette Isle plus de quarante mille Habitans ; mais leur sort n'est point égal , quoi qu'ils soient tous originaires d'une même famille, & qu'ils soient établis dans un bon Pays , il faut y travailler pour vivre commodément : il y a des vieillards, des malades & des enfans orphelins, qu'on assiste avec un tendresse paternelle , comme nous verrons dans la suite de cette Relation. Mais comme

je n'ai entrepris de la faire , que pour donner une idée du gouvernement de l'Eglise , telle qu'elle est aujourd'hui dans l'Eutopie ; je commencerai par l'éducation des jeunes enfans que l'on destine au ministère des Autels.

CHAPITRE III.

De l'éducation des jeunes Clercs.

Comme c'est une chose de la dernière conséquence de bien éléver les enfans que l'on destine pour le service de l'Eglise ; tous les Curez des Paroisses , exceptez ceux de la Campagne , font de leur maison Pastorale une espece de petits Seminaires , où l'on reçoit les jeunes gens à l'âge de vingt ans , après avoir fait leur Philosophie . Le nombre est fixé à dix , qui rendent service à la Paroisse , & auxquels on enseigne la Theologie jusqu'à vingt-cinq ans . Ces Clercs joints avec quatre Prêtres au plus , vivent en commun chez

Le Pasteur : ceux qui ont quelque bien payent une pension modique pour quelques années ; & les pauvres sont entretenus aux dépens de la Communauté : leur emploi est d'étudier, d'enseigner les principes de la Religion aux enfans , & de chanter aux offices de l'Eglise aux jours destinez. Comme le chant de l'Eglise n'est qu'une chose accessoire à la Religion , qui est tres-utile pour élever les ames des fideles à Dieu, & pour y exciter tantôt des sentimens de charité & d'amour de Dieu ; tantôt pour faire naître en nos cœurs un regret sensible de nos pechez : on ne choisit pour ce noble emploi que les plus vertueux , sans considerer ni les grosses voix ni les foibles ; les bonnes mœurs & la vertu de ces jeunes Clercs les font recevoir pour les premiers Chantres : Un des Prêtres preside à la vérité au chœur, quand on fait l'Office; mais on a crû que c'étoit une chose bien au dessous de leur caractère , que de les attacher à un emploi , dont les jeunes Clercs peuvent s'acquiter , pen-

dant que les Prêtres sont occupez à travailler au salut des ames. L'étude , le chant & la priere font toute leur occupation durant cinq ans; & ensuite ceux qu'on voit disposez pour le ministere de l'Eglise , passent dans le Seminaire de l'Evêque encore pour autant d'années. Outre l'étude qui est leur principale occupation , ils passent ce tems à catechiser & instruire les jeunes enfans dans les Paroisses où on les envoie. On ne les ordonne Prêtres qu'à trente ans , & l'on ne se contente pas d'un peu d'exterieur , mêlé souvent d'hypocrisie , ni de l'ergo de l'école , pour les admettre à un ministere qui fait trembler les Anges. Il faut une vertu solide & éprouvée durant dix ans pour monter à un degré si sublime , & qui semble être élevé au dessus des forces humaines. Cet âge est un tems où l'on ressent un plus rude combat de la part des passions ; & auquel chaque Clerc en particulier peut examiner si le Ciel l'a favorisé du don de la continence , pour ne point s'engager dans une

une occasion presqu'inévitable de tomber dans le précipice. Combien en voyons-nous ailleurs qui, dépourvûs des biens de fortune, & n'étant plus en état d'apprendre un métier pour subsister, s'engagent aveuglément dans ce Ministere si sacré, sans oser declarer à leurs Directeurs la passion qui les agite, & qui est si oposée à la sainteté de l'emploi redoutable qu'ils entreprennent. Cela n'arrive pas dans l'Eutopie, on a pourvû à cet inconvenient terrible ; comme on a un soin tout particulier des Paroisses de la Campagne, on y met aussi de bons sujets ; on prend souvent de ces Clercs, qui ont été nourris & élevés dans l'Eglise, pour aller servir ces Paroisses par leur chant & par une école qu'ils tiennent avec beaucoup d'assiduité : lorsque par leur propre aveu, ils se sentent un panchant pour le mariage, on ne les estime pas moins, & on leur donne dans le Village où ils sont envoyez, une pension raisonnable sans casuel ; car on ne scait ce que c'est que casuel dans cet Isle, comme

nous dirons dans la suite. Leur école & la pension de deux cens livres qu'on leur donne, suffit pour subsister honnêtement. Quoique Dieu ne les ait point apelé à une plus haute dignité, ils sont contens de leur sort ; & se sauvent dans leur état mediocre, qui passe dans cette Isle pour un milieu entre l'état Ecclésiastique & celui de Laïque : cela fait que les Clercs qui n'ont pas de bien d'ailleurs, choisissent cet état mediocre plutôt que de s'engager témerairement dans le Sacerdoce si opposé à leurs inclinations interieures , préférant le salut de leurs ames à un honneur & à un interest qui ne dure qu'autant que la vie. Ces Clercs Laïques , que l'on appelle dans certaines Provinces (*Magister*) sont fort honorez dans l'Eutopie : ils sont tous bons Philosophe & bons Theologiens , capables de faire beaucoup de bien dans une Paroisse, & par l'exemple de leur vie quoique mariez , & par leur chant qui édifie, & par leur capacité à bien instruire la jeunesse. Il est vrai que ce nom de

Magister a je ne scai quoi de bas dans l'Europe ; mais il n'en est pas de même dans cette Isle , où ils sont souvent plus utiles que les Prêtres(qui se sont engagéz aveuglément dans un si saint Ministere , contre la volonté de Dieu , & contre les reproches de leurs consciences) que l'on voit , helas ! trop souvent être le scandale & l'opprobre de l'Eglise par leur vie peu reglée. Il me parut cependant , lors que je fis reflexion sur cette coutume de n'admettre au Sacerdoce que les Clercs âgez de trente ans , que c'étoit trop attendre ; & voici l'objection que je me faisois. La vie est courte (me disois-je à moi-même) on a besoin dans l'Eglise de bons sujets , qui feroient d'autant plus de fruits , qu'ils travailleroient plus long-tems : vingt-cinq ans suffiroient (ce me semble) pour être en état d'entrer dans ce sacré Ministere. J'étois tout occupé de cette pensée , lorsqu'un Ami que je rencontraï , m'ayant vu rêveur , m'en demanda la cause : je la lui dis sincèrement , & voici comme il me parla . La

vie est courte , il est vrai ; mais doit-on mesurer un Ministere si redoutable par la durée de la vie ? Helas ! nous ne comptons pas dans cette Isle les années qu'un Prêtre emploie à rendre service à l'Eglise ; mais nous comptons & pesons le zèle , la charité & le desinteressement , avec lequel il rend ce service. Souvent un ministre du Seigneur fera plus de fruits en deux ans , & convertira plus d'âmes , qu'un autre ne feroit en cinquante ans : d'ailleurs le bien que feroit un Prêtre depuis vingt-cinq ans jusqu'à trente , est-il à comparer aux malheurs qui peuvent arriver & qui arrivent quelquefois , en élevant un jeune homme tout plein de ses passions , & sans expérience , à une dignité qui fait trembler ? Lorsque Saül étoit agité de son démon qui le rendoit furieux ; David avec sa harpe calmoit ses fureurs : & c'est ce que nous pretendons faire en employant nos jeunes Clercs à chanter les divins Cantiques que S. Augustin appelle *Canticæ fidelia*. Cantiques qui font germer les

femences de la Foi dans le cœur des Fidèles ; Cantiques qui chassent le démon , lorsqu'on en est agité ; Cantiques enfin qui inspirent des sentimens de pieté & de dévotion. Quoi ! un jeune homme sortant de l'école encore tout plein de l'amour de soi-même & enflé de sa vaine science , sera élevé à la dignité la plus sainte & la plus venerable ; on le verra tenir la place de Dieu sans avoir la science des Saints qui est bien différente de celle de l'école ? Nous ne sommes pas dans ces sentimens ; je veux bien qu'il s'entreue parmi un nombre quelques-uns , que le bon naturel & la grace du Seigneur rendent sages avant le tems ; mais une hirondelle ne fait pas le printemps , & nous ne devons rien changer de nos regles & de nos maximes sur ce sujet : Vous serez bien plus surpris , quand je vous dirai que dans l'Eutopie , on ne permet pas à aucun Prêtre de confesser avant quarante ans ; mais nous reservons cette matière à un autre chapitre. Convaincu par

de si fortes raisons, je fis à cet ami une instance qui me paroissoit assez probable: Comment voulez-vous, lui dis-je, que des parens, qui se font souvent épuisez pour avancer un jeune homme, puissent payer une pension si long-tems dans une Communauté, cela épouiseroit les familles, & chacun criroit & s'éleveroit contre une loi si severe? Vous allez trop vite, me dit-il: ne scavez-vous pas & ne l'avez-vous pas appris de nos habitans, que ceux qui ont un peu de bien ne la payent que deux ans; & ensuite vivent aux dépens des Communautés, soit dans celles des Pasteurs, ou dans celles des Evêques? Jamais les Curez n'ont plus de dix Clercs avec eux & quatre Prêtres zelez. L'on a trouvé le moyen d'établir un fond pour leur subsistance; mais comme le moyen, dont on s'est servi, demande une grande discussion, permettez que nous en fassions un Chapitre particulier.

C H A P I T R E IV.

Qu'où l'on marque les fonds établis pour la substance des Communautés.

Comme nos Peres avoient bien de la pieté , ils avoient fait de grandes fondations & pendant leur vie , & après leur mort . Cette multiplicité d'offices particuliers accabloient tellement les Prêtres & les Ecclesiastiques , qu'ils ne pouvoient s'acquiter de leurs obligations , qu'en chantant avec précipitation , & d'une maniere indigne de la Majesté de Dieu . Les Laïques en étoient scandalisez , & les Prêtres même convaincus de la maniere sainte avec laquelle on doit chanter les louanges du Seigneur , avoüoient sincèrement qu'il valoit mieux retrancher tout ce qui étoit au de-là des Offices ordinaires , qui se chantoient avec édification des peuples , & beaucoup de

profit spirituel des Ministres qui s'en acquitoient en conscience & avec modestie & gravité. Outre cela on remarquoit le plus souvent que ces fondations acquitées les Festes & Dimanches, ne laisloient presque pas de tems aux Pasteurs pour instruire les Peuples que Dieu leur avoit confiez, & dont ils devoient rendre compte devant son Tribunal redoutable après la mort. Touchez de toutes ces raisons, on tint un Concile dans l'Eutopie fort celebre, où tous les gens scavans & vertueux se trouverent. Après avoir imploré les graces du S. Esprit par une Messe solennelle qu'on chanta dans la Cathédrale de la ville de Macarie, & que l'on en fut venu aux avis, on ordonna à la pluralité des suffrages, qu'on ne ferroit dorénavant que l'office ordinaire de l'Eglise, & que les revenus des foundations étant mis en masse, serviroient pour fonder les Communautés des Paroisses. On donnoit quatre cens livres aux Prêtres ; deux cens livres aux Clercs, huit cens livres aux Curez. De sorte

sorte que dans une Paroisse ; il faloit trouver quatre mille quatre cens livres pour entretenir la Communauté du Pasteur qui avoit dix Clercs & quatre Prêtres qui rendoient service , soit en chantant l'Office , soit en administrant les Sacremens , ou en instruisant les Paroissiens. Si les fondations ne suffisoient pas , on y suppléoit par une taxe volontaire qui étoit peu de chose ; car afin de ne point charger trop les Paroissiens , on avoit réuni par ce même règlement les petites Paroisses aux grandes , en dédomageant , durant la vie seulement , les Curez qui avoient des Paroisses de petites étendue ; de sorte que toutes les Paroisses étant fort grandes & bien peuplées , les plus riches ne payoient , pour suppléer à ce qui manquoit à la masse des fondations , que quarante sols par an. Les Habitans de cette Isle m'ont avoué bonnement , qu'il leur coûtoit beaucoup davantage , quand ils étoient obligez de payer un casuel exorbitant. Je paye quarante sols tous les ans (me disoit un ami il

n'y a pas long-tems) en dix ans ce sont deux pistoles ; moyennant quoi je suis exempt de tout ce qu'on appelle casuel dans l'Europe. O Ciel ! qui a inventé ce mot ? Quoy ! il faut que les Ministres de Jesus-Christ venerables & par leur caractere & par les emplois sacrez qu'ils exercent , soient réduits à trouver leur subsistance parmi les morts ? Où en sommes-nous ? Cette pensée seule a paru si indigne de ces dignes Ministres, qu'elle a obligé les habitans d'Eutopie à faire un fond plus que suffisant pour entretenir ces Communautez composées, comme j'ai dit , de quinze personnes toutes zelées pour la maison du Seigneur. Les habitans de cette Isle n'ont point eu de peine à se soumettre à un reglement si sage & si judicieux : car si on regarde le temporel , il y a beaucoup à gagner : supposé qu'un Habitant des plus riches paye en dix ans environ vingt livres ; il ne faut qu'un mort en sa famille pour le compenser au double de ce qu'il a payé tous les ans ; mais si nous considerons

le spirituel , qui est la seule chose qu'on doit peser dans la Religion , combien d'avantage en retire-t'on ? Rien ne se vend dans l'Eglise , & tout se fait d'une maniere desinteressée & digne de la grandeur du Souverain Estre , qui ne regarde qu'avec horreur ces ames basses & mercenaires , qui ne le servent que par interest. On fait tout gratis dans l'Eglise : Les Messes se disent par devotion ; on administre les Sacrements sans salaire ; on y enterre les morts sans aucune vûë d'un gain indigne d'un Prêtre ; la Paroisse même fournit les cierges dans les sepultures. On n'y voit pas ces combats de Bedaux , qui enlevent & dérobent (pour ainsi dire) les cires , pour deffendre les interests de leurs Maîtres , lorsqu'à peine on a dit les dernieres prières pour le repos des ames pour lesquelles on prie. On n'y fait point parade d'un grand nombre de flambeaux , quatre cierges à l'Autel , & autour du corps du defunt , suffisent pour la pompe funebre , qui est (comme dit S. Augustin) plu-

tost la consolation des vivans , que le soulagement des morts . On met toute sa confiance dans le sacrifice qu'on y offre , dans les prieres des Fideles qui assistent aux funerailles , & dans le chant des saints Prêtres qui en font la ceremonie sans interest . Pour moi j'ayouë que j'étois édifié lorsque j'entendois chanter une Messe des Morts avec tant de modestie & de devotion , qui paroissoit sur le visage de ceux qui la chantoient : au lieu que j'étois quelquefois scandalisé dans l'Europe , quand je voyois les faces de ces Prêtres mercenaires (pardonnez-moi ce terme) qui font retentir leurs grosses voix dans le Chœur , qui sont à la vérité entenduës des hommes , mais qui né vont pas souvent jusqu'aux oreilles de Dieu , parce que leur bouche chante sans la participation du cœur ; & cet encens de prieres , comme de mauvaise odeur , n'est pas porté par les Anges jusqu'au Trône de Dieu . Il n'est pas besoin parmi ces peuples d'Eutopie de faire des billets de mort ; chacun court aux fu-

nerailles lorsqu'on sc̄ait que quelque Paroissien est allé paroître devant Dieu ; tout le monde s'intéresse & court au sacrifice & aux prières que l'Eglise fait pour le repos de l'ame de celui qui a passé des misères de cette vie à une plus heureuse : & pour ne point interrompre le commerce des Marchands, & détourner les Artisans de leur travail ordinaire , j'ai remarqué une bonne coutume de cette Isle , on fait ces sortes de cérémonies tousjours de grand matin ou sur le soir , afin que tous les Paroissiens , & ceux qui ont la devotion de prier pour les morts , puissent s'y trouver ; & que toute l'Eglise assemblée puisse faire une sainte violence à la miséricorde du Seigneur , pour avancer le repos bienheureux de celui pour qui on adresse ses prières. Nous avons une espece de tableau de cette devotion pour la priere des morts dans les confessions de S. Augustin. Quand les habitans d'Ostie eurent appris la mort de sainte Monique, quoiqu'étrangere à leur égard , ils prirent un soin

particulier de ses funerailles : ils s'assemblerent & vinrent en foule pour les celebtrer avec pieté ; on n'y parle point de casuel ny d'intérêt : la charité seule leur fait faire cette ceremonie , sans que saint Augustin s'en soit mêlé. Voilà de la maniere qu'è tout se fait dans l'Eglise d'Eutopie ; sans interest : il est vrai , & il le faut avouier , que ce n'a pas été sans peine qu'on a établi un fond suffisant pour les Communautez des Prêtres , en mettant en masse toutes les fondations. Les parens des Fondateurs ont un peu crié d'abord ; mais entre les raisons qu'on a déjà aportées , on leur a fait voir que ces sortes de fondations étoient oposées à un article de notre Religion , qui est la communion des Saints. Tous les Sacrifices (leur a-t-on dit) toutes les prières , les jeûnes , & les autres œuvres de charité qui se font dans l'Eglise entrent dans son tresor spirituel ; & c'est à Dieu seul d'en appliquer le merite , selon les regles inviolables de sa Justice. Ainsi ne dites pas : Voilà un Service que l'on dit pour l'a-

me de mon pere , ou pour un tel de mes parens : ce Sacrifice est un bien spirituel & public auquel vos parens auront part , si Dieu le veut ainsi , & s'ils en ont besoin. D'ailleurs pour les persuader davantage , on les prît par l'endroit qui les tenoit plus au cœur , en leur montrant clairement que les ames de leurs peres profiteroient davantage des prières & des sacrifices qui seroient tous appliquez en general , que si on acquitoit leur fondation en particulier. Voulez-vous (leur dit-on) que de votre fondation il n'y ait que l'ame de celui qui l'a faite qui en retire tout le merite ? Supposé que cela se fasse selon les ordres immuables du Seigneur , on vous prouvera encore que l'ame du Fondateur y perdroit beaucoup. Pour un Sacrifice que l'on offre deux ou trois fois l'an , auquel il auroit seul part , il seroit privé des merites d'un nombre infini de Sacrifices qui se font tous les jours dans l'Eglise , & qui entrent dans la communion des Saints , ausquels tous les Fideles ont part. Balançant ainsi le profit

spirituel des ames de leurs peres , & voyant plus d'avantage de l'autre côté; ces fondations, par un consentement unanime de toute l'Eglise d'Eutopie , furent mises en fond pour la subsistance des Prêtres de chaque Paroisse , sans autres obligations que d'offrir à Dieu les sacrifices & les prieres ordinaires pour tous les Fideles en general. J'ai fait une longue digression qui sembleroit être hors de sa place , puisqu'il ne s'agissoit, selon le titre de ce chapitre, que des fonds qu'il a falu trouver pour la subsistance des communautez des Paroisses : mais il étoit naturel , & c'étoit une suite nécessaire , en rapportant de quelle maniere on a établis ces fonds, de dire que tout se faisoit gratuitement dans l'Eglise d'Eutopie; qu'on n'y parloit point de casuel , ni de fondations , ni de retribution pour la sépulture des morts , ni daucun interest pour l'administration des Sacremens. Mais au paravant de finir ce chapitre , il faut que je rapporte une chose particulière , & qu'on auroit peine à croire. Un des

Senateurs de l'Eglise, qu'on appelle ordinairement Marguilliers dans l'Europe, m'a assuré (& c'étoit un homme de probité) qu'à la fin de l'année les quatre mille quatre cens livres pour la subsistance des Prêtres étant payées , il restoit encore de la masse des fonds, & de ce qu'on levoit sur les Paroissiens , qui étoit peu de chose pour chaque particulier, plus de deux mille livres pour assister les pauvres ; ce qui n'est pas difficile à croire , ayant eû la précaution de faire les Paroisses très-grandess , afin que la somme qu'on devoit repartir sur tous les Paroissiens , fut moins grande & moins à charge : ce fondement établi vous pouvez conjecturer , ou pour mieux dire être convaincus, avec quel desinteressement tout se fait dans l'Eglise d'Eutopie.

CHAPITRE V.

Du chant de l'Eglise , des personnes qui y sont employées , & des jours destinez pour cette divine occupation.

Les peuples d'Eutopie étant persuadéz que le chant de l'Eglise ne contribuë pas peu à exciter & entretenir dans les coeurs des Fideles le feu sacré de l'amour de Dieu ; & ayant lu dans les confessions de Saint Augustin quels mouvemens de pieté il forma dans son ame agitée des troubles des passions, ont un soin tout particulier de faire en sorte que les Ministres de Jesus-Christ s'acquitent de ce noble emploi avec toute la modestie & toute la décence qu'on doit apporter à une action si sublime , si relevée , & qui approche de si près l'occupation toute sainte des Anges & des Bienheureux. Les Pseausmes (dit S. Chrysostome) sont comme une divine trompette qui anime au

combat les Fideles, qui les réjoüit dans leurs tribulations , qui les console dans leurs peines , & qui les enleve jusqu'au Ciel, & les unit aux chœurs celestes qui chantent éternellement les louanges du Seigneur : comme ces peuples connoissent la foiblesse de l'homme , dont l'esprit ne peut pas toujours être attaché à Dieu , sans qu'il ne se glisse quelque relâchement , ils ont retranché & abregé par l'autorité de leurs Evêques assembliez l'Office de l'Eglise ; mais ils ont compensé ce retranchement par une occupation toute spirituelle . Les Matines qu'on y chante les Dimanches & les Festes ne contiennent jamais plus d'un Nocturne , & c'est comme un délassement de l'esprit après une meditation serieuse . Le Prêtre qui doit presider à ce chant , accompagné des autres Ministres , étant entré dans l'Eglise , & après avoir adoré le Sacrement de nos Autels , lit tout haut dans un lieu élevé un sujet de meditation sur le Mystere dont on celebre la Feste , ou sur l'Evangile du jour , ou sur quelqu'autre

matiere de pieté. Après avoir par une meditation d'une demi heure échauffé & ranimé (pour ainsi dire) l'amour de Dieu dans leurs cœurs , tout pleins de ce feu sacré , ils chantent ces divins Cantiques , & donnent tant de devotion & de pieté , que je peux avoier , que je n'ai jamais senti tant de desir de me donner entierement au Seigneur , que lorsque j'entendois les Pseaumes d'un si saint Roi chantez avec tant de zèle & de ferveur. Les Matines & Ludes ne durent jamais qu'une heure , dont la meditation qui les precede est comme une sainte preparation pour mieux s'acquiter de cet emploi tout divin. Mais que cette heure est bien employée ! Qu'elle attire de benedictions du Ciel ! Que ce chant touche d'âmes ! Quand j'entendois chanter ces saints Ministres du Seigneur , je m'imaginois être déjà par avance dans le Ciel. Helas ! (disois-je en moi-même) chante-t-on ces divins Cantiques dans l'Europe d'une maniere si touchante ? y est-on embrasé de l'amour de

Dieu , comme on est dans l'Eutopie , quand on les entend chanter ? Se sent-on plus porté vers Dieu , en entendant cette divine tempeste qui nous excite à combattre avec un courage invincible pour les interests de Jesus-Christ ? En vérité bien loin d'être édifié du chant de l'Eglise dans l'Europe , il fait souvent pitié : on se precipite , & l'on voudroit avoir fini lorsqu'on le commence , sans considerer qu'on fait sur la terre ce que font les Bienheureux dans le Ciel , & que par notre chant plein de zèle nous attirons sur nous & sur nos freres ses benedictions , ses graces & ses faveurs : & en effet je considere le chant de l'Eglise comme un saint apprentissage de l'exercice sacré , & de l'occupation toute divine qui doit occuper les ames Bienheureuses durant l'éternité . Comme les choses les plus saintes tombent peu à peu , lorsqu'elles sont trop communes , non point par leur nature qui est toujours la même , mais par la faiblesse de l'homme , on a eu un soin tout particulier de bien ménager les jours

de dévotion & du chant de l'Eglise. On chante dans les Cathedrales l'Office comme dans l'Europe ; mais comme nous dirons dans la suite les Chanoines sont tous venerables vicillards qui ont blanchi dans le ministere de l'Eglise ; & qui comme les cygnes chantent avec d'autant plus de mélodie & d'édification qu'ils approchent du tombeau. Dans les Paroisses, comme il y a beaucoup d'autres soins qui occupent les Prêtres , il n'y en a jamais qu'un seul qui preside au chant où les dix Clercs assistent avec la derniere assiduite : on y chante les Matines & Vespres les Dimanches & Festes seulement ; les jours de travail on se contente de faire les prières du matin à une heure qui precede le travail ; & ensuite on chante Prime tous les jours pour attirer sur les Paroissiens les secours dont ils ont besoin pour le bien spirituel & temporel de leurs familles ; & comme cela dure peu, & que cela se fait de bonne heure, presque tous les Paroissiens y assistent , & ensuite s'en vont à leur travail ordi-

naire : ceux qui ont la devotion d'entendre la Messe , entendent celle du Prêtre qui monte à l'Autel ensuite de Prime ; la journée étant finie on chante Complies , & ensuite on fait la priere du soir & chacun se retire chez soi : mais de quelle maniere s'en retournent-ils ? avec une modestie d'Anges , tout pleins de l'esprit de Dieu : onacheve la journée , & auparavant le repos chaque pere de famille donne la benediction à ses enfans, comme un autre Tobie , & prie le Seigneur de les conserver dans l'innocence durant le cours de la nuit ; cela fait , on repose tranquillement jusqu'au matin qui les appelle à ces mêmes devoirs de pieté : ainsi les jours , les mois & les années se passent dans les mêmes exercices de devotion , sans interrompre , ou le negoce des Marchands , ou le travail des Artisans. Dans les grandes Festes où l'Eglise nous met devant les yeux , & rappelle en notre memoire quelque Mystere qui est l'objet de notre foi , le chant se fait entendre avec plus de gra-

vité & d'édification , mais on n'en augmente pas l'Office : on fait renaître dans ces jours toute la ferveur de la pieté que demande une solemnité que l'Eglise celebre avec plus de magnificence , non pas par les ornemens somptueux dont on se sert dans ces jours , mais par le feu sacré de l'amour de Dieu , qui semble se ranimer & s'augmenter , selon l'intention de l'Eglise , par la meditation du Mystere ou du Saint dont on celebre la Feste . On ne voit pas dans l'Eutopie des chappes qui brillent par l'or & l'argent , pendant que les Ministres qui les portent n'ont souvent que des cœurs de plomb . Pour mettre quelque distinction des jours ordinaires d'avec ceux qu'on apelle solennels , on voit tous les Prêtres & les Clercs revêtus d'aubes sans chappes , que l'on ne porte que dans les processions indiquées , lorsque la pluye pourroit gâter les ornemens de fin lin , dont les Ministres du Seigneur sont revêtus , qui marquent par leur blancheur quelle doit être la pureté de leurs cœurs .

Ces

Ces chappes , dont on se sert dans les tems pluvieux , sont faites d'un bon drap sans ornemens où il y a une espece de cochluchon qui couvre la teste : mais bien loin de servir d'ornemens dans l'Eglise ; quand on est rentré un Bedeau les resserre dans le Vestiaire , & chaque Ministre de l'Autel paroît avec son aube , ce qui m'a paru beaucoup plus majestueux & plus simple que ces chappes si magnifiques , qui ne servent aujourd'hui que pour une vaine pompe , contre l'usage ancien qui a porté les premiers Fideles à s'en servir dans les tems fâcheux des orages , & qui ne servent de rien en nôtre siecle , où l'or dont elles sont brodées est trop précieux pour l'exposer à perdre son éclat hors des Eglises dans un tems de pluye : Les bâtons d'argent ne sont point en usage dans l'Eglise d'Eutopie ; comme ceux qui presidoient autrefois au chant portoient de petites baguettes , & alloient de côtez & d'autres pour avertir doucement & sans bruit ceux qui détonnoient , sans chappes & sans

bâtons d'argent, on a apporté quelque remede à ce défaut ; le soin qu'on a eû de disposer les Clercs au commencement, au milieu & à la fin du Chœur, toujours attentifs au chant qui se fait avec beaucoup de modestie & d'un ton fort reglé ; a fait que la marche des Chappiers dans le Chœur a paru inutile aux Eutopiens , persuadez qu'ils font que ce n'est pas le faste pompeux des ornemens qui attire & touche le cœur de Dieu , mais la devotion & la ferveur avec laquelle on chante ses louanges ; & en effet tout doit être propre dans l'Eglise , mais simple & sans faste , le chant n'étant agréable à Dieu comme un encens precieux qui s'éleve avec une bonne odeur jusqu'à son trône , que lorsqu'il sort d'une bouche sainte & d'un cœur animé de l'esprit du Seigneur : sans cela le chant accompagné de beaux ornemens n'est qu'un vent qui frappe l'air & ne va pas plus loin. Je faisois reflexion il n'y a pas long-tems sur la conduite de ces peuples & sur les raisons qu'ils ont euës de

retranchier près de la moitié de l'Office divin dans les Paroisses, ayant composé ce retranchement par des méditations sérieuses & spirituelles. Pourquoi (me disois-je à moi-même) changer un ordre établi depuis si long-tems ? Nos Peres n'étoient-ils pas plus sages que nous , ou le sommes-nous plus qu'eux ? Ne devons-nous pas suivre leurs traces ? Ils étoient tous gens de bien & vertueux. Il est vrai , mais dans ces siecles heureux outre le long Office de l'Eglise les Ministres du Seigneur s'appliquoient encore à la meditation de sa Loy : ils en étoient tout penetrez ; & cet Office de l'Eglise si long qu'il fût , n'étoit pour eux qu'un délassement de leurs sérieuses méditations ; mais aujourd'hui qu'on ne donne presque rien à l'esprit , & qu'on chante ces divins Cantiques souvent par une malheureuse habitude, presque sans pieté & sans devotion, les habitans d'Eutopie n'ont-ils pas bien fait de donner une partie à la meditation , & une partie au chant de l'Eglise qui se

fait avec beaucoup plus d'édification, après (comme dit le Prophète) que le feu sacré de l'amour de Dieu s'est échauffé dans le cœur ? On peut considerer en effet l'oraïson mentale , & le chant qui est une priere vocale , comme un composé de corps & d'ame. L'Oraïson de l'esprit en est comme l'ame , & le chant comme le corps : & le moyen d'animer ce chant si divin de soy-même , si le cœur n'est échauffé auparavant par la priere de l'esprit qui le doit preceder & l'accompagner autant qu'il dure ? Quel effet produit le chant sans l'esprit ? Que fait la lettre & les mots prononcez sans en être touché dans le fond de l'ame ? On a crû dans cette Isle qu'il y avoit une si grande nécessité d'unir les sens des paroles que l'esprit comprend , & dont il est touché , avec ces mêmes paroles que la bouche prononce , qu'ils ont mieux aimé abréger l'Office que de le chanter sans attention : Le plus ou le moins ne fait rien à l'égard de Dieu qui regarde les cœurs , & non pas la longueur de l'Of-

fice: On ne voit pas chez eux ces Chantres mercenaires qui n'entretiennent leurs grosses voix que par l'yvrognerie & la débauche , dont les mœurs sont si peu reglées qu'ils ne meriteroient pas d'avoir la dernière place parmi les Laïques : Bien loin de penetrer le sens des Pseaumes qu'ils chantent , à peine peuvent-ils prononcer avec gravité des paroles si saintes. Il vaudroit bien mieux n'entendre que ces foibles voix , mais animées de l'esprit de Dieu , que d'entendre mugir (pour ainsi dire) ces gros Chantres , dont le tonnerre de la voix sort plûtoſt de leur large poitrine, que de leurs cœurs rétressis à l'égard de Dieu dont ils chantent les louanges avec si peu d'attention : comme ces peuples font justement persuadez que ceux qui chantent plus haut dans l'Eglise ne font pas toujouſrs ceux qui se font entendre du Ciel, ils ne choisissent que les plus vertueux pour ce noble emploi , gens mortifiez & qui inspirent de la devotion au moment qu'ils commencent un Pseaume. Je ne fçai

de quelle manière s'est glissé dans l'Europe d'employer à un œuvre si sainte & si venerable des gens qui , ayant à peine les premiers principes du Christianisme l'exercent grossierement & d'une maniere basse , & cela à cause qu'ils ont une grosse voix ; mais le Seigneur des Armées qui demande le cœur & non pas la voix , se met-il en peine que ses louanges soient chantées dans son Eglise par ses enfans avec des voix de tonnerre , pourvû qu'ils chantent avec un coeur droit & sincere : cet abus ne regne pas dans l'Eutopie , où on ne choisit que les plus honnestes gens pour ces sortes d'emplois ; si leurs voix ne se font pas bien entendre des hommes , leurs cœurs crient bien haut dans le Ciel , & leurs soupirs entrecoupez montent jusqu'au trône de Dieu , qui répand ses benedictions & ses graces sur ceux qui chantent ses louanges avec un cœur contrit & humilié : Voilà en quel sentiment sont les peuples d'Eutopie à l'égard du chant de l'Eglise : mais voyons com-

me ils passent les jours de Dimanches & Festes.

CHAPITRE VI.

De quelle maniere les Habitans de cette Isle celebrent les Dimanches & les Festes.

Dieu ayant donné à l'homme six jours pour travailler , & s'étant réservé le septième , afin que les hommes qui le connoissent puissent s'occuper durant ce saint Jour au culte du Seigneur , & le consacrer tout entier à son service : On a eu un soin tout particulier dans l'Eutopie de l'employer dans des œuvres saintes & consacrées au souverain Etre . Lorsque je voyois ces Habitans occupés depuis le matin jusqu'au foir , soit dans l'Eglise , ou dans leurs familles à des exercices pieux & qui inspiroient de la dévotion , je bénissois mon naufrage & rendois graces au Ciel de m'avoir fait aborder dans un

lieu tout consacré au Seigneur. Quelle difference ne vis-je pas alors entre ces peuples & ceux de l'Europe ? Les Eutopiens n'ont point d'autre Dieu que les habitans de l'Europe , ni d'autre Religion que la leur , pour ce qui regarde les Catholiques ; cependant il n'y a aucun rapport entr'eux : Les uns croient avoir satisfait à leurs obligations quand ils ont entendu une basse-Messe les Dimanches & Festes ; le plus souvent sans modestie & sans attention à la grandeur du Mystere , auquel ils ont le bonheur d'assister. C'est assez pour eux , ils ont satisfait au precepte , sans faire reflexion sur le nom seul de Dimanche : ils passent le reste du jour en divertissemens , & peut-être en des actions criminelles , dans le tems même qu'ils doivent appaiser la colere de Dieu justement irrité. On appelle le Dimanche le jour du Seigneur ; ce n'est donc pas le jour de l'homme : il lui appartient tout entier ; & c'est un vol des plus criminels , lorsqu'on se sert de la moindre partie d'un Jour si sacré pour satisfaire ses

ses passions dereglées. Plût au Ciel que nos Compatriotes de l'Europe eussent vu aussi-bien que moi comment les peuples d'Eutopie employent les jours consacrez au Seigneur! qu'ils changeroient bien de sentimens. Ces peuples éloignez sont tellement persuadez que ces saints Jours appartiennent au Dieu du Ciel , & non pas à eux , qu'ils n'osent faire la moindre promenade pour délasser leurs esprits fatiguez par les exercices de pieté auquel ils ont employé ce saint Jour. Leur tems est tellement partagé le Dimanche, qu'il ne leur en reste qu'autant qu'il faut pour les besoins naturels, & pour entretenir leurs familles des instructions que leur Pasteur leur a faites à la Messe & après les Vêpres du jour. Dès le matin ils assistent à la priere & à la meditation qu'on fait avant Matines , où ils joignent leur chant avec celui des Ecclesiastiques ; ensuite ils entendent une basse-Messe, après laquelle on fait une instruction pour les Domestiques : les peres de famille y restent quelquefois , selon

qu'ils se trouvent disposez ; mais ordinairement pour ne point se lasser dans ces emplois continuels de dévotion, ils s'en retournent chez eux pour prendre quelque soulagement corporel. Après s'être délassez ils s'en vont à la Messe de Paroisse , qui se celebre avec toute la dévotion possible , & de la part du Pasteur , & du côté des Paroissiens : le Curé y fait son Prône , mais de quelle maniere se fait-il ? Il ne se fert point d'une éloquence profane comme dans l'Europe , où les Prédicateurs ont pris le style du Bareau plutôt que celui de saint Paul , qui avoit bonnement qu'il ne prêchoit pas l'Evangile de Jesus-Christ avec des termes persuasifs & avec une éloquence vaine & fade qui frappe les oreilles , mais qui ne va point jusqu'au cœur. Sans suivre l'ordre des Evangiles des jours , le Pasteur , à l'exemple des Peres de l'Eglise , prend un Evangile entier , ou quelque Epître de S. Paul , ou quelque livre de l'Ancien Testament , le paraphrase , & explique chaque verset d'une maniere la plus

intelligible ; & après avoir expliqué un chapitre , il fait une morale courte à la vérité , mais forte sur ce qu'il vient d'expliquer , & finit ainsi son Prône : il ne quitte jamais un Evangile , ou quelqu'autre livre qu'il a commencé , qu'il ne l'ait achevé ; chaque Paroissien a le livre en main que le Pasteur explique : il lit les versets & en entend l'explication ; de sorte qu'en peu d'années un Pere de famille sciait fort bien une grande partie de l'Ecriture Sainte , & devient capable d'en donner des instructions à sa famille. Je trouvois d'abord cette manière de prêcher un peu extraordinaire , mais quand je m'aperçus insensiblement du fruit , je cessai de m'en étonner : & en effet la Religion n'est établie que dessus de certains faits ; on a donc la dernière obligation de s'en éclaircir pour en avoir une plus grande vénération , & une idée plus haute & plus relevée. Le moyen de connoître ces faits dans l'Europe où on les rapporte par lambeaux , & dont on fait quelquefois des applications ou-

trées , & souvent contre le sens de la lettre : il est bien plus naturel & plus utile de sçavoir ces faits miraculeux , & de les entendre expliquer de suite . Souvent un seul fait expliqué ne fait point d'impression sur l'esprit de l'Auditeur ; au lieu que quand il entend un enchaînement de prodiges que le Seigneur a faits en faveur des Israélites & des Chrétiens , son esprit est tellement étonné , qu'il ne peut qu'il n'aye une vénération toute particulière pour le Dieu qu'il adore & pour la Religion qu'il suit , & dont il observe les saintes maximes . Hélas ! sçait-on dans l'Europe la Religion de nos Pères ? On apprend les premiers principes dans le Catechisme lorsqu'on est enfant ; mais à peine en reste-t-il dans un âge avancé quelque souvenir dans l'esprit ; & ce souvenir est si peu de chose qu'il se dissipe peu à peu ; de sorte qu'à la fin on ne sçait plus qu'en général & avec confusion ces mêmes principes de la Religion . On évite cet inconvenient dans cette Isle ; après ces Catechismes qui

font comme un abrégé de la Religion ,
on a un soin tout particulier que les en-
fans n'en demeurent point là ; par le
moyen des estampes qui leur plaisent ,
on leur apprend l'histoire de l'Ancien &
du Nouveau Testament ; on leur fait
remarquer ce qu'il y a de plus conside-
rable dans chaque Image , & l'on fait
tous ses efforts pour imprimer dans ces
jeunes esprits la crainte & l'amour qu'
ils doivent avoir pour le Tout-puissant ,
qui a fait tant de prodiges dans tous les
siecles . Si l'estampe représente le châ-
timent d'un coupable , ou les vertus
d'un homme de bien , on prend occa-
sion de leur inspirer la haine du vice &
l'amour de la vertu : ces enfans accom-
pagnans leurs Peres à la Messe , & à la
prédication du Pasteur les Dimanches
& les Festes , se conservent de plus en
plus dans les principes d'une foi ferme
& solide : ils entendent au Prône des
choses qu'ils savent déjà à demi , &
ont moins de peine à comprendre ce
qu'on dit à tous les Fideles plus âgés ;
le secours des peres de famille ne fera

pas peu à les bien instruire : le soir après la Messe & Vêpres ne croyez pas qu'on prenne aucun relâche ; ce saint Jour est tout entier consacré au service de Dieu & à de saintes occupations : après souper on lit ce que le Pasteur a expliqué, & les enfans se font un plaisir de rapporter au pere de famille ce qu'ils ont retenu ; & si leur memoire leur a été un peu ingrate, le pere & la mere leur en font ressouvenir, & rapportent en abrégé les leçons de morale qu'on peut retirer de ce qu'on a expliqué ; ainsi il ne faut pas s'étonner si les Catholiques de cette Isle vivent avec tant d'innocence & de vertu, tout pleins qu'ils sont de la connoissance de la Loi du Seigneur qu'ils apprennent avec tant de soin & qu'ils meditent avec tant d'assiduité : s'il arrive quelque Feste, pour ne point interrompre l'explication du livre de l'Ecriture sainte qu'on a commencé, & que l'on continuë ces jours de Festes, on ne fait jamais le panegyrique du Saint dont on fait l'Office avec beaucoup de pieté ; on se contente

seulement de lire à haute voix pour l'é-
dification des Fideles les principaux
points de sa vie , afin qu'ils en retirent
quelques instructions pour la conduite
& le reglement des bonnes mœurs ; &
en effet à quoi servent le plus souvent
ces éloges des Saints ? Peut-on en tant
dire qu'ils meritent ? On a beau faire
des applications outrées & les éléver
par une éloquence souvent peu chré-
tienne au-dessus de Dieu même , on
n'augmentera pas dans le Ciel le degré
de leur beatitude , & les peuples n'en
retireront pas grand profit : au lieu
qu'en lisant un abrégé de leur vie d'u-
ne maniere simple chacun y trouve se-
lon son état quelque action à imiter :
l'homme a ses passions , & pour les sur-
monter il faut avouer que l'exemple
des Saints sert beaucoup dans les pane-
gyriques ; on entend une partie de
leurs actions à la vérité , mais la manie-
re de les rapporter est si fardée & si pou-
drée (pour ainsi dire) qu'elle a beau-
coup de rapport à la teste de ces vains
Prédicateurs qui en font le recit . Quel-

le creance voulez-vous que les Audit-
teurs aient aux paroles d'un Predica-
teur, lorsqu'il fait l'éloge de la mortifi-
cation d'un Saint avec une teste blan-
che comme un cygne ? Il a jeûné ce
Saint (dit-il) ; il s'est mortifié ; il paroît
soit dans la vie comme un squelette
animé, & comme un cadavre vivant af-
foibli par les jeûnes continuels : mais
que servent les paroles ? Croira-t-on
que vous êtes persuadé de la vérité que
vous prêchez, lorsqu'on vous voit avec
les habits d'Eglise tout mondain ? Mais
nous parlerons des Predicateurs dans
un autre endroit ; il suffit de dire ici
que les habitans d'Eutopie ont eû quel-
que raison de se contenter de lire les
jours de Festes la vie en abrégé des
Saints, sans en faire aucun éloge inutile.
Je me suis un peu écarté de mon sujet,
revenons à la maniere de ces Peuples
pour les jours consacrez au service
du Seigneur : c'est un crime chez eux
de passer la moindre partie de ces saints
jours dans tout ce qui regarde les affai-
res temporelles ; un Marchand ne fait

jamais de compte avec ses debiteurs. Un Notaire hormis les Testamens ne fait point d'actes publics : les boutiques des Barbiers sont fermées lorsque les Eglises sont ouvertes : les gens d'étude même feroient scrupule de lire dans ce saint tems autre chose que les Homelies des Saints Peres qui regardent la solemnité du jour. Vous pouvez concevoir de là quelle exactitude n'aportent point les Eutopiens à reprimer & à corriger la malheureuse coutume des Peuples d'Europe, qui réservent ces saints Jours pour le jeu & la débauche. Je suis témoin oculaire du châtiment dont furent punis deux habitans d'Eutopie pour avoir été au cabaret un Dimanche, même après l'Office divin : étans convaincus du fait, & ne pouvant en disconvenir, ils furent excommuniez deux mois, pendant lequel tems il ne leur fut pas permis de se trouver dans l'assemblée des Fideles ; ces malheureux furent tellement contrits, & cela fit un si bon effet qu'on n'a jamais ouïy parler depuis, que

qui que ce soit ait commis là même faute : ce n'est pas que ces peuples soient tellement ennemis des petits divertissement qu'ils ne se trouvent ensemble quelquefois , plutôt pour cimenter l'amitié & entretenir la charité entr'eux , que pour satisfaire une passion qu'on appelle yvrongnerie : mais ces petits divertissement ne se font jamais les jours de Dimanches ou de Fêtes ; on les réserve tout entiers à la piété & aux devoirs indispensables des Chrétiens ; quand ils le font , c'est dans des jours où l'homme peut se délasser de ses peines & de ses occupations sérieuses , & qu'il peut prendre quelques heures d'un jour que le Seigneur lui a donné pour vacquer à ses affaires : mais où se font ces repas , est-ce au cabaret , ou dans les lieux encore plus dangereux ? Chaque famille à l'exemple de Tobie , traite ses parens & ses amis ; mais ces repas sont des repas de charité ; tels que faisoient autrefois les premiers Chrétiens ; chacun en sort avec là même innocence qu'il y est allé , sans

violer les regles de la sobrieté , & sans parler d'autre chose que de ce qui regarde les bonnes mœurs , & de tout ce qui peut les rendre bons Chrétiens : il faut cependant avouer (autrement ma Relation ne seroit pas sincere) que les gens qui n'ont pas les commoditez chez eux pour recevoir leurs amis vont quelquefois au cabaret ; mais jamais les jours de pieté & de dévotion ; on leur a permis d'autant plus volontiers , qu'ils ont representé qu'ils se comporteroient dans ces lieux publics avec autant de modestie & de prudence que s'ils étoient chez eux , & que ce n'étoit que le défaut des meubles nécessaires qui leur faisoit demander cette permission : & en effet ils sortent de ces lieux dangereux avec autant de modération qu'un Bourgeois fort de chez son ami qui lui a donné un repas. J'ai souvent admiré la bonté des mœurs des habitans d'Eutopie , & malgré mon application & les reflexions que j'ai faites , je ne pouvois en penetrer la cause , un hazard me la fit connoître ; j'entrai

un jour chez un Bourgeois de mes amis, où je vis cinq ou six enfans, j'embrassai celui qui me sembloit être son aîné; je fus fort surpris quand il me dit que ces enfans n'étoient pas les siens, & que ceux que je voyois vivoient chez lui en échange d'un pareil nombre qu'il avoit donné à ce même ami pour mieux élever dans la crainte de Dieu: cette bizarerie & cet usage d'élever les enfans hors de chez leurs parens me parût si étrange que je voulus m'en éclaircir; & voici ce qu'il me dit de l'éducation des enfans dans l'Eutopie: cela paroîtra surprenant, mais il me convainquit par de si fortes raisons, que je me laissai persuader que cette coutume avoit ses utilitez. Quoique cette matière ait quelque rapport au bon règlement de l'Eglise de ces Peuples, elle en est un peu éloignée: cependant je croi que cette digression ne sera point désagréable au Lecteur, & qu'elle servira pour le délasser.

C H A P I T R E VII.

De l'éducation des Enfans d'Eutopie.

Nous avions (me dit ce Bourgeois) une jeunesse peu réglée dans les premières années de notre établissement dans cette Isle ; & si son dérèglement eût continué, à peine verrions-nous quelque marque du Christianisme, que vous voyez présentement établi avec tant de pieté : on y donnoit tous ses soins ; on enseignoit aux jeunes gens les principes de la Religion avec assiduité ; on veilloit sur leur conduite, & cela sans pouvoir venir à bout de cette jeunesse incorrigible : on prévoyoit cependant les malheureuses suites, & chacun étoit convaincu que si on laissoit croître le vice, il n'y auroit plus de remede, & que la Religion tomberoit peu à peu par le libertinage des enfans ; on fit plusieurs assemblées pour remédier à ce mal naissant & pour en cher-

cher la cause , mais en vain. Après tant d'assemblées inutiles , un vieillard se leva & parla en cette maniere : Messieurs , je voi l'embarras où vous êtes , & où nous sommes tous pour mieux régler la jeunesse qui commence à se corrompre dans cette Isle ; depuis que nous nous assemblons je me suis appliqué à en connoître la cause , & voici ma pensée : il faudroit qu'à l'âge de cinq ou six ans les enfans fussent élevés ailleurs que chez leur pere , & que pour éviter de payer des pensions , qui pourroient être à charge aux familles , on fit des échanges de ces mêmes enfans ; tel qui en auroit trois les envoiroit chez un ami qui lui en donneroit autant à éléver avec beaucoup de soin . A cette proposition chacun éclata de rire , & le bon Vieillard auroit passé pour un visionnaire & pour un cerveau démonté par le grand âge , s'il n'avoit apuyé sa proposition par des argumens si solides , que peu à peu on se laissa persuader qu'il n'avoit point tout-à-fait tort . Voici ce qu'il dit dans une assemblée fort

celebre : si je n'avois à combattre que les sentimens de la nature , qui a imprimé dans les peres un amour & une tendresse si violente pour les enfans , j'aurrois gardé un silence éternel , & j'avouerois sincèrement que l'éloquence la plus sublime n'aura jamais assez de force pour établir un reglement auquel je vous exhorte de travailler , afin qu'il réussisse pour le bien de notre jeunesse , & pour empêcher sa corruption , qui pourroit éteindre en elle l'amour de Dieu qui est l'ame de notre Religion : Mais étant l'avocat de la raison & le deffenseur de la verité que dois-je craindre ? Si je m'expose à paroître ridicule , ce ne sera qu'à l'égard de ceux que l'amour paternel aveugle , & qui obscurcit tellement les lumieres de la raison , qu'ils ne la peuvent écouter sans s'élever d'abord contre ceux qui la protègent : Je suis pere comme vous , Messieurs , & je connois trop présentement les fautes que j'ai faites dans l'éducation de mes enfans ; on les élève dans la famille , & l'amour paternel qui ne

peut jamais se démentir, se faisant trop connoître à cette jeunesse produit des effets funestes : Les jeunes gens sont trop persuadéz de l'amour indulgent des Peres, pour en craindre les châtimens lorsqu'ils commettent quelque faute, & c'est ce qui leur donne la liberté de se licencier. Outre cela la familiarité avec laquelle ils vivent chez leurs parens leur fait perdre peu à peu le respect, la crainte ensuite se dissipé ; & n'ayant plus de frein qui puisse les retenir dans leur devoir, en quel désordre ne se précipitent pas les jeunes gens ? Helie étoit un homme de bien, le Prêtre du Seigneur zélé pour maintenir ses Loix ; cependant la tendresse paternelle l'aveugla d'une telle manière, que l'impunité de ces indignes enfans leur attira une fin malheureuse, & causa une mort funeste à ce pere trop indulgent, qui ne les avoit point châtié dans leurs déreglemens, d'où vient aujourd'hui que les enfans ont si peu (je ne dis pas de respect pour leurs parens) mais de soumission à leurs ordres ?

dres ? D'où vient qu'ils les méprisent souvent & qu'ils ne les regardent que comme des Etrangers ? en voici la raison : ils se sont accoutumez dès leurs tendres années à converser avec eux , ils en ont été souvent caressez, & par cette familiarité ils ont reconnu le foible de leurs parens , & ces impressions de jeunesse s'augmentant de jour en jour après la désobéissance, le mépris se glisse insensiblement , & l'arbre étant devenu grand il est impossible de le redresser. Voilà la source malheureuse de la corruption de notre jeunesse ; cependant on y peut remedier en transplantant ces jeunes plantes de bonne heure , qui changeront de nature étans dans une terre étrangere : les donnant à élever à un ami qui donneroit par échange les siens , on éviteroit tous les inconveniens qui peuvent arriver ; rien ne se passeroit qui tendît à la corruption des mœurs ; on ne souffriroit rien dans les enfans de cequ'un pere aveuglé de l'amour paternel pourroit excuser ; ainsi les enfans toujours dans

le devoir deviendroient honnestes gens ; & lorsqu'ils seroient dans un âge où ils seroient capables de connoître le bien d'avec le mal , ils rentreroient chez leurs peres dans un état parfait ; alors ils sçauroient ce qu'ils doivent à Dieu , à leurs parens & à leur patrie , & suivant les saintes regles qu'ils auroient succées avec le lait , ils continueroient le cours de la vie dans une grande soumission aux ordres de ceux qui leur ont donné la vie , qu'ils employeroient utilement & d'une maniere qui feroit plaisir aux peres. Retranchez donc , Messieurs , cette coutume dangereuse d'élever les enfans en la maison paternelle , & vous verrez les avantages que vous retirerez de votre Ordonnance , & qui paroîtront dans la suite des tems plus clairs que le jour ; mais sur tout , que les enfans uniques qu'on élève avec une tendresse criminelle , & dont nous voyons tous les jours des exemples funestes ; dont les parens semblables aux singes les étouffent pour les trop embrasser , soient éloignez dès

leur enfance de la maison de ceux qui leur ont donné la vie : ces peres contribuent beaucoup à les corrompre par cet amour naturel , qui n'étant point partagé semble se renfermer tout entier dans leur idole ; permettez-moi ce mot : ils font un Dieu de leur enfant , les fautes les plus criantes ne sont que bagatelles ; ainsi que peut-on espérer d'un enfant qu'on élève si mal ? Quel progrès fera-t-il dans la vertu & dans les bonnes mœurs ? L'argent ne lui manque point pour satisfaire ses passions ; toujours dans les jeux , & dans une malheureuse habitude de mal faire ; quelle esperance peut-on concevoir du reste de sa vie ? J'ai plus de soixante ans , mais je peux rendre ce témoignage , & mes Contemporains pourront vous le témoigner ; que les plus débauchez de l'Eutopie , si bien réglée qu'elle soit , ont toujours été ces enfans uniques , qui ayant été corrompus dès leur jeunesse par une trop grande indulgence de leurs peres , se sont enfin laissé aller aux plus grands de-

sordres qui causent le scandale de notre Eglise , d'ailleurs si bien reglée & si sainte. Voilà , Messieurs , ce que j'ai vois à dire touchant l'éducation des enfans ; vous en cordonnerez ce qu'il vous plaira : Sur tout , je vous prie de faire attention que cela regarde d'assez près le bien de l'Eglise & du Public , pour mieux peser vos suffrages , & de ne les pas donner du bonnet & à veue de clocher , mais de suivre la raison , l'expérience , & les mouvemens de votre conscience.

Toute l'Assemblée donnoit d'abord dans les sentimens de ce venerable Vieillard , & sans doute on auroit fait un decret absolu touchant l'échange des enfans pour le bien de leur éducation , si un autre Vieillard venerable , & par ses cheveux blancs , & encore davantage par sa probité , ne s'étoit levé & oposé aux sentimens de celui qui avoit parlé le premier ; & voici en abrégé sa harangue :

Je suis trop persuadé , Messieurs , que les premières impressions qu'on nous

donne d'une affaire s'effacent avec beaucoup de peine de l'esprit humain ; le genie de l'homme est comme une table polie , les premiers caractères qu'on y grave y demeurent , & quoique le burin y fasse quelque changement , cependant on y voit toujours quelque reste de ce qu'on a voulu effacer : on a apporté tant de raisons pour vous persuader cet échange des enfans , que je doute fort de les pouvoir effacer de votre memoire ; mais pour avoir le malheur de parler le dernier , dois-je pour cela trahir le bien public , & ne point défendre l'amour paternel que l'on accuse & que l'on condamne avec peu de justice ? Dois-je me taire , lorsqu'il s'agit d'un reglement qui regarde toute l'Eutopie ? Dois-je donner teste baissée dans les sentimens d'un particulier , quand il s'agit du bien Public ? Non , non , Messieurs , il faut tout balancer dans ces sortes de reglemens , voir le fort & le foible , les utilitez & les désavantages qui en pourront revenir ; & après cela on pourra statuer & faire un

juste decret. Quelles peines ne souffrent point les parens pour subvenir aux besoins de leurs familles ? On les voit occupez jour & nuit, toujours dans l'embarras ; & ce qui donne le mouvement à tous ses soins, est sans doute l'amour paternel qui les fait agir. Voulez-vous priver ces mêmes peres, toujours occupez de leur travail, du soulagement & de la consolation qu'ils trouvent dans le tems des repas avec leur petite famille qui leur fait plaisir, & qui les délassent de l'accablement qu'une infinité d'affaires leur a causées ? Ne m'avoûerez-vous pas, Messieurs, que l'éducation des enfans demande bien du soin, bien des veilles, & bien des peines ; comment voulez-vous qu'un père étranger qui élève les enfans d'un ami puisse & veuille se donner tant de soins pour des enfans qui ne le touchent que de bien loin ? Si un pere aveuglé de l'amour naturel fait bien des fautes dans l'éducation de ses enfans, combien un étranger en fera-t-il par la négligence & par le peu d'attache qu'il aura pour

ces enfans qu'il élève ? Il les regardera comme des enfans qui ne le touchent en aucune maniere , sans souvent se mettre beaucoup en peine de leur conduite. S'il en faut venir à l'experience , n'en verrons-nous pas de ces enfans échangez aussi mal instruits que les autres ? Balancez donc , Messieurs , les maux que peut produire l'amour aveugle d'un pere ; mais n'oubliez pas en même tems ceux que l'indifférence d'un pere étranger peut produire : ce n'est pas la coutume dans cette Isle de donner des nourrices étrangeres aux enfans, mais quand la foiblesse ou quelque maladie de la véritable mere empêche qu'elle ne les nourrisse au sortir de son sein , & qu'on est obligé pour conserver la mere de hazarder les enfans à la nourriture d'un lait qui ne leur est point naturel , combien en arrive-t-il d'accidens ? Supposé que les enfans n'en souffrent rien , l'amour maternel n'est-il point partagé entre la mere & la nourrice ? En effet , les enfans ont souvent plus de tendresse pour

celles qui les ont allaitez que pour celles qui les ont enfantez. Que dirons-nous de ces peres étrangers qui auroient élevé les enfans de leurs amis ? L'amour des ces enfans ne seroit-il point partagé ? Ne verriions-nous pas souvent qu'ils auroient plus de penchant pour ceux dont ils auoient reçû leur éducation , que pour leurs veritables peres ? Ainsi ce seroit contribuer au peu d'amour que les enfans ont pour leurs parens , & renverser l'ordre de la nature : On veut éviter un mal , mais sans y penser on s'engage insensiblement dans un plus grand. L'amour des enfans envers leurs peres contribuë beaucoup à la vie civile , & ce lien si étroit qui unit les parens ensemble , joint aussi les amis & les Marchands dans leur negoce. Voulez-vous , Messieurs , rompre ce lien ? Voulez-vous faire du mondé un cahos & une confusion étrange ? L'amour des enfans à l'endroit de leurs parens est bien foible , l'expérience ne nous l'apprend que trop ; & vous voulez cependant encore l'affoibrir

bler encore davantage par un projet inouï & tout-à-fait extraordinaire. Voilà, Messieurs, les raisons que j'avais à vous dire pour le bien public, vous en ordonnerez ce qu'il vous plaira.

Après avoir balancé les raisons de l'un & de l'autre, on cuëillit les voix, les suffrages furent fort partagez ; de sorte qu'on ne pût rien décider ce jour-là ; mais dans la première assemblée qui se tint peu de tems après on ordonna que les enfans uniques seroient absolument élevéz dans une famille étrangere, pour les garantir des funestes effets que cause ordinairement l'amour aveugle des peres & meres ; qu'à l'égard des autres enfans on ne faisoit point de loy là dessus ; qu'on exhortoit seulement les parens de les élever ailleurs que chez eux, & que selon les avantages qu'on retireroit dans la suite de cette éducation étrangere, on en pourroit faire une obligation par un arrest universel : ce decret qui n'imposoit de loi, ni d'obligation à person-

ne , mais qui exhortoit seulement de se servir de ces échanges pour le bien des familles & l'avantage des enfans , fit un si bon effet dans nôtre Isle qu'il y a peu de Peres aujourd'hui qui ne donnent ses enfans à éllever à leurs amis , & qui ne retirent tous les jours de nouveaux sujets de joye d'une coutume si utile . Vous avez demeuré assez long-tems dans l'Eutopie pour connoître à fond le bon règlement des familles . Vous voyez (me dit cet Ami) comme la jeunesse y est bien réglée ; S. Chrysostome disoit autrefois que les maisons des particuliers étoient autant d'Eglises , tant on y remarquoit de pieté & de vertu dans les peres & les enfans : Nous pouvons graces au Ciel , dire la même chose de nos familles ; la charité en est comme l'ame ; la crainte de Dieu y maintient tout le monde dans son devoir ; le respect qu'on a pour ces peres étrangers ne sert pas peu pour bien régler la jeunesse ; on y fait la priere du soir & du matin quand on ne peut aller à l'Eglise : ce qui cause le dérèglement

des enfans est ordinairement l'oisiveté; le pere de famille a un soin tout particulier de les occuper ; toutes les heures sont remplies de telle manière qu'il ne reste aucun vuide durant le jour ; les jeux innocens ausquels on occupe la jeunesse dans le tems de la recreation , la délassent de ses occupations; les jeux publics sont tellement deffendus dans cette Isle qu'il n'y en a pas un seul : de certains faineants , qui étant corrompus ne cherchent qu'à corrompre les autres , & sur tout la jeunesse , s'étoient ingerez d'établir des jeux publics , sous pretexte que ces jeux étoient innocens , & ne servoient que pour délasser un peu les esprits ; mais les Senateurs de la République voyant les dangereuses consequences de ces établissemens pernicieux s'y opposerent , & par la rigueur des châtimens ausquels ils condamnerent ces libertins qu'ils apelloient les pestes publiques , & par leur vigilance à extirper les racines de ces maux ; en sorte que depuis ce tems-là personne n'a osé y penser ; en effet , quand il n'y

auroit que la perte du tems que l'on passe dans ces sortes de jeux , ne seroit-ce pas une raison suffisante pour les défendre absolument dans une République chrétienne ? Mais combien d'autres vices attirent-ils après eux ? les blasphèmes , les querelles , les débats , les meurtres même , ne sont - ils pas souvent autant d'effets malheureux qui naissent dans ces lieux empoisonnez & consacrez à l'ennemi de notre salut ? Ceux qui gouvernent notre République ont été tellement convaincus des desordres qui peuvent naître , & qui naissent le plus souvent de ces jeux publics ; que par un Arrest autentique , ils ont condamné à dix ans de prison , & à une amende pecuniaire tous ceux qui tiendroient ces jeux publics ; & dans cet Arrest on les traite comme des ex-communieez , & comme des suposts du démon , dont il se sert pour s'introduire dans le monde Chrétien afin d'y regner . Nôtre jeunesse n'ayant pas l'occasion de se corrompre dans ces lieux dangereux , & se trouvant plus souvent

à l'Eglise qu'aux jeux , faut-il s'étonner qu'elle soit si bien reglée ? D'ailleurs ces peres étrangers , persuadez qu'ils sont qu'on a beaucoup de soin de leurs enfans , se donnent tout entiers à veiller sur la conduite des enfans de leurs amis ; rien ne leur échape de tout ce qui se passe à la maison , tout y est réglé selon les maximes de l'Evangile : comme ces peres de familles ont beaucoup d'occupation pour leur négoce & leurs affaires particulières qui pouroient les détourner du soin de l'éducation des enfans , ils ont un grand secours de la part des Maîtres d'Ecole , qu'on ne reçoit qu'après avoir été bien examiné , & pour leurs bonnes mœurs & pour la capacité ; car ces sortes d'emplois ne sont pas donnéz à ceux qui ayant perdu le tems de leur jeunesse , & mené une vie peu réglée , tâchent de trouver de quoi vivre dans le travail d'une école à laquelle ils ont recours au défaut d'un métier : Nous ne choisissons ici pour un emploi de la dernière consequence que les plus vertueux des Clercs , que là

divine Providence n'a point apellez au Sacerdoce , qui dans un état mediocre ne laissent pas de donner un bon exemple aux écoliers qu'ils ont sous leur conduite ; ils conferent souvent avec les peres de famille , & découvrent les bonnes qualitez de leurs disciples , & les mauvais panchans qu'ils ont remarquez en eux : ainsi de concert avec les parens , on entretient & fomente les bonnes dispositions des jeunes gens à la vertu , & on apporte les remedes necessaires pour empêcher que ces mauvais panchans au vice ne s'augmentent dans la jeunesse : Voilà ce que me dit cet Ami ; & faisant en particulier reflexion sur tout ce qu'il m'avoit dit , j'examinai à fond la conduite des jeunes gens : en verité je n'ai jamais rien vu de si bien reglé ; tout ne respire parmi eux que la pieté , que la modestie , & l'attache à la Religion : je ne pouvois m'empêcher de louer les bienheureux habitans de cette Isle d'avoir une jeunesse si sage ; plût à Dieu que dans l'Europe on élevât les enfans de la mê-

me maniere ! Mais , helas ! à quoi pen-
sent les parens dans nos climats ; à leur
donner cet air du monde ; à les élever
dans la vanité ; à les entretenir dans la
moleſſe ; à les rendre plus effeminez
que les femmes même ? Pour la Reli-
gion & la vertu , ce font des choses aus-
quelles on ne pense pas ; pourvû que
les enfans fassent bien une reverence ;
qu'ils ayent la teste blanche comme un
vieillard ; qu'ils sçachent un peu de ga-
lanterie auprès des Dames , voilà (dit-
on) des enfans qui promettent beau-
coup . Quel abus ! On éleve des enfans
pour être un jour capables de plaire au
monde , & pour bien jouer leurs per-
ſonnages sur sa ſcène ; & on ne pense
pas à les bien former pour le Ciel . Un
pere ſemble s'aplaudir quand il voit
ſon fils ſe diſtinguer par ce graiid air
du monde ; & ce malheureux ne ſ'affi-
lige pas , quand ce fils avec ce grand
air , n'est qu'un composé de vanité &
d'orgueil , & qu'il prend juſtement le
chemin de ſe perdre . Quand eſt-ce
qu'un pere a entretenu ſon fils des

obligations du Christianisme ? Quand est-ce qu'il lui a fait voir la beauté de la vertu, & la laideur du vice ? Horace, tout Payen qu'il étoit, avoüoit honnêtement qu'il avoit les dernières obligations à son pere, de la bonne éducation qu'il lui avoit donnée dans les entretiens familiers qu'il avoit eus avec lui. Voyez mon fils, lui disoit-il, comme on parle d'un tel, qui a été surpris dans une mauvaise action : s'il le vouloit porter à suivre la vertu, il lui mettoit devant les yeux quelque homme de bien, & l'exhortoit de l'imiter. Voilà ce que devroient faire les peres de famille. Y a-t-il quelques personnes vertueuses dans la ville ou dans le lieu où ils demeurent, ils doivent les proposer pour exemples à leurs enfans, & les porter à suivre leurs traces ? Y a-t-il quelque débauché qui soit la fable du peuple ? Pour les détourner du vice, ils doivent leur mettre souvent devant les yeux l'infamie que ce malheureux s'attire par sa mauvaise vie : Ces exemples font impression sur l'esprit des jeunes.

gens , & les frapent davantage que les exhortations les plus pressantes ; mais on n'y pense pas : Un Noble pour marque de sa noblesse donne une épée à son fils à l'âge de six ans , au lieu de lui donner un livre , comme si sa noblesse étoit en danger de n'être pas connue si ce fils ne portoit pas à son côté un instrument dont il ne peut encore se servir . Les habitans d'Eutopie raisonnent autrement ; leur premier soin est de rendre leurs enfans bons Chrétiens ; & lorsqu'ils les voyent affermis dans une solide pieté , ils en forment de bons Sénateurs pour gouverner & rendre la Justice , & de grands Capitaines pour déffendre l'Etat dans le besoin : ils en forment enfin de bons habitans pour le négoce & pour les arts . Quoi qu'ils ayent chez eux des mines d'or & d'argent , ils ne s'en servent point pour orner les habits des enfans , qui sont modestes en toutes choses : ces métaux sont employez aux dépenses nécessaires des familles , & pour en assister les pauvres : leurs habits propres , mais simples ,

leur attirent beaucoup d'estime , & sont convenables à la Religion chrétienne qu'ils professent , & qu'ils preferent à toutes choses.

CHAPITRE VIII.

Avec quelle dévotion les Eutopiens celebrent & entendent la Messe.

Saint Ambroise nous a dit autrefois que les prodiges les plus surprénans semblent perdre leur prix , par l'habitude qu'on a de les voir ? Est-il rien de plus grand & qui surprenne plus que le cours du Soleil , & que ses différentes routes , qui en formant le jour , font en même tems la diversité des saisons ? Cependant ce miracle continual ne touche pas les hommes , & n'attire pas leur moindre attention ; ils sont accoutumez à voir naître le Soleil & à le voir coucher dans les ondes de l'Océan ; & cette habitude de le voir paraître & disparaître quand les ombres

de la nuit aprochent fait qu'ils n'y pensent presque pas , quoique ce soit le plus grand prodige que l'Auteur de la nature ait jamais mis au jour. On peut dire la même chose de l'adorable Sacrifice de nos Autels ; quoique ce soit la chose du monde la plus sacrée , la plus sublime & la plus élevée au-dessus des sens , cependant parce que ce Sacrifice est souvent réitéré , & semble être commun , on y assiste avec peu de pieté , & souvent avec scandale. Il y a deux choses à considerer dans la matière de ce Chapitre ; l'une regarde les Ministres de Jesus-Christ ; l'autre regarde les enfans qu'il a adoptez. Commençons par ces dignes Ministres d'Eutopie , & voyons comme ils celebrent la sainte Messe , & avec quelle charité ils aprochent de l'Autel du Seigneur .

On croira sans doute que ces Prêtres offrant ce divin Sacrifice sans interest , se dispensent souvent de l'offrir , n'en retirant aucune retribution ? Mais qu'on raisonneroit mal si on avoit d'eux cette indigne pensée. Est-ce qu'un gain

fordide auroit plus de force sur les cœurs de ces vertueux Prêtres que l'amour de Dieu qui les presse ? Est-ce qu'une vile aumône qu'on donne aux autres Ministres feroit plus d'effet que la grace du Seigneur qui les porte à s'approcher de l'Autel, pour y recevoir des benedictions du Ciel infiniment plus grandes & plus précieuses ? Non , non , sans doute ; & s'il y a des Prêtres dans l'Europe aveugles jusqu'au point que l'attache à l'argent les fasse monter à l'Autel , cela n'arrive point dans cette Isle ; le pur amour de Dieu , & les avantages de l'Eglise portent ces saints Prêtres à offrir & renouveller souvent le Mystere de notre Redemption : ce sont des personnes toutes consacrées au culte du Seigneur , qui par leur exterieur expriment en quelque maniere le Mystere adorable qu'ils renouvellent si souvent ; ils sont mortifiez, modestes , & de la derniere humilité : quand ils ne diroient rien , ils prêchent avec plus de force que s'ils employoient les paroles les plus persuasives . Revêtus des

habits Sacerdotaux ils montent à l'Autel avec une modestie d'Anges ; rien de plus recueilli ; rien de plus attentif au Mystere qu'ils vont celebtrer, & qui fait trembler les Puissances du Ciel : la dévotion qui paroît peinte sur leur visage inspire la pieté dans les cœurs les plus endurcis. Je n'étois pas bien pieux (je l'avouë) quand je suis arrivé dans cette Isle ; mais le moyen de ne point changer quand on voit les Prêtres du Seigneur si recueillis à l'Autel , qu'ils semblent être les Anges du Dieu des Armées , & autant de Mediateurs entre le Createur de l'univers & les hommes ? On ne sçauroit exprimer combien de bennetions celestes ils attirent sur le peuple par les sacrifices offerts avec tant de charité & d'amour de Dieu. Helas ! où en sommes-nous dans l'Europe? Voit-on ces dignes Sacrificateurs? Voit-on ces Prêtres mortifiez monter à l'Autel du Seigneur ? Le besoin d'une rétribution mercenaire , plutôt que l'amour de Dieu, ne les porte-t-il point à se revêtir des habits sacrez , tout op-

posez à la disposition de leurs cœurs ? Helas ! je le dis , & je devrois me taire ; mais peut-on cacher ce qui paroît tous les jours à nos yeux ? Qu'on ne croye pas que ce soit une envie de médire & de satyriser qui me fait parler ; Dieu m'est témoin que ce n'est que la douleur dont j'ai le cœur percé qui m'ouvre la bouche , & qui me fait dire ce que je voudrois taire : mais le moyen de cacher des déreglemens si manifestes ? Quand je voyois dans l'Europe un Prêtre frisé & poudré , d'un air tout mondain , avoir la temerité & l'effronterie de se placer au milieu du Createur & de ses creatures pour en être le Mediateur , je tremblois pour luy , & j'appréhendois avec juste raison que la colere d'un Dieu justement irrité par les pechez & du Sacrificateur & du Peuple , ne tomba plûtost sur le Mediateur que sur ceux qu'il vouloit reconcilier avec le Seigneur . Vous le sçavez (grand Dieu) & vous fondez les secrets de mon cœur : Vous sçavez , dis-je , que je n'avance rien pour diminuer l'hon-

neur & le respect aveugle qu'on doit avoir pour une dignité qui donne de l'envie aux Anges , n'y ayant rien de plus relevé & de plus sublime. La Relation que je fais de la pieté des Prêtres d'Eutopie n'est que pour donner à nos Ministres une haute idée de leur état , & pour les exhorter à correspondre à la sainteté qu'une condition si élevée au-dessus des autres demande d'eux. Pour rentrer en eux-mêmes qu'ils jettent les yeux sur les dignes Prêtres de cette Isle: poussent-ils la débauche jusqu'au moment que l'aiguille d'une horloge , & non pas la crainte de Dieu les empêche de boire davantage ? Ont-ils des commerces criminels , & s'approchent-ils de l'Autel pour les mieux cacher sous le voile trompeur d'une pieté sainte ? Cherchent-ils à manger les bons morceaux , & à employer les aumônes & le bien du Crucifix à des usages illicites & tout-à-fait profanes? Les Prêtres de cette Isle sont de véritables Prêtres ; ils s'abstiennent quelquefois de dire la sainte Messe , mais ce

n'est que pour mieux se recueillir & pour s'aprocher de l'Autel avec plus de ferveur & de dévotion : personne n'est scandalisé quand un Prêtre s'éloigne de l'Autel pour quelques jours ; personne n'en murmure ; personne enfin ne lui en fait un procez ; on a trop d'estime pour ces saints Prêtres , & l'on est persuadé qu'ils ont de trop bonnes raisons & des motifs trop purs , pour qu'il y ait quelqu'un assez téméraire qui condamne leur conduite , quand ils s'abstiennent quelquefois d'offrir le Sacrifice adorable de notre Redemption. Juge-t-on de la bonté & de la vertu d'un Chrétien par les frequentes communions ? Il est vrai que ce deroit être un préjugé de ses bonnes mœurs : mais enfin s'il étoit permis de juger (l'Apôtre le deffend) notre juge-
ment ne seroit-il pas mieux établi sur les bonnes mœurs & sur une conduite irreprochable, que sur ces marques exterieures de pieté qui servent souvent de masque pour tromper les peuples? Nous n'estimons pas dans l'Eutopie les Mini-
stres

stres de l'Eglise par les Sacrifices fre-
quens qu'ils offrent au Seigneur , &
nous ne diminuons point l'estime & le
respect que nous devons avoir pour
leur dignité , lorsqu'ils s'abstiennent
quelquefois d'offrir à l'Autel le Sacrifi-
fice , qui est le plus agreable au Souve-
rain Estre , quoiqu'il soit toujours a-
vantageux de l'offrir le plus souvent
que l'on peut ; mais nous les estimons
par leur vie bien reglée , & l'édification
qu'ils nous donnent par leurs bonnes
mœurs les met à l'abri de tout ce qu'on
peut dire . Ils soutiennent parfaitement
bien la qualité de Mediateurs entre
Dieu & les hommes ; quand on les
voit dire la Messe , il semble qu'eux-
mêmes tiennent la place de Jesus-
Christ , & qu'ils sont autant de victi-
mes qui s'offrent pour le salut des Peu-
ples tant ils sont mortifiez : il est vrai
que dans ce Sacrifice Jesus-Christ s'of-
fre à son pere & renouvelle d'une ma-
niere non sanglante le Sacrifice qu'il a
offert sur le Calvaire pour le salut de
tous les hommes ; mais ces dignes Mi-

nistres sont tellement penetrez de l'amour de Dieu & de celui de tous leurs freres , qu'ils paroissent étre unis au Sauveur du monde & s'offrir avec lui comme autant de victimes pour obtenir une effusion de graces abondantes sur le peuple Chrétien pour lequel ils prient. Faut-il s'étonner qu'à l'exemple des Prêtres , les Catholiques d'Eutopie ayent tant de pieté à la sainte Messe ? Ils sont tout penetrez du Mystere qu'on y renouvelle , & entrent dans les mêmes sentimens de ces saintes femmes qui assisterent à la passion du Sauveur sur le Calvaire : un torrent de larmes découlloit de leurs yeux , & ces Peuples pleurent interieurement & compâtissent aux douleurs du Fils de Dieu : ces saintes femmes avec un cœur contrit & humilié avoient toujours les yeux colez (pour ainsi dire) sur le venerable instrument de notre salut ; & les Eutopiens toujours attentifs à la grandeur du Mystere , ne détournent jamais la vûë du lieu sacré où ce Sacrifice se fait & s'acheve : Elles é-

toient penetrées de l'amour tendre & sensible qu'elles avoient pour le Fils de Dieu attaché à la Croix : & les Peuples de cette Isle pour suivre leurs traces font tout en Dieu par un excef d'amour qui regne avec empire sur leurs cœurs ; & penetrez de ces motifs si pressans entendent la Messe avec la dernière dévotion. Ils tâchent d'attirer sur eux une partie de cette source de graces qui s'est répandue sur tous les hommes , & qui se répand encore sur tous les Fideles, en renouvellant le Mystere de la Redemption , d'où découlent toutes les bénédictions du Ciel sur ceux qui y assistent avec des sentiments de piété & dignes de la grandeur de Dieu. Mais avoitions la vérité , voit-on dans l'Europe ces dignes Catholiques assister à ce redoutable Mystere avec tant de dévotion ? Ce n'est point à moi qui fais cette Relation sincère de ce que j'ai vu pratiquer dans l'Eutopie , de juger mes frères : Dieu seul connaît la disposition des cœurs : mais en vérité , quand je voi des gens , qui en se

trompant eux-mêmes , se croient fauf-
sement être les enfans de Dieu & du
Dieu des Armées, qui peut par le moind-
re souffle les réduire au néant , assister
à ce redoutable Mystere comme s'ils
assistoient à une comedie , ou à quelque
rendez-vous : quand je les voi , dis-je ,
tourner la teste de côté & d'autre sans
piété , sans attention au Mystere , sans
fléchir les genoux devant ce Dieu for-
midable qui doit condamner un jour
ces impietez ; je doute fort en quel rang
je les dois mettre . De leur donner le
nom de Chrétiens , ils en sont tout-à-
fait indignes . Quel nom leur pourroit-
on donner ? Je n'ose dire mon senti-
ment . Mais pourquoi trahir la vérité ?
Pourquoi laisser ces lâches Chrétiens
dans un assoupiissement criminel ? Pour-
quoi ne les point réveiller dans leur
sommeil létargique ? Hélas ! on a beau
faire , le monde sera toujours opposé à
la Religion , & quoiqu'on puisse dire
ces Chrétiens , dont l'esprit est tout
rempli des maximes pernicieuses de ce
siècle , assisteront toujours à la sainte

Messe comme les bourreaux de Jésus-Christ , mettant pour un moment le genouïl en terre , plutôt pour se moquer du Sauveur que pour l'adorer : Je voudrois de tout mon cœur que ces gens sans pieté eussent vu une seule fois les peuples d'Eutopie durant la Messe , je suis bien convaincu qu'ils changeroient de conduite , comme j'ai changé moy-même , édifié que j'étois de leur modestie , de leur pieté , & de l'attention avec laquelle ils y assistoient ; & en effet la reflexion qu'un Chrétien doit faire , est de se persuader que pour s'acquiter du precepte de l'Eglise , on doit employer le tems précieux qu'on passe dans une action si sainte avec le dernier ménagement & une entiere attention à tout ce que fait le Ministre du Seigneur à l'Autel . Ses pas , & toutes ses actions saintes sont autant de symboles mystérieux qui rappellent en notre mémoire ce qu'un Dieu homme a fait & souffert pour le salut de tous les hommes . Mais il me semble que j'ai parlé assez de cette matière . Si le doigt

du Tout-puissant ne touche ces Catholiques peu zelez pour leur salut , & s'il ne les porte à imiter la piété des peuples d'Eutopie , c'est en vain qu'on leur donnera des avis salutaires.

CHAPITRE IX.

Des Prédications , & des Prédicateurs de l'Isle d'Eutopie :

Dans le commencement de la République de cette Isle , les Missionnaires étant pleins de l'esprit de Dieu , s'acquitoient de ce noble emploï de la prédication avec tant de zèle & de charité que tous les habitans en étoient si touchez , que sans autre secours , les fideles se portoient d'eux-mêmes à aimer Dieu , à se détacher des vanitez du monde , & à observer avec grand soin la Loi du Seigneur : mais comme les choses les plus saintes dégénèrent insensiblement lorsqu'elles ne sont point soutenuës par l'esprit de

Dieu & le secours du Ciel ; après la mort de ces Missionnaires, précieuse devant le Seigneur, il se glissa un certain abus dans l'administration de la parole de Dieu qui auroit causé de grands desordres, si les Evêques zelez & les Senateurs de la République ne s'y fussent opozéz de bonne heure, & n'eussent coupé les racines d'un mal si dangereux : on voyoit de jeunes Prêtres, portant le nom d'Abbez, nouvellement sortis des maisons saintes établies pour leur éducation ; mais dont l'exacte pratique des vertus, gênante pour eux, les avoit rebutez : On les voyoit, dis-je, paroître en public, plus aprêtez dans les vêtemens de leur ministere que les femmes de Theatre ; & d'un air fastueux plein de presomption se mêler d'enseigner de venerables vieillards qui avoient blanchi dans les exercices de pieté, pendant que leur vie donnoit du scandale, & que leurs paroles compassées tendoient plûtost à établir leur vaine réputation, qu'à augmenter le Royaume de Dieu. Durant

le tems que ces sortes de Ministres prêchoient dans l'Eutopie, cette premiere ferveur de nos Peres , que nous avions succée avec le lait , s'évanouissoit de jour en jour ; & s'ils eussent continué , au lieu du Christianisme qui subsistoit dans sa dernière perfection , on ne verroit plus aujourd'hui que son phantôme , & qu'une image grossiere & confuse. Les Evêques zelez pour le bien de l'Eglise , & penetrez jusqu'au cœur des mauvais effets des discours trop étudiez de ces Prédicateurs mondains & peu Apostoliques , assemblérerent un Concile où on agita plusieurs questions ; & comme on m'en a fait un recit sincère ; & que d'ailleurs il me paroît très-utile , je ne serai pas fâché de rapporter toutes ces questions de la maniere qu'elles ont été proposées.

Dans ce celebre Concile composé de venerables Vieillards , sur le visage desquels on voyoit je ne saçai quoi de triste & d'accablant ; on commença par une question qui sembloit être opposé à la Religion : On demanda d'abord

bord s'il étoit expedient de prêcher : Toute l'Assemblée se récria fortement contre cette proposition. Quoi ! voulez-vous (dit-on) laisser les Peuples dans l'ignorance de la Loy ? Voulez-vous qu'ils soient Chrétiens de nom , sans connoître à quoi les engagent les preceptes du Dieu qu'ils adorent ? La parole du Seigneur , dit S. Chrysostome , est comme un fleuve qui doit toujours couler : Supposé que peu de gens puissent de ces eaux salutaires , qui rejoaillissent jusqu'à la vie éternelle , faut-il pour cela arrêter le cours de ce fleuve sacré ? Peut-être s'en trouvera-t-il quelqu'un qui puisera , lorsqu'on y pensera le moins avec la cruche de la foy , ces eaux sacrées qui pourront le convertir & purifier ensuite les taches de son ame. Pour moy (dit un S. Prêtre) je suis tellement persuadé de la force & de la vertu de la parole de Dieu , qui est comme un glaive à deux tranchans , qu'il faut absolument , ou qu'il y ait de l'obstacle de la part des Auditeurs , qui vont souvent à la predication comme à

un spectacle prophane , sans la disposition qu'ils font obligez d'aporter pour entendre avec fruit la parole du Seigneur ; ou que les Predicateurs trop vains , se prêchant plûtoſt eux-mêmes que le saint Evangile , mettent comme une barrière & un obstacle tout-à-fait opposé à l'effusion des grâces de Dieu : c'est ce qu'il nous faut examiner dans cette Assemblée. Chacun a son sentiment : Si les Predicateurs , soit par un vil interest , ou par vanité alterent la parole de Dieu , & ses Oracles sacrez , se rendant des Ouvriers confusibles de la vigne du pere de famille , je suis aussi persuadé que les Auditeurs ne pechent pas moins , lorsque portez par une vaine curiosité , ou quelquefois par des motifs criminels , ils ont la temerité avec ces dispositions peu chrétiennes d'entendre la parole de la Vie. Ainsi , Messieurs , il nous faut remedier aux déreglemens des uns , & ne pas oublier les autres , afin que Dieu benissant les Predicateurs , & aprouvant les saintes dispositions des Fideles qui les écou-

rent , répandent sur eux le torrent de ses graces ; qu'on voye revivre chez nous l'Esprit du Seigneur qui anima nos Peres , & qui a conservé assez long-tems la Religion dans sa pureté , par le zèle & le desinteressement de nos premiers Predicateurs de l'Evangile. Voilà ce qu'on dît d'abord dans ce Concile : Et quand on vint à cuëillir les voix les unes après les autres , chacun dit son sentiment , & l'apuya par un discours peu long à la vérité , mais fort & patétique. Celui qui parla le premier parût un peu outré , mais on l'excusa facilement à cause de son zèle pour la défense de la Religion : Ne devons-nous pas être surpris , dit-il , & faisis du dernier étonnement quand nous voyons les Predicateurs prêcher toute autre chose que l'Evangile ? Saint Paul se glorifioit autrefois de ce qu'il ne prêchoit que Jesus-Christ crucifié , non pas avec des termes persuasifs , mais avec la vertu du Seigneur qui opéroit des miracles , qui avoient bien plus de force pour persuader les Auditeurs , que

les termes choisis que ces nouveaux Predicateurs empruntent d'une éloquence toute prophane. Quand vous vous les entendez , Messieurs, faire une description d'une Dame à son deshabiller , devant son miroir & sa toilette , environnée d'une troupe de filles de chambre , qui a plus de soin d'arrenger ses cheveux , & de bien tirer sa coiffure , que d'aller à la Messe ; de placer avec justesse ses mouches ; de se vêtir plûtost comme une comedienne , que comme une Dame chrétienne , direz-vous que c'est prêcher l'Evangile ? Ces descriptions peuvent être utiles , mais auparavant il faut jettter les fondemens du Christianisme : on doit expliquer les Oracles sacrez de l'Ecriture Sainte , & prendre occasion de ce qu'on a expliqué , pour invectiver contre les vices qui regnent le plus dans le siecle. S'il est fait mention des vertus de quelques grands Hommes de l'Ancien Testament ou du Nouveau , le Predicateur doit se servir adroitemment des exemples de nos Peres , pour porter ses Au-

diteurs à pratiquer ces mêmes vertus. Comment veut-on persuader des Auditeurs peu instruits des principes du Christianisme , en leur faisant simplement la description d'une vertu ou d'un vice? Il faut d'abord leur expliquer la Religion par l'explication de l'Ecriture ; & la connoissance de sa sainteté gravée bien avant dans les cœurs des Chrétiens , suffiroit seule pour les détacher de tous les amusemens du monde , & de tout ce qui peut les éloigner de Dieu : c'est battre l'air de crier en vain comme on fait dans les chaires contre les vices, si l'on ne suppose que ceux à qui l'on parle , sçachent bien la Religion qu'ils suivent. Mais, helas ! qu'il y a souvent d'ignorance dans l'esprit des Auditeurs , à laquelle cependant on n'aporte aucun remede : on les croit bien instruits dans les mysteres de la foi, lorsqu'ils ont encore besoin de lait & d'une nourriture proportionnée à la capacité de leurs esprits. Pourquoi donc contre les vices faire mal à propos des invectives ; qu'on entend

sans se corriger, parce que le cœur n'est pas gagné par des motifs plus relevez, qui donnent une idée de la Religion, qui a plus de force pour convaincre les esprits, que ces vaines exagerations de la laideur du vice? Cependant ces jeunes Predicateurs pleins d'orgueil & d'ambition donnent là - dedans , & croyent avoir bien prêché, lorsqu'avec des termes bien choisis , ils ont fait une belle peinture d'un vice : sans connoître quel est l'emploi d'un véritable Ministre de l'Evangile , ils donnent des aplaudissemens à ce vain Predicateur, qui a eû plus de desir de se faire un nom dans le monde , que d'augmenter le nombre des enfans de Dieu dans le Ciel: Où en sommes-nous , Messieurs , devons-nous nous attacher plûtoſt aux beaux termes qu'aux mysteres & aux maximes de l'Evangile? Quand on est persuadé de la vérité qu'on prêche, se met-on en peine de la farder & de lui donner des ajustemens empruntez, qui la défigurent plûtoſt que de lui donner de l'éclat? La vérité toute nuë , & sans

ces vains ornemens d'une éloquence prophane, ne paroît-elle pas assez belle d'elle-même pour nous porter à l'aimer ? Exilons pour toujours de l'Isle d'Eutopie cette vaine éloquence qui ne doit être reçue que dans les affaires qui regardent la République. Ayant une populace à maintenir dans le devoir, & qui se mutine fort souvent, on a besoin de cette éloquence du siecle pour calmer ces esprits turbulents qui pouroient exciter quelque desordre , s'ils n'étoient retenus par une personne d'autorité & de poids, qui apaise par son discours fort & patétique ces peuples émûs , & prests d'en venir à une sedition : mais pour ce qui regarde les Predicateurs , ont-ils besoin de tant d'art & d'artifice ? Il ne s'agit que de rapporter simplement les veritez révélées par le Saint-Esprit , & d'en tirer une morale forte , pour regler selon les maximes de l'Evangile les moeurs des Fideles. Hugues de saint Victor , dont nous avons ici les Ouvrages , ne dit-il pas que la predication de l'Evangile

doit être sans ornemens & tout-à-fait simple ? Pourquoi donc chercher ces vains agrémens qui défigurent la vérité, bien loin de lui donner quelque grace ? Pourquoi suivre les traces d'un Ciceron ou d'un Demostene, quand on est obligé de suivre le style de Jesus-Christ ? Y a-t-il rien de plus simple que l'Evangile ? Le fils de Dieu en qui se trouvent tous les tresors de la sagesse divine, l'éloquence la plus sublime, & la charité la plus parfaite, a-t-il prêché son Evangile de la maniere qu'on fait aujourd'hui ? Il n'y a rien de plus simple que cest termes ; & c'est cette simplicité qui a touché & converti tant de Peuples differens : mais on peut dire avec juste raison, que les Predicateurs de nos jours, avec leurs termes choisis & emphatiques, ne font qu'ébaucher les veritez qu'ils annoncent , & qu'ils travailleroient en vain pendant plusieurs siecles pour toucher tant soit peu l'âme d'un Chrétien engagé dans quelque mauvaise habitude. J'aurois quantité d'autres choses à vous dire, mais je

m'étais trop ; & quoique le zèle de la Religion me porte à parler davantage, la prudence qui m'apprend que je dois laisser assez de tems aux personnes assemblées pour dire leurs sentiments dans la vûe de Dieu, & pour retrancher un abus qui seroit capable de renverser les solides fondemens de la Religion, m'impose le silence. Un autre parla ainsi : L'Apôtre saint Paul nous apprend, Messieurs, que les Predicateurs de l'Evangile sont les Ambassadeurs de Jesus Christ. Un Ambassadeur revêtu du caractere de son Roi ou de son Prince qui l'a élevé à ce noble emploi, ne doit-il pas soutenir ce glorieux caractere & par sa prudence & par sa fermeté ? Ne doit-il pas s'exprimer avec les mêmes termes & dans le même sens que s'est expliqué son Prince ? Ne doit-il pas entrer dans ses interests ? Faut-il qu'il se regarde lui-même, & qu'il trahisse lâchement les interests de son Roi pour recevoir les vains applaudissemens d'une nation étrangere, où il ne doit demeurer que peu de tems ? Voilà ju-

stement l'image de ces vains Predicateurs , de ces Apôtres mercenaires , qui annoncent l'Evangile par interest ou par une vaine gloire qui les possède : Tout pleins de leurs passions , ils trahissent les interests de leur divin Maître pour plaire au monde , qui est cette nation étrangere & rebelle à son Souverain : ils la flâtent dans sa rebellion ; ils déguisent la vertu , & donnent d'autres couleurs aux vices que celles qui leur sont naturelles ; ils flâtent les pecheurs dans leurs déreglemens : c'est un plaisir de les voir après avoir prêché contre les iniquitez du siecle , si pour les remettre de leurs fatigues , on leur donne un repas ; c'est dans cette occasion qu'ils se démentent eux-mêmes , & font le contraire de ce qu'ils ont avancé dans leurs sermons . Ne peut-on pas dire avec juste raison que ce sont autant d'indignes prévaricateurs de l'ambassade de leur Souverain , qui les a envoyez ? (je me trompe) ils se sont ingerez par intrigues , & par des voyes quelquefois criminelles dans un ministere

qui fait trembler les Anges; & dont cependant ces vains Predicateurs ne sont aucunement touchez : comment voulez-vous qu'ils touchent les autres ? eux-mêmes sont dans le dernier égarement. Par une éloquence molle & lâche , ils entretiennent leurs Auditeurs dans leurs habitudes criminelles ; ils les confirment dans le vice par une conduite toute mondaine; ils les éloignent de Dieu, dont ils sont les Ambassadeurs, par le peu de vertu & de pieté qu'on remarque en eux : après cela voulez-vous que leurs paroles, si bien compassées, fassent le moindre effet sur les coeurs d'un Auditoire, qui examine avec des yeux jaloux la conduite de ceux qui le prêchent; s'ils découvrent par le moins endroit quelque défaut du Predicateur , ç'en est fait ; il a beau dire , il a beau prêcher , ses paroles font moins d'effet que celles d'un monteur de Theatre , qui fait le Roi sur la scene, & qui est cependant un miserable quand il est parmi le peuple. Il est donc de la dernière conséquence , Messieurs , de

n'admettre à ce divin emploi que des ouvriers de la probité desquels on soit assuré , qui ayent blanchi dans le ministere de l'Eglise , & dont la vie & les mœurs aient toujours été irreprochables. Voilà ce que j'avois à dire sur cette matiere: considerez, je vous prie, que ce que vous ordonnerez contribuera beaucoup au bon reglement de notre Eglise, que tous les gens de bien souhaitent de voir établi. Enfin un autre reprit la parole , & s'expliqua en ces termes: Un Predicateur doit être un homme d'oraïson ; & comme saint Augustin nous le dit fort bien , un Predicateur doit prier auparavant que d'enseigner : & en effet , dit ce S. Docteur , il ne doit faire sortir de sa bouche que ce qu'il a puisé dans la priere ; il doit être rempli auparavant de répandre sur les autres les eaux salutaires de la parole de Dieu. Si son cœur est sec & vuide de ces divines sources que l'on trouve dans l'oraïson, comment les pourra-t-il répandre sur ses Auditeurs? Si son cœur est plein des vanitez du siecle, comment

pourra-t-il en détacher, par ses foibles paroles & par ses figures de rethorique, les cœurs des Chrétiens qui y sont peut-être moins attachés que lui ? Si enfin il ne recherche en prêchant que les fades applaudissemens des Auditeurs plutôt que le salut de leurs ames , ne faudroit-il pas un miracle pour que ses termes si bien choisis pussent arracher de ses Auditeurs la vaine gloire , qui est l'ennemie jurée de notre salut? La capacité d'un Predicateur est quelque chose ; mais à moins qu'il n'ait une vertu éprouvée , & qu'il ne prêche plus par sa vie que par ses paroles , elle doit passer dans les esprits pour un empêchement au progrez de l'Evangile. Je suis si persuadé qu'il doit y avoir une alliance si étroite entre la priere & la predication , que l'une sans l'autre ne fera jamais aucun fruit dans l'Eglise. Comme le tems se passoit à dire ses sentimens , & que d'ailleurs il faloit conclure & faire quelques reglemens , il n'y eût plus que deux venerables Pasteurs qui parlerent dans cette sainte assem-

blée. Les autres donnerent leurs suffrages sans apuyer leurs sentimens par aucunes preuves , parce que le tems pressoit. Le premier parla en ces termes : Je conviens, Messieurs, de tout ce qu'on a dit touchant les Predicateurs , & l'on ne sçauroit parler plus juste qu'on a fait sur une matiere de consequence : mais il me semble que de toutes les qualitez qu'on souhaite trouver dans ces hommes sublimes , on a passé sous silence celle qui me paroît la plus essentielle. Tout ce qu'on a dit est bon ; mais il falloit specifier le tems & l'âge que ces Ministres de la parole de Dieu devroient avoir pour commencer un emploi si redoutable & si dangereux pour les Predicateurs mêmes. Le Sauveur du monde n'a commencé qu'à trente ans à prêcher son Evangile ; il étoit cependant un homme Dieu , en qui l'ombre même du peché ne se pouvoit rencontrer ; il étoit la sagesse éternelle , qui ne peut être susceptible des assauts que livre la vaine gloire à ces jeunes Predicateurs , qui se mêlent

d'enseigner les autres , & n'ont point encore la vertu solide , qui met à l'abri de ses traits empoisonnez . On ne pouvoit rien reprocher au Verbe fait homme , comme on peut reprocher aux Predicateurs d'aujourd'hui ; ce qu'on appelle foiblesse humaine , ce nom inventé pour couvrir souvent de grands pechez , ne pouvoit être remarqué dans la conduite de cet homme Dieu : incapable qu'il étoit de donner le moindre sujet aux critiques de blâmer ses mœurs innocentes & toutes pures , il ne commença qu'à trente ans à prêcher son Evangile . Après l'exemple d'un Dieu , doit-on souffrir dans l'Eutopie ces jeunes éventez qui , sans être tout remplis de l'esprit de Dieu & de la connoissance de ses Oracles sacrez ; sans avoir lu les monumens des saints Peres , & sans avoir blanchi sur leurs livres , qu'ils n'ont souvent vu que par le couvert , osent avec effronterie citer dans leurs sermons les sentimens de ces premiers Membres de l'Eglise , qui sont les témoins fideles de sa Doctrine . Pour moi

j'avouë que quand j'entens un jeune Predicateur à l'âge de vingt-six ou de vingt-sept ans , qui ne fait que de sortir de l'école , citer un saint Augustin , dont les Ouvrages demandent plus de quinze ans pour les bien lire , & plus de vingt ans pour entrer dans le sens de ce saint Pere , je ne peux que je ne me mette en colere contre ce jeune temeraire qui , plein de vanité , a l'effronterie de citer des Ouvrages qu'il n'a pas lû , & qu'il n'a pû lire. Je vous prie , Messieurs , de marquer l'âge & le tems auquel les Predicateurs doivent se mêler d'un emploi si saint ; & qui fait trembler , non pas ces jeunes gens aveuglez de leur merite imaginaire , mais les gens de probité & de vertu qui en connoissent le fardeau & le danger. Le dernier qui parla dans cette illustre assemblée , ne fût pas écouté avec moins d'attention , parce que tout ce qu'il dit n'étoit fondé que sur l'experience. On a , dit-il , épuisé la matiere sur les vertus que doit avoir un Docteur de l'Evangile , mais on n'a point fait de refle-

xion

xion sur un desordre assez commun qui regne dans notre Isle : comme la ville de Macarie est la plus celebre & la plus considerable de l'Eutopie , il s'y trouve des gens scavans & pieux qui y prêchent avec édification des Peuples , & y augmentent par leurs instructions salutaires & édifiantes le Royaume de l'Eglise. Je ne scâi si ce que je dois avancer est connu ; je ne le croi pourtant pas ; la vigilance de nos saints Evêques auroit fait des statuts contre ce desordre naissant , si cela étoit venu à leur connoissance. On punit les voleurs de grands chemins ; mais je ne voi pas qu'on ait parlé dans cette Assemblée de ceux qui volent sans honte les travaux des autres ; ils meritent d'être reprimez , pour avoir fait venir de notre Ville capitale des manuscrits de sermons qu'ils achetent des copistes : Quelles benedictions peut répandre le Seigneur sur un indigne Ministre de sa parole , qui ne la prêche que de memoire sans que le cœur parle ? qui peut être à la vérité l'écho d'un saint hom-

me ; mais qui n'en prononce que les mots sans en avoir la vertu & le zèle : quand j'entens ces Predicateurs plagiaires , il me semble que j'entends un écolier qui recite sa leçon ; point de mouvemens , point de zèle , tout est froid , & l'on sort de ces sermons peu animez comme on y est entré : quoique selon le reglement de notre Eglise , on ne doive dans les sermons qu'expliquer l'Ecriture sainte & en tirer une forte morale ; cependant ces paroles sacrées qu'ils se mêlent d'expliquer après un autre , ne touchent point le cœur , parce qu'elles ne sortent pas de leur première source . Si je n'avois crainte de scandaliser l'Assemblée , que ne dirois-je pas de ces Predicateurs qui ont prêché en un même lieu , mais à differens tems , les mêmes predication qui mettoient à la gêne & pouoccoient à bout la patience des Auditeurs ? Quels débats n'e se sont point émûs entre ces plagiaries , qui croyoient avoir seuls ces manuscrits frippez ? Helas ? j'en ai été témoin trop souvent ; cette comedie s'est

joüée chez moi ; & pour pacifier le different de ces Predicateurs , qui se traïtoient d'une maniere indigne , se reprochant avec trop peu de charité d'avoir volé impunément les sermons qu'ils debitoient ; je leur dis en riant qu'ils avoient tous deux raison . Vous voyez par là , Messieurs , quel abus peut se glisser dans l'Eglise d'Eutopie , si l'on permet à des gens ignorans , d'ailleurs lâches & paresseux , de prêcher les ouvrages des gens de bien & de vertu . Hélas ! ces indignes échos de ces dignes Ministres de la parole du Seigneur , ne font que battre inutilement l'air , sans persuader ny toucher les cœurs : mais ce qui est de la dernière consequence , & qui peut causer des maux dans l'Eglise , ausquels on auroit de la peine à remédier , est que ces sortes de Predicateurs donnent aux Fidèles du dégoût de la parole de Dieu , & que ce dégoût seul peut contribuer au relâchement de la morale chrétienne , & donner lieu aux personnes peu réglées de rester dans leur ignorance affectée , qu'elles confir-

me dans le vice sans aucun remords de conscience. Après que tout le monde eût parlé on cuëillit les voix, & voici ce qui fut ordonné à la pluralité des suffrages. De crainte cependant que les Laïques ne fussent scandalisez, on exprima en Latin ces Reglemens:

S T A T U T A UNANIMI
Eutopiæ consensu approbata
de Concionatoribus. Anno
no Domini 1504.

NULLUS concionator, à suo Episcopo approbatus, ante annum quadragesimum præsumat Evangelium publico cœtu explicare.

I I.

NISI bonum testimonium habeat foris, & virtutibus floreat, arceatur à coniunctione.

I I I.

O P O R T E T, ut concionator discat

prius in oratione, longa patrum lectione & seria meditatione; quidquid docturus est Christianam plebem, alioquin si vanus; & futilem venetur gloriolam apud imperitam plebem, obmutescat potius, quam adulteret Verbum Dei.

IV.

SUB gravibus pœnis inhibet tota Eutopie Ecclesia, ne quis in eruditus & crasse ingenii, alienas conciones manuscriptas furetur impunè. Quicunque hujus furti conscius & convictus, tota vita taceat in Ecclesia Dei, nec audeat unquam verba facere apud populum sub pœna interdicti & suspensionis.

Voilà quels furent les Reglemens de cette Assemblée, qui firent tant d'effet, que depuis on n'a plus entendu ces faux échos qui battent vainement l'air sans toucher les cœurs ny persuader les esprits : ces jeunes Predicateurs ont gardé le silence, & ont tâché de s'instruire eux-mêmes auparavant d'enseigner les autres : Tous les Predicateurs qui prêchent à présent, & depuis

plus d'un siècle dans cette Eglise, sont gens d'oraïson & de priere, qui puisent dans l'Ecriture Sainte & dans les Peres la source de ces divines eaux, afin d'en arroser les cœurs alterez des Fideles qui courrent à ces eaux salutaires, comme le cerf pressé de la soif. Depuis ce Règlement si utile à l'Eglise d'Eutopie, quel changement n'a-t-on point vu dans la conduite de ces Peuples? Quelles vertus n'y pratique t-on point? Quelle attache à Dieu ne fait-on pas paroître dans toutes les occasions? Hellas! me disoit l'autre jour un bon habitant de mes amis, j'ai oüi dire à mon ayeul, que son pere avoit vu depuis ce Règlement, les Eutopiens changer de la nuit au jour; tant il est vrai de dire qu'on ne sçauroit trop prendre de soin à bien choisir les Predicateurs, qui sont l'ame de la Religion, & qui donnent le mouvement à ce grand Corps de l'Eglise: Si cette ame est malade; si la grace de Dieu ne l'assiste dans les obstacles qu'elle met à son effusion toute divine; si la vaine gloire l'engourdit (pour

ainsi dire) quel mouvement peut-elle donner à ce grand Corps ? Comment l'exciter à mettre la main à l'œuvre, lorsqu'elle même est accablée de ses propres maux ? Comment le porter à pratiquer les vertus chrétiennes, quand elle semble être ensevelie dans un assoupissement dangereux ? On pourroit (me dit cet ami) vous dire beaucoup d'autres choses sur cette matière, mais comme elle a produit un effet si merveilleux dans notre Isle, je me contenterai d'en rendre graces au Ciel sans en parler davantage.

CHAPITRE X.

Des Confesseurs de l'Eutopie.

ON a toujours considéré dans cette Isle l'emploi des Confesseurs ; comme un emploi qui peut produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal à l'Eglise : c'est pourquoi on ne choisit pour cette noble occupation que des

Prêtres tout-à-fait morts au monde ; gens mortifiez , solitaires & très-vertueux, qui prêchent par leur extérieur ; capables enfin de convertir les ames des pecheurs les plus endurcis par leurs paroles animées de l'Esprit de Dieu ; gens de cabinet , & non pas de compagnie. Lorsqu'à l'âge de quarante ans ils ont donné des preuves infaillibles de leur zèle pour le salut des ames , qui doit être le seul objet que les Confesseurs devroient avoir toujours devant les yeux ; lorsque par une conduite irreprochable ils sont à l'abri du moindre soupçon , on les admet à ce noble emploi, étant en état de distinguer une lépre d'avec une autre , & de donner des remedes proportionnez aux maladies differentes des pecheurs : mais quoique la capacité soit absolument nécessaire à ces dignes Ministres, on ne se contente pas dans l'Eutopie de la science seule qui peut se trouver dans un sujet corrompu par les mauvaises mœurs ; on a plus d'égard à la probité qu'à cette science , qui devient vaine

&

& mutile à l'Eglise, lorsqu'elle n'a point pour compagne la vertu, dont elle emprunte tout son lustre & sa beauté. Ainsi on a jugé à propos de ne choisir pour Confesseurs que les Prêtres véritablement Prêtres & zelez pour le bien des ames qui sont sous leur conduite : fondez sur le sentiment de saint Gregoire, qui compare les Pasteurs & Confesseurs aux grands bassins & aux vases qui étoient autrefois à l'entrée du Temple de Jerusalem ; les Juifs auparavant d'y entrer s'y lavoient & s'y purifioient : Si l'eau de ces bassins leur donnoit une purification legale , il y restoit cependant quelque ordure de ceux qui s'y purifioient ; ces grands vases étoient une figure fort naturelle des Confesseurs : ils purifient les pecheurs , mais quel danger pour eux ? La nature étant de soi-même corrompuë par le peché du premier homme , si le Confesseur n'a point une vertu solide & éprouvée depuis long-tems; s'il a le moindre penchant à la corruption , c'est une espece de miracle , s'il ne reste en lui quelque

soüillure des péchez qu'on lui aura confessez : & pour ne nous point trop flâter de la pureté des mœurs des Confesseurs de l'Eutopie , on en a vu de nos jours qui étoient élevéz dans l'Eglise , comme les cedres du Liban , qui sont cependant tombez , & qui ont avoué dans le tems de leur penitence , que s'ils n'avoient jamais confessé , ils ne seroient peut-être jamais tombez ; il est vrai que le nombre de ces malheureux Confesseurs est petit , par le grand soin que nos Evêques prennent de choisir de dignes sujets pour un emploi si formidable : cependant fait-on reflexion dans l'Europe sur l'importance de cet emploi tout divin , & sur les inconveniens qui en peuvent arriver , quand on le donne trop facilement à des Prêtres encore incapables de se diriger eux-mêmes ? comment gouverneront-ils les autres ? avec quel front reprendront-ils dans leurs Penitens , les excez auxquels ils se laissent aller tous les jours ? de quelle maniere condamneront-ils les ornemens vains & superflus des fem-

mes mondaines, pendant que leur teste artificiellement blanchie, & tous leurs habilemens, montrent la même vanité ? S'ils sont les Medecins des ames, ils doivent les guérir de leurs maladies ; beaucoup plus dangereuses que celles du corps : La medecine demande toute la vie de l'homme pour bien connoître l'anatomie du corps humain, & pour penetrer les causes des maladies que le Medecin ne scait guérir que par une longue experience , qui vient souvent trop tard. Quelle comparaison y a-t-il entre les maladies du corps & celles de l'aime ? la même qu'il y a entre le Ciel & la Terre. Il faut , dit saint Augustin, dans le livre de la Penitence , qu'un Confesseur ait une grande discretion , & une prudence à l'épreuve pour examiner la qualité du crime , le lieu , le tems , l'habitude , la dignité des personnes, leur âge : enfin il doit examiner si ce sont des personnes éclairées ou ignorantes qui se confessent ; quelle a été la violence de la tentation qui les a portez à pecher : il y a encore un nom-

bre infini de circonstances dont ils sont obligez de s'éclaircir auparavant d'imposer les mains sur les penitens, & de les reconcilier à l'Eglise. L'on scait bien que quand saint Paul exhorta Timothée de ne pas imposer les mains sur qui que ce soit avec tant de precipitation, de crainte de participer aux pechez des autres, ses paroles s'entendent de l'ordination des Prêtres ; mais ne peut-on point les appliquer aux Confesseurs ? comme si cet Apôtre leur disoit : Prenez garde, dignes Ministres de Jesus-Christ , de ne pas si-tost imposer les mains sur les pecheurs; balancez bien auparavant, sondez les cœurs de vos Penitens; voyez s'ils sont véritablement contrits, de crainte de participer aux pechez de ceux à qui vous accordez trop legerement l'absolution de leurs fautes. Que ces paroles sont formidables ! & qu'elles devroient détourner beaucoup de ces Ministres sacrés d'un emploi si saint , & qui fait trembler, lorsqu'à peine se connoissant eux-mêmes, & ce qui se passe dans leur

interieur , ils se mêlent sans capacité ,
& sans une longue experience de son-
der tant de differens replis de la con-
science des autres : Qu'il y a sujet de
craindre qu'ils ne participent sans y
penser aux pechez de leurs penitens ,
ausquels ils imposent si-tôt les mains :
Si les Medecins font des fautes , elles
ne regardent que le corps : Si un Con-
fesseur en fait dans le tribunal de la pe-
nitence ; elles regardent les ames qu'il
perd par une lâche complaisance , &
que le Seigneur dont il tient la place
redemandera de ses mains au jour de
ses vengeances : Si l'on considère un
Confesseur comme un Juge Souverain ,
dont les Arrests sont confirmez de Dieu
même , quelle capacité ne doit-il point
avoir ? Si la diversité des Loix donne
quelquefois tant d'embarras aux Juges
de la terre , & ont souvent tant de pei-
ne à connoître le véritable point de
l'équité pour ne point commettre d'in-
justice ; quelle peine ne cause point à
un Confesseur la diversité des senti-
mens dans la morale ? Quelle experien-

ce ne faut-il pas qu'il ait pour ne point faire un faux pas & une méchante démarche dans la direction des ames? Les dons de la grace sont differens ; Dieu conduit par des routes quelquefois toutes oposées les ames à une vertu solide : il éprouve les uns par la secheresse & les tentations , de sorte qu'ils ne trouvent dans le chemin de la vertu que des épines & des ronces : il attire les autres par l'odeur de ses parfums ; & les comblant de ses benedictions celestes, il leur fait goûter dans l'exercice des vertus chrétiennes tant de douceurs spirituelles, que c'est avec beaucoup de peine que, pour satisfaire aux besoins de la nature , ils interrompent de tems en tems leurs pieuses occupations. Quelle sagesse , quel discernement ne doit point avoir un Confesseur pour connoître les voies differentes par lesquelles le Seigneur conduit les ames ? Ne doit-il pas être un homme d'oraison , & toujours attaché à Dieu ? Sa conversation, pour me servir des termes de saint Paul, doit être plûtost dans le Ciel que sur la

Terre , afin que par ses frequentes meditations , il soit éclairé lui-même des lumières célestes , auparavant de les communiquer à ses Penitens. Sans ces lumières toutes divines , le moyen de connoître les voies du Seigneur par les quelles il conduit les ames ? Pour nous autres Eutopiens , nous n'admettons à cet emploi venerable & terrible tout ensemble , que des Prêtres dont la vertu a été , pour ainsi dire , connue dès le berceau : aussi voyons-nous les grands avantages que nous retirons de cette conduite. La predication de l'Evangile contribuë beaucoup à la sainteté des peuples ; elle instruit , elle anime , elle touche les cœurs , & les porte à l'exercice des vertus chrétiennes ; mais ces avantages n'aprochent que de loin des grands biens qu'on retire d'un Confesseur sage & prudent ; qui par son exemple & ses conseils salutaires fait passer du vice à la vertu les pecheurs les plus endurcis. Depuis que nos Evêques (me disoit un ami il n'y a pas long-tems) donnent toute leur attention à choisir

des Prêtres dignes de cet emploi si sublime, on n'a presque pas besoin de predication, toute utile qu'elle soit : les Dames qui étoient un peu trop attachées au luxe des habits , se vêtent maintenant d'habits modestes; comme saint Paul le commande aux femmes chrétiennes : les hommes sont reglez dans leur conduite ; & on peut dire que tous nos Catholiques (excepté quelques-uns) sont la bonne odeur de Jesus-Christ : on attribuë cette réforme des mœurs à la sagesse & à la sainteté des Confesseurs , gens véritablement Apostoliques , & qui ne tiennent à la terre que par un point : & en effet , quand je considere le tribunal d'un Confesseur , qui tient la place de Jesus-Christ, environné de Penitens prosternez à ses pieds , je ne puis que je ne m'écrie : Ô ! emploi élevé au-dessus des emplois ! Ô ! dignité qui surpasse celle des Anges ! Ô ! dignes Ministres du Seigneur, vous êtes des Dieux : Mais helas ! si leur élévation les place au-dessus du reste des hommes, à moins qu'ils ne soutien-

nent cette élévation par une prudence à l'épreuve , par une sagesse toute divine , & par une charité dont les cœurs des Apôtres étoient brûlez & consument , qu'ils ont sujet de craindre de tomber . Dites-moi , je vous prie , quels sont les Confesseurs de l'Europe , quels fruit ils font dans l'Eglise ; car tout ce qui la regarde ne m'est pas indifferent . Helas ! (mon cher ami) comme je ne doute pas que vous n'ayez lû les ouvrages & les pieux monumens que nous a laissé le dévot saint Bernard , vous qui êtes toujours sur les livres , vous scavez trop quelle plainte il faisoit autrefois de ces Ministres indignes , qui s'ingeroient sans science , sans la probité des mœurs , & sans charité dans ce noble emploi . Une peste très-dangereuse (dit ce Pere) s'augmente tous les jours dans le monde Chrétien ; on établit pour gouverner les Eglises des gens sans science & sans vertu ; des chefs des aveugles , qui se perdant tirent après eux les autres dans le precipice : si ces conducteurs aveugles avoient lû la fin

du Pastoral de saint Gregoire ; qui de-
vroit faire trembler, ils s'éloigneroient
sans doute d'un emploi si redoutable ;
qu'ils cherchent avec tant d'empresse-
ment : ce saint Pontife fait une longue
énumeration des différens caractères
des esprits des Chrétiens. Il seroit en-
nuyeux de vous dépeindre les génies
différens des Penitens ; il les décrit ce-
pendant , & marque en même temps
quels avertissemens il faut donner à
chacun en particulier : cette matiere
me paroît inépuisable, & demande une
science consumée , & une longue ex-
perience, pour bien distinguer de quel-
le manière on doit exhorter les uns &
les autres : souvent les Confesseurs trop
occupez à l'exterieur pour la conduite
des ames négligent leur interieur ; &
c'est un effet d'une prudence éprouvée
de garder un certain milieu entre l'un
& l'autre. Un Confesseur sera tout in-
terior, & méditera souvent sur la Loi
du Seigneur , sans penser qu'il est char-
gé des ames qu'il dirige : Un autre
moins interior se contentera de tra-

vrailler pour le salut de ses penitens , sans faire de frequentes reflexions sur sa conduite , sur la grandeur de son emploi , sur l'obligation qu'il a de se sanctifier le premier auparavant de sanctifier les autres; ils font tous deux mal ; l'un de ce que s'attachant trop à la necessité d'operer avec crainte le salut de son ame , il neglige souvent le salut de ceux que la Providence lui a confiez : l'autre fait une faute bien plus grossiere , en ce qu'il travaille pour les autres , sans penser à se procurer lui-même le bonheur éternel . Voilà ce que me disoit autrefois un homme de pieté , dont l'occupation étoit de sçavoir bien sa Religion , & les obligations des Ministres du Seigneur . J'ai rapporté jusqu'ici ce que les gens de probité ont pensé de l'emploi des Confesseurs ; ils avoient plus de lecture que moi , mais je vais vous dire presentement ce que je pense sur cette matiere : mes yeux m'ont peut être plus appris de choses des Confesseurs , qu'une longue lecture des Peres n'en a appris à ceux qui m'en ont parlé ;

là matiere est si ample que je ne sçai par où commencer : que l'on ne croye pas que ce soit une inclination satyrique qui me fasse parler ; Dieu est témoin des mouvemens de mon cœur ; & plutôt au Seigneur qu'on les pût découvrir & penetrer : peut-être aurois-je par là plus de gens qui tomberoient dans mon sentiment. Je ne dirai rien que ce que l'Ecriture Sainte a dit , & j'ajouîterai ensuite ce que j'ai vû autrefois dans l'Europe , & plus souvent que je ne l'eusse souhaité. Malheur à vous (disent les Oracles sacrez) qui mettez des coussins sous le coude , & des oreillers sous la teste des hommes , de tel âge qu'ils soient , pour gagner & attirer à vous les ames : ces paroles d'un saint Prophete ne nous marquent-elles pas évidemment la lâcheté de certains Confesseurs , qui flâtent leurs penitens dans leurs defordres , & qui les laissent dormir en paix , lorsqu'ils ont plus de sujet de craindre ? Un présent fait au Confesseur peu chrétien l'aveugle souvent , & l'empêche de voir la laideur

des pechez qu'on lui a confessez : il fait passer quelquefois les crimes les plus énormes pour des foiblesses humaines, tout aveugle qu'il est des faveurs qu'il a reçûes de ses penitens. Je n'entre pas dans le détail de ses faveurs; il suffit de dire qu'un Confesseur qui sçait flâter, ne peut manquer de rien. Le moyen de s'acquiter d'un emploi si redoutable, aveuglé qu'on est de l'éclat des présens? A Dieu ne plaise que je condamne les Prelats de l'Europe ; ils sont très-éclairez ; ils veillent avec beaucoup de soin sur leurs troupeaux ; mais ils peuvent être surpris par l'hypocrisie & l'exterieur compassé de ces indignes Confesseurs , qui ne recherchent pas les interests de Jesus-Christ , mais les leur. En verité , quelques mois auparavant de sortir de l'Europe , je fus scandalisé de quelques-uns que j'avois vûs le matin environnez d'une foule de penitens avec un air de Caton, qui prononçoient des Arrests définitifs que le Ciel confirmoit , à cause de l'autorité qu'il leur a accordée , lorsque je les vis

le soir à souper chez un de leurs penitens : ce n'étoient plus des Catons, mais des gens qui faisoient gloire de plaisanter & de dire le bon mot ; ils commençoient les premiers des chansons , qui pouvoient scandaliser un homme tant soit peu Chrétien. Helas ! disois-je en moi-même , quelle difference du matin au soir ! je considerois ce Confesseur dans son tribunal comme un Dieu sur terre , & presentement à peine le puis-je reconnoître pour un homme : Bien loin d'être mortifié , il se laissoit choisir les morceaux les plus délicats ; c'étoit un Philosophe scavançant à disputer des goûts ; il raisonnaoit du gibier selon son appetit ; mais je doute fort s'il raisonnaoit aussi-bien dans le confessionnal , & s'il distinguoit une lépre d'avec une autre avec autant de discernement . Seroit-il permis de décrire les intrigues secrètes de ces sortes de Confesseurs ; leurs entretiens suspects par leurs longueurs ; leurs visites renduës avec assiduité ; leurs rendez-vous à la campagne ? mais non ; gardons le secret

qu'ils sont obligez de garder eux-mêmes , & ne divulguons pas des mysteres honteux ; dont la connoissance pourroit donner atteinte à l'honneur de tant de saints Confesseurs , qui rougissent de la moindre foiblesse ; & flétrir l'éclat de leurs vertus édifiantes ; & de leur zèle à l'épreuve de tout , en les confondant trop legerement avec le petit nombre de ces pernicieux Ministres . Si les Confesseurs étoient tels dans l'Eutopie , on ne verroit pas un si beau reglement dans leur Eglise , & la pureté des mœurs ne regneroit pas , comme on la voit regner aujourd'hui , & dont il n'y a personne qui n'en soit édifié . Quelle prudence n'ont pas les Confesseurs de cette Isle ; lorsqu'ils imposent des penitences ? Auparavant de les imposer , ils pesent , ils balancent , ils examinent les dispositions interieures de leurs penitens : Je me suis confessé bien des fois durant mon séjour dans cette Isle ; mais en vérité que les penitences qu'on donne sont bien différentes de celles qu'on impose dans l'Europe ; je ne veux

pas entrer dans le détail , qui me conduiroit trop loin ; il suffit de dire qu'elles ont beaucoup de proportion avec la grandeur ou la legereté des pechez ; elles sont comme une medecine salutaire qui prévient le mal , & qui purge cependant les mauvaises humeurs de l'ame : le Sacrement de Penitence produit de grands avantages à l'Eglise ; il produit aussi , par là lâcheté ou l'ignorance des Confesseurs, de grands maux. On se contente dans l'Europe de donner quelques prières à dire à un vieux pecheur qui croupit depuis long-tems dans une habitude criminelle ; & la facilité qu'il a de s'en acquitter , l'entretient malheureusement dans son crime. Si le Confesseur , sans s'arrêter à la superficie , s'étoit servi du rasoir pour couper jusqu'aux racines de cette vieille habitude , & qu'il eût imposé une penitence autre que des prières , il auroit fait son devoir , & auroit retiré du bourbier du peché ce pecheur endurci , que sa lâche complaisance a retenu si long-tems dans le dernier danger de se perdre.

dre. Les prières qu'on impose pour pénitence sont bonnes pour les pechez legers ; mais suffisent-elles pour les pechez d'une longue habitude ? pour des crimes qui crient ? pour des commerces honteux & enracinez depuis plusieurs années ? cependant c'est le remède ordinaire que les Medecins des ames ignorans ou peu zelez pour le salut de ceux qu'ils conduisent emploient dans le tribunal de la penitence ; ils se trouvent trop honorez de voir prosternez à leurs pieds les gens de qualité, pour avoir le courage & la force de dire la vérité , qu'ils trahissent d'une maniere indigne de leur ministere : on mange quelquefois chez eux ; ils servent le Confesseur ou ses amis dans le besoin , on n'a garde de les éloigner par une morale qui leur paroîtroit trop rigoureuse & trop sévere. Cela va bien autrement chez vous (mon cher ami) vos Confesseurs regardent le Chrétien , & non sa dignité ; le pauvre & le riche , le Juge & l'Artisan sont également considerez ; la pourpre la plus éclatante

ne les éblooüit pas ; les haillons du pauvre qui vient à confessé à son tour , ne leur donnent aucun mépris pour un malheureux qui se prosterne à leurs pieds ; la dignité de Chrétien est tout ce qu'ils considerent dans un penitent ; & ils les jugent tous selon l'aveu sincère qu'ils font de leurs pechez ; ils n'ont pas deux poids ni deux balances pour peser les pechez des riches & ceux des pauvres ; l'Ecriture Sainte & les sentiments des Peres de l'Eglise leur servent de regle : une faveur ou un présent reçû d'un riche penitent , ne fait point pancher le bassin de la balance en considération de cet homme de qualité : tout est égal chez eux ; chacun vient à son tour ; on ne quitte point le miserable pour aller confesser Monsieur ou Madame , qui à peine font-ils entrez dans l'Eglise , & ont-ils adoré l'Auguste Sacrement de nos Autels , qu'ils veulent être confessez ; & si le Confesseur tarde un peu trop , on le traite comme un homme qui ne sait pas vivre , & on le quitte : Belle disposition pour recevoir

un Sacrement si venerable ! Mais cela n'arrive que très-rarement de la part de ces Confesseurs de l'Europe dont j'ai parlé : ils sont trop politiques pour laisser échaper de leurs mains l'homme de qualité qui fournit à l'apointement. Dois-je le dire (mon ami) & ne me fera-t-on point passer pour un critique trop outré , si j'ose avancer que leurs confessionnaux sont maintenant à prix ? Mais le moyen de cacher une vérité si connue ? Quel abus ! Ministres de Jésus-Christ ; qui avez en vos mains les clefs de la vie & de la mort ; qui liez , & déliez , & qui ouvrez le Ciel & le fermez par l'autorité que le Dieu du Ciel & de la Terre vous a donnée ; devez-vous vous servir de cette divine autorité pour augmenter vos revenus , & les mets délicats de votre table ? Devez-vous abuser de votre pouvoir qui vient d'en-haut pour flâter le riche dans ses desordres , & garder une morale sévère à l'égard du malheureux , qui ne vous donne rien à la vérité , mais qui fait ce qu'il peut pour s'acquiter des devoirs

du Christianisme ? Pardonnez-moi ,
mon ami , cette effusion de mon cœur
qui semble être contre les regles d'une
simple Relation ; je prie le Seigneur ,
que les Confesseurs lâches & interessez
en profitent ; & que rentrant en eux-
mêmes , ils donnent gratis ce qu'ils
ont reçû gratis.

CHAPITRE XI.

*Des Pasteurs & Curez de l'Isle
d'Eutopie.*

Lorsque j'étois dans l'Europe , &
que j'assistois aux Offices divins ,
étant encore jeune , je voyois toujours
les Curez assez assidus à entonner le
Deus in adjutorium , & même qui é-
toient jaloux de commencer les Mati-
nes & les autres Heures canoniales ,
comme un droit qui leur appartenoit :
Je fus fort surpris dans l'Eutopie , quand
je vis leur peu d'assiduité à l'Office , où
les Pasteurs se trouvoient rarement ; je

ne les voyois que les Dimanches & les bonnes Festes : comment , disois-je en moi-même, est-ce que les Curez de cette Isle sont moins zelez pour le service de Dieu que ceux de l'Europe ? D'où vient cette negligence ? Je voi toutes choses si bien reglées dans l'Eutopie ; & les Curez qui en sont les Chefs, ne donnent point l'exemple à tout ce qui se fait de bien ? c'est un paradoxe pour moi que je ne sçaurois développer. J'étois dans cette pensée peu favorable aux Curez de cette Isle , lorsque la rencontre d'un homme de bien me dévelloppe ce paradoxe que je ne comprenois pas ; il s'appelloit Agatonphile : je l'avais conversé assez long-tems pour le connoître à fond ; & lui ayant marqué la peine où j'étois , voici ce qu'il me dit pour m'ôter d'embarras : Vous sçavez trop que le chant de l'Eglise n'est qu'une chose accessoire à la Religion ; il sert beaucoup , comme vous pouvez le sçavoir par vous-même , pour exciter dans les cœurs des Fideles le feu sacré de la charité & de l'amour de Dieu ,

mais comme nous avons des Officiers subalternes qui peuvent exciter ce même feu par leur chant , qui se fait avec beaucoup de modestie , & inspire de vrais sentimens de pieté , nous avons crû avec juste raison , que les Pasteurs s'en pouvoient dispenser le plus souvent , & qu'il suffissoit pour eux d'y assister les bonnes Festes , étant d'ailleurs si occupez durant la semaine , qu'à peine leur reste-t-il le tems de se reposer de leurs grandes fatigues ? Comment l'entendez-vous vous autres Européens ? croyez-vous qu'un Curé s'acquite de son employ redoutable de Pasteur , quand il assiste aux Matines & aux autres Heures , quand il chante une grande Messe fondée , quand il fait les cérémonies de l'enterrement d'un riche , négligeant celui d'un pauvre , auquel il envoie ses Prêtres , qui ne s'acquittent de cet employ charitable , que comme des mercenaires ? Nous sommes bien éloignez de ces sentimens . Du tems de saint Paul , n'y avoit-il pas differens emplois dans l'Eglise naissante ? Et si ce

grand Apôtre s'étoit arrêté à chanter comme font vos Curez , auroit-il converti tant de monde , & auroit-il enfanté tant de Chrétiens à Jesus-Christ ? C'est un abus effroyable qui regne parmi vous , de croire qu'un Curé en soit quite pour dire un *Deus in adjutorium*. Combien y a-t-il d'autres obligations plus pressantes & beaucoup plus nécessaires ? On court chez vous après les Cures , on les refuse icy , parce qu'on en connoît le pesant fardeau. Le soin des ames que le Sauveur du monde a rachetées par son sang , & dont les Pasteurs sont chargez , ne doit-il pas être préféré au chant de l'Eglise qui , quelque saint qu'il soit , n'est rien en comparaison de ce que vaut une ame qui a tant coûté ! Combien de veilles coûte-t-elle à un véritable Pasteur pour la conserver dans l'innocence ? Combien faut-il qu'il essuye de travaux pour la gagner à Dieu ? A quel danger ne doit-il point s'exposer pour retirer les libertins du vice ? Combien d'injures faut-il qu'il souffre quelquefois pour reconci-

lier les ennemis? Enfin à quel danger ne s'expose-t-il pas pour ramener la brebis égarée dans le bercail? Les ménages mal reglez; les enfans mal instruits par les mauvais exemples de leurs parens, luy donnent-ils le tems de chanter? Les pauvres, dont il doit avoir un soin paternel, permettent-ils qu'il soit au Chœur, pendant que tant de soins & si pressans, le doivent occuper entièrement à pourvoir, soit par lui-même, ou par la charité des Fideles, à la nécessité de ces pauvres qui crient? Helas! qu'on connoît peu la charge accablante d'un Pasteur, & que peu de gens en ont une véritable idée, telle qu'on devroit avoir! Et pour vous le faire mieux comprendre, faisons la peinture de vos Curés de l'Europe, & celle de nos Pasteurs de l'Eutopie; & vous verrez quelle différence il y a entre les uns & les autres.

Je n'ai jamais été dans l'Europe, cependant mes ayeux en sont fortis, & je la considere comme ma Patrie origininaire, & pour laquelle j'ai une attache particu-

particuliere. Je ne peux donc raisonner ny parler de vos Pasteurs , que sur le recit que m'en ont fait nos peres : mais en verité si ce recit est vrai , comme je n'en doute pas , qu'il y a peu de veritables Pasteurs chez vous ! Je ne ne parle point de ceux qui sont entrez dans les Cures par des Arrests de vos Parlemens , plûtost que par la vocation du Saint-Esprit , on sçait trop qu'ils approchent beaucoup de ces Pasteurs mercenaires dont il est parlé dans l'Evangile , qui ont soin de tondre le troupeau , plûtost que de le mener dans les bons pâturages pour l'engraisser ; je parle seulement de ceux qui , ayant été apellez à la charge pastorale par la divine Providence , imitent la conduite de Saül qui , ayant été appellé de Dieu même à la Royauté , se perdit enfin par le peu de soin qu'il eût d'observer ses ordres : je suppose donc un Curé de l'Europe bien appellé de Dieu à son employ , dans la vocation duquel il n'y a rien à reprendre ; ce principe est bon , & l'on doit attendre de bons ef-

fets d'une vocation qui semble venir du Ciel. Mais voyons-nous dans ces Pasteurs legitiment choisis les veritables caracteres d'un bon Curé ? Que font ces Pasteurs dans leurs Paroisses ? Aux jours de ceremonie ils paroissent à la teste de leur Clergé ; ils commencent les Offices divins (au moins les plus zelez) : mais supposé qu'ils soient les plus assidus à l'Office , le souverain Pasteur des ames demande-t-il cela d'eux ? Est-ce qu'ils sont Curez pour faire ce que doit faire un Chantre , incapable d'autres choses ? Ils demeurent tranquiles chez eux , ils ne connoissent des malades que ceux qui sont au-dessus du commun , ausquels ils portent le saint Viatique ; ce qui arrive rarement , parce que le nombre des pauvres surpassé beaucoup celuy des personnes riches , & qu'on ne les voit point administrer les Sacremens de l'Eglise aux pauvres. Les voit-on toujours occupez aux besoins pressans de leurs Paroisses ? Connoissent-ils leurs ouailles ; eux qui en doivent répondre devant Dieu ? Ils

vivent dans un profond repos , sans se mettre en peine de l'état de leurs Paroisses. Leurs Vicaires en ont toute la peine , & leur tranquilité n'est troublée que lorsqu'il s'agit de recevoir les droits d'un enterrement , auquel ils n'ont point assisté. Quand saint Paul dit que le Prêtre doit vivre de l'Autel , ne suppose-t-il pas que ce Prêtre ou ce Pasteur y rend quelque service ? pretend-il que ces Pasteurs , sans travailler jour & nuit pour le salut des ames , aient droit , par le nom seul de Curé , aux aumônes des Fideles , qui contribuent charitalement à la subsistance des Pasteurs & des Prêtres de leurs Paroisses , pour avoir offert leurs sacrifices & leurs prières pour le repos des ames de leurs parens ? Quand le Pasteur n'a rien fait , & qu'il demeure tranquille chez lui pendant l'enterrement d'un homme au-dessous du commun ; il lui faut ses droits . O Ciel ! où en sommes-nous ? Quand un Curé se sacrifie pour le bien de sa Paroisse , qu'il est toujours occupé , qu'il veille , qu'il agit , & qu'il visite

ses Oüailles ; comme il ne peut être partagé & se trouver en même tems dans des occupations différentes, il est juste qu'il perçoive les émolumens & les aumônes que les Fidèles donnent aux Pasteurs; en vuë des grandes fatigues qu'ils essuyent pour procurer le salut de leurs ames ; mais quand ces Pasteurs se laissent aller & s'abandonnent à une mollesse criminelle en la personne d'un Curé, quelle ombre de justice y a-t-il d'exiger des droits qui ne lui sont dûs que lorsqu'il travaille & qu'il s'offre au Seigneur comme une victime pour le bien de son troupeau, & non pas parce qu'il porte le nom de Curé ? Ils ont leurs Vicaires, disent-ils, & ces Vicaires travaillant jour & nuit pour le service des Paroissiens , il n'importe pas que les Sacremens soient administrés , & que les enterremens se fassent par eux , ou par des Prêtres à leurs gages. Belle raison pour couvrir leur negligence & leur injustice ! Les Paroissiens ne payent-ils pas ces Vicaires ? excepté de petits émolumens

qu'ils leur cedent : les Fideles d'une Paroisse ne récompensent-ils pas ces mêmes Vicaires quand ils administrent les Sacremens , ou qu'ils rendent quelqu'autres services ? Les gages des Vicaires , & leurs petits revenus , nè viennent donc point des Curez qui tondent le troupeau , pendant que les autres en ont tout le poids & toute la charge : mais sçavent-ils bien ces Pasteurs , pourquoy on leur a permis d'avoir des Vicaires ? cela n'a commencé d'abord que dans les Villes bien peuplées , lorsque les Curez , avec tout leur zèle , ne pouvoient satisfaire seuls aux besoins pressans de leurs Paroisses : comme il pouvoit arriver que pendant qu'ils étoient occupez à porter le Viaticque à quelque malade , un autre moribond auroit besoin en même tems de ce secours salutaire ; & ainsi les Curez ne pouvant se partager & se trouver en differens endroits tout à la fois , pour éviter ces inconveniens dangereux , on leur a donné des Vicaires pour suppléer à leur défaut , mais non pas pour favo-

riser leur negligence & leur peu de zèle pour le salut des ames , que Dieu a confiées à leurs soins & à leur vigilance , dont il leur fera rendre un compte rigoureux au jour de ses vengeances . Les Vicaires sont très-bien établis , & sont d'une grande utilité dans les Paroisses ; mais ils ne doivent être employez que lorsque le Pasteur lui-même est occupé d'ailleurs : hors cela le Curé est obligé en conscience d'administrer les Sacremens à ses Oüailles , & de consacrer ses momens les plus précieux pour le salut de son troupeau ; & c'est cette divine occupation qui lui donne un droit legitime à ce qu'on appelle casuel : mais quand ce Pasteur , malgré les remords de sa conscience , se laisse aller à une indolence heureuse selon le monde , mais criminelle devant le souverain Pasteur ; pendant que son Vicaire suë sang & eau pour l'administration des Sacremens , & en visitant les malades avec beaucoup de charité & de zèle ; peut-il en vérité demander des droits qui ne lui sont accordez cha-

ritablement que lorsqu'il travaille le premier, & son Vicaire en second, & dans un tems où lui-même étant occupé, il ne peut satisfaire à tous les besoins de la Paroisse ? Scavez-vous bien pourquoi ces Pasteurs preferent l'Office divin à leurs devoirs essentiels ? c'est que l'encens qu'on fait fumer les bonnes Festes devant les Autels, est de meilleure odeur que la paille où un pauvre moribond repose ; l'étole & la chappe qui les distinguent, leur plairont beaucoup davantage que la puanteur d'une chaumiere, où ils ne respireroient point un si bon air. D'ailleurs il faudroit faire l'aumône, & assister ce pauvre malade réduit à la dernière nécessité, & c'est ce qu'on évite autant qu'on peut. N'a-t-on pas lieu de dire sans exagerer ny outrer les choses, que ces Pasteurs possèdent les Cures (comme dit S. Gregoire dans le onzième livre de ses morales) pour vivre plus aisément & dans la molesse ? Ils renversent autant qu'il est en eux, les principes de la morale de J.C. Cherchez, dit-il, pre-

mierement le Royaume de Dieu , & les autres choses vous feront données comme un surcroît. Par un renversement horrible, ils n'ont en vuë d'abord que les biens temporels ; ils en joüissent , mais fort souvent aux dépens des biens celestes , qu'ils sont en danger de perdre , à cause de leur peu de zèle pour le bien spirituel de leurs Paroissiens : Semblables en cela à ces peuples grossiers qui avoient été rassasiez par la multiplication des cinq pains , qui ne suivoient point le Sauveur à cause de ses miracles prodigieux , & de sa doctrine toute celeste , mais parce qu'ils avoient été rassasiez : ces Pasteurs suivent le Sauveur du monde , parce qu'ils sont rassasiez des gros revenus de leurs Cures , sans être penetrez des obligations indispensables des Pasteurs , qui devroient se donner tout entiers aux soins de leurs troupeaux. En vérité les Peres de l'Eglise ont grand tort de nous faire trembler , lorsqu'ils nous font une peinture naturelle du pesant fardeau de la charge pastorale , lorsqu'ils nous

mettent devant les yeux les soins , les veilles , les fatigues , les inquietudes & les dangers mêmes auxquels s'exposent les Pasteurs , lorsqu'ils acceptent un emploi si formidable. En supposant qu'ils soient appellez de Dieu à ce ministere , où font-ils paroître ces soins ? Où sont ces veilles & ces fatigues ? Ne les voit-on pas au contraire dans une malheureuse indolence & criminelle devant le Seigneur ? Leur *Deus in adjutorium* les garantira-t-il de la frayeur dont ils seront saisis au Jour du Jugement de Dieu ? Seront-ils aussi tranquilles qu'ils sont , au jour de ses vengeances ? En seront-ils quites pour dire qu'ils ont assisté aux Offices divins , & qu'ils ont chanté ses louanges ? Le Dieu des Armées ne leur pourra-t-il pas faire ce reproche ? Je vous ay établis pour avoir soin des brebis que je vous ay confiées : vous en avez pris la toison ; vous avez vécu grassement aux dépens de votre troupeau ; rien ne vous a manqué dans la vie , mais quel droit aviez-vous de tondre ce troupeau , vous qui n'avez

jamais rien fait , ou du moins peu de chose , pour le conduire dans mes voyes ? Vous avez assisté aux Offices divins , étoit-ce ce que je demandois de vous ? Que diriez-vous d'un Berger qui , négligeant le soin de son troupeau , se contenteroit de le divertir par le son agreable de son chalumeau ? N'a-t-il pas d'autres occupations plus nécessaires & plus pressantes ? Ne faut-il pas qu'il veille jour & nuit pour éloigner le loup de son parc ? Ne doit-il pas visiter ce même troupeau , & reconnoître les brebis malades , & apporter les remedes convenables à leurs maladies ? N'est-il pas obligé de les conduire dans de bons pâturages pour les engrasper ? A-t-il les bras croisez , quand il s'agit de reprimer la brebis insolente qui insulte la plus foible ? En seroit-il quitte quand il diroit à son maître qu'il a diverti ses brebis par l'harmonie douce & agréable de son chalumeau ? Croyez-vous que je vous excuse , lorsque vous me dites pour vous justifier , que vous avez chanté mes

loüanges ? c'étoit bien fait : mais vous êtes-vous acquitez de ce noble exercice pour l'amour de moy ? Je connois le fond de vos ames : combien de fois vous êtes-vous emportez contre mes Ministres subalternes , pour avoir été prévenus dans le commencement de quelque ceremonie publique, jaloux de maintenir un droit imaginaire de Curé ; comme si la qualité de Pasteur consistoit essentiellement à commencer un Office , auquel j'ai employé autrefois les moindres Officiers de mon Eglise. Si le zèle de me servir vous appelloit aux Offices divins , c'étoit un zèle mal réglé ; ce zèle vous devoit appeller ailleurs ; ce pauvre moribond avoit besoin de votre secours , il faloit y courir ; ce malheureux avoit besoin de votre aumône pour se conserver la vie , il faloit tout quiter pour le soulager au plûtost ; un autre prest de faire naufrage , étant au bord du precipice , avoit besoin de votre main pour l'empêcher de se perdre , vous deviez courir & voler pour l'arrêter dans un danger iné-

vitable sans vôtre secours. Voilà ce que je demande d'un Pasteur , & non pas le chant qui est la moindre & dernière partie de ses obligations , & dont cependant vous avez fait le principal ; au lieu que ce n'est au plus que l'accessoire de vôtre emploi : Ne vous trompez pas , je tireray vengeance de vôtre peu de zèle pour le salut des ames , auquel vous deviez vous sacrifier tout entiers . Voilà ce que le Dieu de l'Univers dira un jour à ces Pasteurs negligens qui , usurpant l'employ de Chantre , abandonnent des obligations essentielles , & qui sont de la dernière conséquence .

Je vous ai fait , mon ami , une peinture grossiere de vos Pasteurs de l'Europe , sur le recit que m'en ont fait nos Peres . Je l'interrompis icy , pour luy dire que j'étois fâché qu'il eût une idée si peu avantageuse de notre Europe au sujet des Pasteurs ; qu'à la vérité le portrait qu'il venoit de faire tomboit sur quelques-uns ; mais que le grand nombre de nos Ouvriers dans la vigne du Seigneur , étoient gens , non-seule-

ment d'une profonde érudition , mais encore d'une vertu solide , d'une pieté exemplaire , d'un désinteressement parfait , & d'un zèle infatigable pour le salut des ames , dans les villes comme dans les campagnes ; & avec tout cela d'une simplicité & d'une modestie à ne se prévaloir jamais de leur mérite : J'ajoutai que nos Prelats , plus distingués par leurs rares talens que par leur dignité , étoient les sources de ces bonnes qualitez dans leurs Pasteurs ; inventans chaque jour de nouveaux moyens de les rendre parfaits , & ne leur donnans jamais aucun rang dans l'Eglise , qu'après s'être assuréz par eux-mêmes , & de leur science & de la pureté de leurs mœurs . Je me sentois beaucoup d'émulation à m'étendre sur les travaux continuels & fructueux de nos Ministres Evangeliques , pour le détromper de son opinion ; mais comme je ne voulois rien perdre de ce qu'il luy restoit à me dire , je le laissai continuer . A la bonne heure , me dit-il , que les choses soient comme vous l'avancez ,

vous trouverez plus agreable le tableau que je vais vous faire des Pasteurs de notre Isle ; il est tout different de celuy que je viens de vous dépeindre , & vous y remarquerez les veritables caracteres qui font le bon Pasteur & qui le distinguent du mercenaire. Mais avant de parler de leur zele ardent , de leur solide pieté , & du desinteresselement qu'ils font paroître dans leur ministere , il faut vous apprendre comment ils partagent leur tems. Ne vous serais-je point ennuyeux ? Non , luy dis-je ; au contraire vous me faites un plaisir singulier. Vous sçaurez donc que leur tems est si bien remply , qu'à peine leur en reste-t-il pour subvenir aux besoins de la nature. Il vous sera facile d'en juger par la maniere dont tous les jours de la semaine sont reglez : le Dimanche est tout employé à prier , à confesser & à instruire les Fideles , mais d'une maniere sainte , comme faisoient autrefois les grands Hommes des siecles passez : ils expliquent l'Ecriture Sainte selon les sentimens des Peres ; & com-

me j'ay dit ailleurs , ils paraphrasent un livre de l'Ancien ou du Nouveau Testament de suite , sans jamais interrompre leurs interpretations , qu'ils ne l'aient fini : ils en recommencent un autre ensuite , tirant toujours de leurs explications de fortes morales . Nos Pasteurs tout accablez qu'ils sont d'occupations différentes dans ce jour consacré tout entier à la pieté , trouvent cependant un peu de tems pour assister à l'Office divin ; mais ils ne sont pas dans des sentimens si grossiers , que de croire que le salut des ames , pour lequel ils travaillent sans relâche en ce saint Jour , ne soit à preferer au chant de l'Eglise quelque saint qu'il soit : Les heures du matin du Lundy sont employées après la Messe à visiter les malades de leurs Paroisses ; à consoler ceux qui ne sont point en danger de la vie ; à leur donner des motifs les plus touchans pour les porter à souffrir leur infirmité avec patience , & à faire une offrande à Dieu des peines qu'ils souffrent : les autres malades qui sont en

danger font toute leur attention , persuadé qu'ils font que les derniers moments de la vie des Chrétiens sont de la dernière consequence. Ils ne se contentent pas de leur administrer eux-mêmes les Sacremens , ils veillent sans cesse , & tâchent de les assister jusqu'aux derniers soupirs de la vie : cette charité pour les malades , est en tout tems préférée à toutes les autres occupations . L'après-midy du même jour se passe en partie dans une conference de pieté du Pasteur avec ses Prêtres , qui luy font un fidele rapport des plus pressans besoins de la Paroisse , & qu'on met en écrit , afin que rien ne s'échape . On delibere ensemble des moyens les plus convenables pour y subvenir , & pour empêcher qu'ils ne s'augmentent . Le Mardy après s'être acquit de ses devoirs particuliers , ce Pasteur vigilant visite un quartier de sa Paroisse , pour mieux connoître en détail ce qui se passe dans chaque famille ; de sorte qu'il connoît parfaitement ses Oùailles , leur conduite & leurs occupations .

S'il

S'il y a quelque ménage mal réglé, il y remede au plûtoſt. Il y a un jour déſtiné pour donner audience aux pauvres honteux de ſa Paroiffe, qui lui déclarent leurs besoins, & lorsqu'il eſt persuadé de leur misère cachée, il pourvoit à leur nécessité, & par lui-même, & par les aumônes de ſes Paroiffiens. Un autre jour les Senateurs de la Ville tiennent une assemblée chez le Pasteur, pour conſerer ensemble touchant les moyens les plus convenables pour trouver un fond, afin de ſecourir les miſérables qu'ils conſiderent & aiment comme leurs freres. Sa maison eſt ouverte un autre jour de la ſemaine à toutes les personnes qui viennent conſulter leur Curé ſur leurs dispositions intérieures, afin qu'il leur donne avec charité des avis ſelon qu'il le juge à propos, par rapport à ces mêmes dispositions. D'autres viennent chez lui dans un jour marqué pour le prier de vouloir bien être arbitre de leurs diſſerens; il les accommode, & ſa charité inépuisable empêche que ſes Paroiff-

siens ne se ruinent en Procez. Aprend-il qu'il y a quelque inimitié dans sa Paroisse ; il court aussi-tost , il s'empresse , & ne se donne aucun repos qu'il n'ait remis bien ensemble ces ennemis prêts à éclater , & qu'il n'ait entierement étouffé cette inimitié naissante. Voilà les saintes & charitables occupations de nos Pasteurs ; mais ils ne ressemblent pas à ces flambeaux qui , éclairant les autres , se consument eux-mêmes : ces occupations laborieuses sont soutenuës par une solide pieté , par un zèle du salut des ames , animé de l'Esprit de Dieu , & par le feu sacré de la charité qui les devore , pour ainsi dire . Ils se considèrent dans leurs emplois , comme les Cooperateurs de Jesus-Christ ; ils suppléent , selon les sentimens de l'Apôtre , par leurs peines & leurs fatigues à ce qui semble manquer à la Passion du Fils de Dieu. Ce sont gens d'oraison & de retraite , qui puisent sur le Thabor les instructions saintes qu'ils communiquent ensuite à leurs troupeaux ; gens mortifiez dont l'exterieur seul touche

les cœurs ; gens qui se consacrent comme autant de victimes innocentes pour le bien temporel & spirituel de leurs Oüailles ; gens qui , comme le bon Pasteur , veillent jour & nuit autour de leurs bergeries , & empêchent que le loup ne dévore quelqu'une de leurs brebis. Etant ainsi occupez , jugez s'il leur peut rester assez de tems pour assister souvent aux chants de l'Eglise. Et en effet , est-il juste que ces Pasteurs zelez négligent les principales obligations de leur employ pour l'accessoire. J'appelle ce chant un accessoire , puisque l'Eglise d'Occident s'est conservée dans la pureté des mœurs , & dans une foy sincere près de quatre siecles , sans le secours de ce chant. Il n'a commencé que du tems de S. Ambroise , lorsqu'il étoit injustement persecuté par l'Imperatrice Eudoxia. N'est-ce donc pas une gloire bien grande pour nos Pasteurs d'avoir suivi ces traces anciennes , preferant au chant des Paroisses , des emplois bien plus charitables & plus nobles que ce même chant , qui est

la moindre partie de la Religion, & que
vos Curez de l'Europe considerent ce-
pendant comme une partie essentielle
de leur ministere ? Vous voyez bien
(mon amy) que vous aviez grand tort
d'accuser nos Pasteurs d'Eutopie, de ce
qu'ils s'absentoient souvent de l'Office
divin ; & vous devez être convaincu
que ce n'est pas leur peu de pieté qui
est la cause de leur absence , mais que
des obligations plus pressantes les ap-
pellent ailleurs où leur presence est ab-
solumment nécessaire. J'aurois encore
bien d'autres choses à vous dire tou-
chant le zèle de nos Curez : mais je
crains de blesser leur modestie , ou que
l'on me soupçonne de flâterie. Persua-
dé que j'étois par tant de raisons , je
conçus de meilleurs sentimens de la
conduite des Pasteurs de cette Isle , &
je le priay ensuite de m'éclaircir d'une
autre chose qui regarde les Chanoines
d'Eutopie. Quoiqu'il eût quelques af-
faires , il voulut bien cependant con-
tinuer nôtre entretien.

C H A P I T R E X I I.

Des Chanoines d'Eutopie.

Quand j'entrois dans la Cathedrale de la Ville de Macarie pour faire mes prières, & pour assister au Service divin; comme je demeurois à l'Evêché, je considerois cette Eglise comme ma Paroisse; j'y allois fort souvent, & sur-tout les bonnes Festes. J'étois fort surpris quand je voyois tant de venerables Vieillards qui faisoient l'Office, où l'Evêque du lieu assistoit le plus souvent, autant que son grand âge & que sa santé, aidée de son zèle, le pouvoient permettre. Je n'y voyois pas de ces jeunes Chanoines, comme j'avois vu dans l'Europe, qui partagent adroitemens leur tems, & qui en donnent une partie à Dieu, & l'autre aux divertissemens. D'où vient (disois-je à mon ami) cette étrange diversité? Est-ce que l'Eglise d'Eutopie est autre que celle des

Catholiques de l'Europe ? Je n'y vois que des Vieillards tout cassez ; cependant combien voyons-nous dans nos climats de ces jeunes Chanoines , qui ont pour tout merite l'aumuce qu'ils portent avec le surplis , dont la moitié est d'un point de grand prix , qui leur fait lever la teste beaucoup plus haut que celle des simples Prêtres , qui n'ont point les revenus de leurs prébendes ? Je ne voyois dans les Cathedrales de cette Isle que des Chanoines qui , sans ces ornemens superflus , chantoient les loüanges du Seigneur avec une modestie d'Anges , & un zele qui penetroit le Ciel par sa ferveur : je les comparois aux cygnes , qui ne chantent jamais avec plus de melodie , que lorsqu'ils approchent de la mort ; j'étois tout occupé de la difference qui se rencontre entre les Chanoines de l'Europe , & ceux d'Eutopie tous pieux & saints Vieillards , dont l'employ de chanter les loüanges de Dieu , n'est autre chose qu'une préparation à la mort . On les entend tous chanter un plein chant bien

composé qui donne de la dévotion : on ne voit pas dans leurs Chœurs ces Chantres mercenaires , qui par une musique effeminée , frappent les oreilles sans toucher les cœurs. Mon amy qui avoit eu assez de charité pour m'éclaircir de la conduite de leurs Pasteurs, continua cette même charité , pour me donner une idée conforme à celle que je devois avoir des Chanoines de cette Isle ; & voicy ce qu'il m'en dit :

Tous ces venerables Chanoines que vous voyez dans les Cathedrales ont été Pasteurs autrefois : après avoir passé tant d'années à travailler pour le salut des autres , il est bien juste qu'on leur donne un employ , dans lequel ils se recueillent en eux-mêmes d'une manière toute sainte , ne pensant qu'àachever heureusement le cours de la vie. Ce sont des Ministres fideles de Jésus-Christ qui , s'étant consacrez tout entiers au salut des ames confiées à leurs soins ; lorsque la foiblesse de leur âge ne leur permet plus de souffrir de si grandes fatigues , sont appellez &

nommez aux Canonicats vacants. Ces Benefices sont chez nous une récompense des travaux que ces dignes Pasteurs ont soufferts pour le salut de leurs Oüailles, que l'on ne donne jamais par faveur à des gens qui n'ont rendu aucun service à l'Eglise, & qui sont souvent incapables de luy en rendre. Quel abus ! Il est vray qu'il faut moins de capacité pour chanter les louanges du Dieu des Armées, mais du moins faut-il du zèle & de l'amour divin pour se bien acquiter de ce noble employ. Et comment est-ce que l'on connoîtra ce zèle & cet amour, que par les autres emplois que ces Chanoines auront eû auparavant ? D'ailleurs, quelle apparence de donner par faveur, & à la recommandation des amis puissans, des emplois qui doivent être destinez pour la récompense de ces saints Prêtres qui, s'étant consacrez comme des victimes au service du Seigneur, trouvent enfin dans leur vieillesse une retraite tranquille, & un employ qui ne sert pas peu pour les bien disposer à finir heureusement

ment la carriere de la vie. Dites-moy sincerement , n'êtes-vous pas édifié du chant de nos Chanoines ? Il est vray qu'il n'est pas soutenu par une musique fade & ennuyeuse , mais par une profonde pieté & par une ferveur Angeli-que : il semble quand ils chantent ces divins Cantiques , qu'ils soient par avance dans le Ciel ; leurs corps tiennent à la Terre , mais leurs ames sont unies aux Chœurs des Anges , & entraînent , pour ainsi dire , les cœurs de ceux qui les entendent chanter avec tant de zele & de pieté : comme ce sont des Prêtres tout-à-fait morts au monde , ils n'ambitionnent pas de dominer sur qui que ce soit ; l'Evêque seul est le maître de tous les Benefices & des emplois : jamais on ne voit de procès entre les Chapitres & les Paroisses ; & s'il arrive quelque difficulté pour maintenir les droits des uns & des autres , les Senateurs de l'Isle ne mettent jamais la main à l'encensoir ; ils en laissent le jugement à l'Evêque du lieu , qui sans Official & sans Greffier ,

régle seul toutes ces difficultez ; point d'appel comme d'abus chez nous , ce qui fomente les vices des Prêtres peu reglez dans l'Europe ; l'Evêque est le maître absolu dans toutes les affaires qui regardent l'Eglise. Mais ne passons pas ce que je me suis proposé de vous dire de nos Chanoines , pour lesquels on doit avoir une veneration toute particulière. Au commencement de la fondation de notre République , & en même tems de notre Eglise , il s'étoit glissé un certain abus qui auroit produit de malheureuses suites , si nos Senateurs conjointement avec nos Evêques , & les plus considérables de notre Isle , ne s'y étoient opposez. Quelques Chapitres , & d'autres personnes élevées au-dessus du commun , s'étoient attribuez le droit de nommer aux Benefices à charges d'ames ; la faveur avoit grande part à ces sortes de nominations : on nommoit des Prêtres indignes d'occuper ces divins emplois : chacun crioit ; on voyoit le desordre croître de jour en jour ; & si le Ciel n'eût inspiré de te-

nir un Concile sur ce sujet , nôtre Eglise seroit maintenant dans un état aussi pitoyable , qu'est celle de l'Europe par ce droit de Patronage particulier : comme l'affaire étoit délicate , & à laquelle bien des gens prenoient part , comme y étant interessez , on nomma dans cette illustre Assemblée des Orateurs , qui n'étoient point suspects à l'un & à l'autre party : l'un pour soutenir dans ce Concile le droit des Patrons , & l'autre pour prouver que ce droit de Patronage n'étoit qu'une usurpation sur ce-luy des Fideles , qui se choisisoient au commencement de l'Eglise des Pasteurs avec l'approbation des Evêques qui les confirmoient : ce n'étoit guéres le lieu de parler de ce droit de nommer aux Benefices , n'ayant en vuë que de décrire la sainteté de nos Chanoines dans ce chapitre . Je ne sçay si c'est par une inspiration du Ciel , que je suis insensiblement tombé sur cette matiere , ou si voulant montrer leur détachement pour toutes les choses du monde , la suite de ma Relation a demandé de

moy , que je fisse voir combien ils se mettent peu en peine de maintenir un droit , que les autres défendent avec chaleur , contre les anciennes coutumes de l'Eglise. Qu'importe comme cela soit arrivé , les Harangues de l'un & de l'autre de ces deux Orateurs , ne seront pas désagréables.

H A R A N G U E

Qui prouve le Droit de Patronage.

Messieurs , ce n'est pas mon dessein d'entrer bien avant dans l'origine du droit de Patronage , ny de marquer quelle en a été la source & le principe ; Nous en avons appris si peu de choses par le peu de livres que nos peres ont apportez de l'Europe , qu'on ne peut statuer rien de solide par les écrits de quelques Auteurs particuliers , qui n'ont point assez d'autorité pour donner des Loix à notre Eglise d'Eutopie : Nous ne les connoissons que

par leurs noms ; & souvent voyons-nous dans leurs livres, qu'ils font des propositions contradictoires & entièrement opposées. Que peut-on ordonner, dans une matiere qui regarde tant de Particuliers & de Communautez, sur les sentimens de ces Jurisconsultes qui se contredisent fort souvent ? Mon dessein est de vous faire voir & de vous prouver que vous n'avez point d'autres regles à observer avec la dernière équité, que celles que la nature a gravées dans nos cœurs en naissant, & que nous lissons dans nos Loix si bien établies, qui ont maintenu le bon ordre dans notre gouvernement jusqu'aujourd'hui : La premiere de ces Loix qui est toute naturelle, ne commande-t-elle pas qu'on rende à un chacun ce qui lui appartient ? Pourquoys le Tout-puissant a-t-il établi la Justice ? Pourquoys a-t-il gravé dans le cœur de l'homme ce desir naturel de tenir la balance juste dans les differens des particuliers, pour ne la faire pancher que du côté où l'équité l'entraîne par

son juste poids ? N'est-ce pas pour empêcher ces injustes usurpations des biens d'autrui ? ce droit de Patronage ne doit-il point être considéré comme un patrimoine legitime que nos peres ont acquis par les aumônes & les liberalitez qu'ils ont faites à nos Eglises ? Sans leur secours & leur charité inépuisable , beaucoup d'Eglises seroient aujourd'huy desertes , ou pour mieux dire , n'auroient jamais été établies : le Clergé & les Membres les plus illustres de notre République qui nous ont précédé , en ont vu mieux que nous les conséquences ; & c'est ce qui les a portez à accorder le droit de Patronage à ces personnes qui , par une charité véritablement chrétienne , se sont privées elles-mêmes & leurs heritiers de quelque bien temporel pour satisfaire à leur dévotion , & à procurer la gloire de Dieu , en dottant les Eglises qui n'avoient pas assez de fonds pour entretenir les Ministres du Seigneur : pourquoi vouloir ravir & enlever à leurs descendants un droit si legitime , & acquis par

une charité si heroïque & si chrétienne ? Si quelque malheureux qui ne suivroit pas d'autres loix que la passion d'amasser du bien, enlevoit à ces dignes Patrons un bien particulier qu'ils auroient herité de leurs peres & de leurs ayeux, la violence qu'on leur ferroit, en leur enlevant par force leur patrimoine , crieroit sans doute vengeance ; & dans cette occasion vous vous donneriez tous les mouvemens possibles pour maintenir & conserver les possesseurs legitimes en la possession de leurs biens , & pour reprimer l'audace temeraire d'un injuste usurpateur. Le droit de Patronage est-il moins un bien qu'une terre & un fond ? pourquoi donc veut-on aujourd'huy en priver & dépoüiller ceux à qui il appartient avec tant de justice ? On vous voit assis , Messieurs , sur les tribunaux, pour faire regner avec autorité la Justice , qui seroit foible sans votre solide appuy : cependant on met en déliberation une chose qui ne souffre aucune difficulté ; c'est un droit de Patronage , n'est-ce

pas assez dire , que c'est un Droit , pour être persuadé qu'on ne peut en priver le legitime possesseur , sans blesser la Justice ; & que ceux qui rendroient un Arrest si peu équitable , qui ôteroit injustement aux particuliers ce qui leur appartient depuis l'origine de nôtre Eglise , agiroient contre les mouvemens de leurs consciences ? J'espere , Messieurs , que ces raisons vous détourneront du dessein qu'on a dans l'Eutopie de faire un changement si inoüii dans la nomination des Benefices , qui ne se peut faire sans une injustice , qui retombera sur autant de personnes illustres , qu'il y a de Patrons chez nous , qui ont toujours usé de leur Droit avec beaucoup de prudence , & avec la dernière équité.

H A R A N G U E*Contre le Droit de Patronage.*

ON peut entrevoir, Messieurs, dans le raisonnement qu'on vient de faire avec autant d'industrie, que d'éloquence, la crainte qu'on a de rappeler toutes choses à l'ancien usage ; mais comme notre Eglise ne s'est maintenue dans sa pureté, que par l'attachement aux règles inviolables des anciens Canons de l'Eglise universelle, ne devons-nous pas suivre les traces de nos peres qui, conduits par ces saintes maximes, ont fait depuis tant d'années de si beaux Reglemens, qui sont comme autant de boulevarts solides, qui ont mis notre Eglise d'Eutopie à l'abry de toutes les nouveautez qui ont causé dans l'Europe tant de relâchemens ? Les Apôtres n'ont-ils pas été choisis de Jesus-Christ même, pour aller prêcher son Evangile par toute la Terre ; & a-

près que le Sauveur du monde fût retourné dans le sein du Pere Eternel , d'où il étoit sorti pour se revêtir de notre mortalité , & pour effacer les pechez du monde par sa mort , n'apprenons-nous pas que le Concile, ou l'assemblée de ces mêmes Apôtres, choisit saint Mathias en la place de Judas ? Après la mort des Apôtres , précieuse devant Dieu , l'Histoire ne nous apprend-elle pas que les premiers Chrétiens choissoient avec les Evêques de chaque lieu leurs Pasteurs , suivant les doctes enseignemens de S. Paul ? Il n'y a point de Pasteurs qui aient le droit & l'autorité d'enseigner , à moins qu'ils ne soient envoyez , & qu'ils n'ayent leur mission . Les Apôtres ont été envoyez par Jesus-Christ même , & par l'autorité qu'il leur a donnée , ils ont envoyé d'autres Pasteurs qui leur ont succédé ; & ainsi de siecle en siecle , & de main en main , l'autorité de donner la mission aux Pasteurs & aux Predicateurs de l'Evangile a été toujours en la puissance des Evêques , successeurs des

Apôtres, qui ont seuls le droit de mission. Il y a deux choses à considerer dans les Benefices , le spirituel & le temporel : Si nous regardons le spirituel , ou le droit d'ordonner & d'envoyer prêcher l'Evangile , & de choisir des Pasteurs , l'Evêque avec les premiers Fideles avoit seul le droit d'ordination & de mission. L'assemblée des premiers Chrétiens n'étant , pour ainsi dire , qu'une approbation du choix des Evêques : ou si vous voulez que les peuples eussent le droit de choisir des Pasteurs , leur choix n'avoit aucun poids , ny aucune autorité sans l'approbation des Evêques. Ce droit d'imposer les mains , & ce pouvoir de faire des Prêtres , & de choisir des Pasteurs , est passé immédiatement de Jesus-Christ aux Apôtres , & successivement aux Evêques : Si nous considerons le temporel des Benefices , il faudroit sçavoir bien peu l'Histoire Ecclesiastique , pour n'être pas entierement persuadé que tout le temporel de l'Eglise , ne vient que des aumônes des Fidèles , qui étoient

partagez en quatre parties , dont l'Evêque seul avoit la dispensation ; il en étoit l'Intendant & l'Econome , & les faisoit distribuer par les Diacres qui étoient établis & ordonnez de l'Evêque pour servir à l'Autel , & pour cet employ de charité. Ce bien de l'Eglise étant autrefois en commun , & l'Evêque en étant seul dispensateur , a-t-il changé de nature , lorsque la cupidité des Ministres de l'Eglise en a causé le partage , pour avoir lieu de vivre en particulier plus à leur aise ? Non , sans doute , il est toujours le même : mais ce malheureux partage a causé tant de disgraces à l'Eglise , par l'abus que les particuliers ont fait de ces biens , qu'il est de la dernière importance de remonter à la source , pour rétablir les choses dans la situation de leur première origine. Nous avons dans l'Eutopie peu d'Historiens qui en traitent ; mais nos pères en ont apporté assez de l'Europe , pour nous instruire parfaitement des maximes des premiers Chrétiens. De leur tems non-seulement les biens de

l'Eglise étoient en commun , mais en-
core ceux des particuliers. Les choses
sont changées , me dira-t-on , ce ne
sont plus des biens communs ; chaque
Benefice a ses revenus ; qui luy sont at-
tachez en particulier : pourquoi inno-
ver aujourd'huy , & mettre le trouble
dans l'Eglise ? Mais quoy ! répondrais-
je , le zèle de nos saints Evêques pour
rétablir dans ce siecle le bon ordre &
la discipline de l'Eglise , doit-il ceder
aujourd'huy à la cupidité des siecles
passéz ? Laissez , si vous voulez , les
biens de l'Eglise partagez comme ils
sont , qu'ils demeurent inseparables
des Benefices , ausquels on les a atta-
chez : mais faites moy voir quel droit à
un Laïque sur le spirituel & sur le tem-
porel de ces Benefices ? Je n'entreprends
point de disputer icy sur les droits des
Rois & des Princes des autres parties
du monde ; elles ont leur jurispruden-
ce , qui donne à Dieu ce qui appartient
à Dieu , & à Cesar ce qui appartient à
Cesar : mais pour nous , qui vivons
dans une République nouvellement é-

tablie , nous devons aspirer & souhaiter avec un zèle véritablement chrétien , que les choses soient en règle ; & elles n'y seront jamais qu'en remontant à la source & à l'origine de la mission des Pasteurs . Le droit de Patronage , dit-on , est un bien acquis par la charité & les aumônes des prédecesseurs : pour quoy vouloir priver leurs descendants d'un droit dont ils ont légitimement hérité ? Il est vray , Messieurs , qu'on a permis dans notre établissement ces sortes de dons conditionnels , qui n'étoient pas en usage dans les premiers siecles de l'Eglise : on donnoit alors des biens , & l'on faisoit des aumônes aux Eglises , mais sans se rien réservier ; c'étoit un don pur & simple qui n'imposoit aucune charge à ces mêmes Eglises . Donner sous quelque obligation , c'est donner d'une main & retenir de l'autre ce qu'on a donné ; & l'offrande qu'on fait à Dieu de ses biens , doit être entiere & sans réserve ; autrement cette offrande pourroit passer pour un traité & un marché que l'on feroit

avec Dieu ; ce qui seroit tout-à-fait indigne de la Majesté du Tout-puissant & de la pieté des Fideles : car quelle comparaison y a-t-il entre le Createur de l'Univers & la creature ? & quelle temerité à un Chrétien de faire à Dieu un don de cette nature ? N'est-ce pas s'égaler en quelque manière au Souverain Maître du monde , par un traité bas & rampant , qui sentirait fort le paganisme ? Il faut donner à Dieu ; que dis-je ? il faut luy rendre par une offrande volontaire une partie des biens que nous possedons par sa libéralité ; si nous ne sommes pas assez parfaits pour luy offrir le tout : point de traité donc avec le Createur ; point de marchez ; point de conditions. S'il a la bonté de recevoir une partie des biens qu'il nous a donnez ; & si l'offrande que nous luy en faisons , est comme un encens precieux qui monte jusqu'à son trône ; que nôtre ambition , & le desir de placer des Sujets , souvent indignes , sur les chaires des Pasteurs , n'arrête pas au milieu de sa course l'odeur de

cet encens , qui se dissipant en l'air par le vent de nôtre orgueil , n'est compté pour rien devant Dieu, qui pese tout au poids du Sanctuaire. Je fais un sacrifice au Seigneur d'un tel bien , à condition que j'entreprendray sur ses droits , que je nommeray des Pasteurs , que j'auray droit de presider dans une telle Eglise , & d'y faire mettre mon blazon & mes armoiries. O Ciel ! quelle ambition ! l'Eglise de Dieu n'appartient plus à Dieu, elle appartient au Patron. N'est-ce pas s'élever au-dessus de Dieu même , & attirer sa colere & son indignation par une offrande si interessée & si ambitieuse ? Mais ce n'est pas encore le plus grand mal que produit le droit de patronage : combien de fois avons-nous vu au commencement de l'établissement de nôtre Eglise des Pasteurs nommez par ces Patrons , qui étoient comme autant de loups cachez sous des peaux de brébis ; Pasteurs muets & ignorans qui , connus par le dérèglement de leur vie, auroient à peine trouvé place parmy les Laïques : la chair &

le

le sang avoient souvent part à ces élections : des amis de bouteille ne ser-voient pas peu à introduire furtivement des Prêtres indignes dans des emplois tout divins. Enfin , je le dis les larmes aux yeux , & les soupirs dans le cœur , des courtisans faisoient autrefois , ce que devoient faire les Evêques , & introduisoient dans les Benefices des per-sonnes qu'ils avoient des raisons se-cretes de proteger. Quel abus ! Il est vray que le nombre de ces Pasteurs intrus , n'étoit pas bien grand dans nôtre Isle ; cependant si l'on n'eût retranché le mal jusqu'à sa racine , par les inter-dits & les suspensions , en quel état se-roit aujourd'huy nôtre Religion ? ce qui est arrivé une fois, peut arriver tous les jours , & nous mettre dans le même danger où ont été nos peres , de voir la Religion chrétienne tomber en déca-dence par le mauvais choix des Pasteurs mercenaires , qui avoient soin de tondre le troupeau , & de se vêtir de sa lâ-ne sans luy rendre aucun service. Rap-pellons , Messieurs , toutes choses à l'an-

cien usage , & que l'Evêque seul qui connoît ses Prêtres & ses Clercs , dispose entierement de tous les Benefices de son Dioceſe : il faut procurer le bien public aux dépens du particulier ; les Patrons perdront un droit : Que dis-je ? Ils ne feront que restituer ce qu'ils ont usurpé sur les Chefs des Eglises , qui originairement ont toujouſrs été les maîtres de ſe choisir des coadjuteurs , pour soutenir leur zèle , & travailler de concert avec eux au ſalut des ames : Que la force & la générosité chrétienne vous bouche les oreilles , pour ne point entendre les injustes cris des personnes intereffées , & vous fasse fouler aux pieds le respect humain , quand il s'agit de maintenir l'ordre que le Sauveur du monde a étably dans ſon Eglife , & par luy-même , & par ſes Apôtres . Vous remettrez par ce moyen les chofes dans l'état où elles doivent être , & votre Règlement contribuera beaucoup à nous faire éviter ces promotions aux Benefices , tout-à-fait funeftes à la pieté des Fideles , à la pu-

reté des mœurs & à la morale chrétienne.

Les deux Orateurs ayant ainsi parlé , on cuëllit les suffrages de toute l'Assemblée , lesquels , à l'exception de ceux qui étoient les plus interessez , tendoient tous à rappeller toutes choses à l'ancien usage : & pour éviter les troubles & les brigues qu'on faisoit dans ces sortes d'élections , lorsqu'elles dépendoient encore des Fideles , dont la charité avoit un peu degeneré de celle de leurs Peres : l'Assemblée jugea à propos que l'Evêque seul , aidé de son Conseil , nommeroit à tous les Benefices de son Diocèse . Ainsi pour le bien de la paix , & pour le bon ordre de l'Église de l'Eutopie , les Chapitres & les particuliers sacrifièrent à Dieu ce droit de Patronage ; & cela d'autant plus volontiers , que la pluspart ressentoient je ne scay quels remords de conscience , d'avoir nommé aux Benefices des gens qui les avoient trompez par leur hypocrisie & par un extérieur saint & dissimulé . L'Ordonnance de ce Synode ,

qui donne selon l'usage ancien la nom-
mination de tous les Benefices aux
Evêques , a produit tant de bien dans
nôtre Isle , que depuis les choses ont
toujours été de mieux en mieux dans
nôtre Eglise , & sont enfin dans l'état
parfait , où on les voit aujourd'huy .

Mais après une si longue digression ,
revenons à nos Chanoines ; comme ce
sont des Ministres qui se sont consu-
mez pour le salut des ames , & qui sont
la pluspart tout cassez de vieillesse , il
étoit bien juste que ne pouvant plus
vivre dans une Communauté , ils euf-
fent quelque soulagement pour con-
server le peu de santé qui leur reste ;
ils vivent en particulier dans des mai-
sons qui appartiennent à leurs Chapi-
tres , & ont leurs revenus séparez assez
considerables pour subvenir aux be-
soins de la vie , qui sont d'autant plus
grands , que la foiblesse de leur âge a-
vancé demande plus de choses pour
se soutenir ; cependant ces illustres
Vieillards ne s'épargnent pas ; ils veu-
lent finir leur carrière de la même ma-

niere qu'ils l'ont commencée ; ils peuvent à peine se soutenir à l'aide d'un bâton , & cependant le zèle de la maison de Dieu les devore encore : On les voit plus assidus à l'Office , que ne sont les jeunes Chanoines pleins de santé & de vigueur dans l'Europe. Il est vray qu'ils n'ont point d'autre occupation ; mais n'est-elle pas encore bien penible pour des gens qui se sont sacrifiez aux interests de Jesus-Christ , & au salut des ames ? Quand vous les voyez sur leurs sieges , leur esprit est dans le Ciel ; & là ils forment comme saint Paul des desirs ardens d'être delivrez de ce corps mortel , pour vivre avec le Sauveur du monde de la vie des bienheureux. Vous êtes édifié sans doute de l'idée que je vous donne de ces pieux Serviteurs de Dieu : Vous ne le serez pas moins du nouveau sujet dont je vais vous entretenir.

CHAPITRE XIII.

*Des Processions qui se font dans
l'Eutopie.*

Quoique l'usage des Processions soit fort ancien dans l'Eglise, & qu'elles aient été établies pour une bonne fin ; cependant comme les choses les plus saintes dégénèrent fort souvent, si les Prelats de cette même Eglise ne les maintiennent, & ne les conservent par leur autorité dans les bornes de leur premier établissement , il arrive qu'elles tombent peu à peu , & que ce qui étoit venerable & très-utile dans son origine ; devient méprisable , ou du moins inutile , lorsqu'on n'aperçoit plus rien que l'écorce dans une chose saintement établie qui ne conserve plus l'esprit de la première ferveur ; ce que je dis est vrai en general, à l'égard de tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'Eglise ; on peut dire qu'il l'est encore

d'avantage au sujet du pieux établissement des Processions. Quand j'étois dans l'Europe, je ne faisois pas beaucoup d'attention sur celles que j'y voyois solemniser : j'étois spectateur comme les autres ; entraîné par la coutume, & appliqué à considerer la bonne mine & l'exterieur composé du Clergé, & à remarquer ceux qui avoient le rabat mieux tiré, & le surplis plus riche & plus magnifique , sans examiner à fond quel devoit être l'esprit & la disposition sainte de ceux qui devoient composer ces Processions. Je me mettois en haye , ou aux fenestres avec les Dames quand les Processions passoient, & j'écoutois chacun dire son mot sur chaque Prêtre : plusieurs choses y fournissoient matière de risée ; mais surtout lorsqu'il arrivoit quelque différent pour le pas parmy le Clergé ou les Officiers de Justice , on étoit bien plus attentif à voir ce qui se passoit , & à entendre ce qui se disoit , qu'à prier Dieu, & qu'à honorer les Reliques des Saints qu'on porte dans ces saintes ceremon-

mies. Ces sortes de differens nous faisoient éclater de rire aux dépens de ces Litigieux , & nous ôtoient le peu de pieté que nous avions ; supposé que nous en eussions alors. Hélas ! j'ay bien changé de sentiment à l'égard des Processions , quand je les ay vû faire dans l'Eutopie : hormis celles des Dimanches & Festes , qui se font aux Messes Paroissiales , on n'en fait guères d'extraordinaires dans cette Isle. Les habitans ont recours à ce remede salutaire , comme nos Peres les premiers Chrétiens ont fait, lorsque la colere de Dieu justement irrité contre ses enfans leur envoyoit quelque fleau , pour les faire rentrer en eux-mêmes , & pour les porter à la penitence. Durant dix ans que j'ay demeuré dans cette Isle , je n'ay vû faire que quatre Processions considérables. Dix-huit mois après que j'y fûs arrivé , l'Isle d'Eutopie fut agitée d'un tremblement de terre assez grand , & qui dura près de six semaines. Les Evêques toujours zelez pour le salut des peuples , ordonnerent dans les trois

Dioceſes

Dioceſes des prières publiques, qui devoient commencer par des Proceſſions générales dans les Villes & dans la Campagne. Comme j'étois accoutumé dans l'Europe à regarder les Proceſſions du haut d'une maison , je croyois faire de même dans l'Eutopie ; j'avois une chambre placée justement sur une ruë , par où elle devoit passer. L'heure venuë , & les premières croix passant , je m'avançay à une de mes fenêtres pour la voir commodeſtē ; mais l'on ne m'eût pas ſi-tot apperçû , que deux Huiffiers des Senateurs de la République entrerent tout d'un coup dans ma chambre , & d'une maniere assez brusque , me prirent & me conduisirent devant les Senateurs qui , ayant appris que je demeurois à l'Evêché , me renvoyèrent à mon Evêque , & lui demanderent justice de l'impiété que j'avois fait paroître dans une ſainte ceremonie. L'Evêque ne me dit rien alors , pour ne point interrompre la Proceſſion ; il promit ſeulement aux Officiers des Senateurs qu'il en feroit justice ; il me com-

manda ensuite de marcher en rang avec les autres. Lorsque je me rappelle encore la crainte dont je fûs saisi , il me semble que je ressens dans le fond de mon ame quelques restes des mouvements de ma frayeur ; je craignois quelque châtiment public , pour une faute que je croyois très-legere , & que ces Sénateurs faisoient passer pour une des plus grandes : je vous diray ce qui en arriva , quand je vous auray conté de quelle maniere se faisoit cette Procession. Le Clergé , comme ailleurs, marchoit le premier , precedé des croix , mais sans pompe , sans appareil , & sans ornemens magnifiques : comme c'étoit une Procession qui devoit avoir toutes les marques & les caractères d'une véritable penitence ; on se servoit des moins ornemens ; on n'y voyoit point de dispute pour le pas ny pour le rang ; les Sénateurs revêtus d'habits les plus simples , marchoient indifferemment avec la populace ; les hommes les premiers ; & ensuite les femmes & les enfans ; on y chantoit un *Miserere* d'un ton lugubre.

bre , qui auroit pû toucher les cœurs les plus durs ; la pluspart étoient nuds pieds , & se frappoient la poitrine pour marquer combien étoit grand leur repentir : Enfin on ne voyoit par tout que des marques évidentes d'une penitence sincere. Quoyque les habitans de cette Isle fussent très-bien reglez dans leurs mœurs ; cependant, dans une conscience timorée, ils croyoient s'être attirez par quelque crime l'indignation du Ciel ; les larmes découloient de leurs yeux ; leurs paroles étoient entrecoupées , & ne s'exprimoient que par des soupirs & des sanglots. Il faut avouier la vérité , je n'étois guères touché quand je vis sortir de la Cathedrale les croix , & les premiers qui les devaient suivre ; je m'imaginois voir nos Processions de l'Europe, accompagnées de pompe & de magnificence ; mais fort souvent sans pieté , & sans aucune marque du desir qu'on devroit avoir d'appaiser la colere de Dieu, qui prend justement en main le fouet pour nous châtier ; je changay bien de sentiment,

quand je vis les Senateurs de l'Isle mêlez avec la populace , sans distinction , sans robes , & sans garder aucun rang , avec des habits de penitens , comme les derniers de nos habitans : ce spectacle me fit une sainte impression , & me fit rentrer en moy-même. Le premier motif que j'avois eû , quand je me mis sur ma fenestre pour voir cette ceremonie , n'étoit que de contenter mes yeux & ma curiosité , comme j'avois fait autrefois en Europe : mais quand les Huissieurs m'eurent fait descendre , & que je fûs obligé de suivre les autres , les larmes que je voyois répandre de tous côtés toucherent enfin mon cœur , & je pleuray comme eux , non pas à la manière des femmes qui pleurent par compagnie , mais parce que l'exemple des plus illustres de cette Isle en habits de penitens , fit naître dans mon ame un regret sensible de mes pechez , qui fut suivi de mes pleurs. Quelle difference , helas ! entre ces Processions , & celles de l'Europe , qui me sembloient representer le triomphe d'un Cesar ou

d'un Pompée dans Rome? Je n'y voyois que faste, ambition, contentions pour le rang, vaine curiosité dans les spectateurs; impiété dans les Dames chrétiennes, & presque point de ce respect religieux qui devroit accompagner une si sainte ceremonie: je fis un vœu alors de décrire les mœurs de ces saints habitans, & la pieté qu'on voit éclater dans la moindre de leurs ceremonies; & je formay le dessein de faire cette Relation, que je compris devoir être utile aux Catholiques de nos climats: mais voyant à mon retour les mœurs des habitans de l'Europe encore plus corrompus qu'elles n'étoient à mon départ, je crus que ma peine ne produiroit aucun effet, & je pris le party de me taire, & de me dispenser moy-même de mon vœu. J'ay été long-tems ferme dans cette dernière résolution; mais enfin un de mes Amis, peut-être inspiré du Ciel, m'a tellement importuné, que je me suis rendu à ses sollicitations, & luy ay donné cette Relation. Je prie le Seigneur qu'elle fasse autant de fruit, que

la réalité dont j'ay été témoin oculaire , & qui m'a fait sentir en moy-même de si saintes impressions.

Mais revenons à la peine à laquelle on me condamna , pour m'être innocemment exposé à ma fenestre pendant la Procession. Après qu'elle fût finie , l'Evêque qui m'aimoit m'envoya querir , me fit une sévere réprimande , & fit venir deux Senateurs des plus notables de la ville de Macarie. Comme c'étoit un fait qui regardoit l'Eglise , la chose étoit entierement de sa seule compétence : Neanmoins comme je demeurois à l'Evêché , & que tout le monde étoit persuadé qu'il me considéroit , il craignit avec juste raison , que le bruit ne se répandit dans la Ville , qu'il n'avoit pas rendu justice dans le fait qui me regardoit ; ce fût pour cette raison qu'il voulut avoir deux Senateurs pour témoins de sa conduite. Ces Messieurs me questionnerent en présence de l'Evêque , & me demanderent de quelle Religion j'étois , ne pouvant s'imaginer que je fusse Catholique ; &

sans la caution de Monsieur l'Evêque , qui les assura que je l'étois , ils n'en auraient rien crû. Il seroit ennuyeux de rapporter icy toutes les questions qu'on me fit touchant les Processions de l'Europe , ausquelles j'aurois bien voulu me dispenser de répondre , pour sauver l'honneur de ma Patrie ; mais il fallut parler , pour me purger de l'impiété dont on m'accusoit , & leur rapporter sincèrement tout ce qui se pratique dans nos Processions. Je leur dis donc , que dans cette ceremonie tout-à-fait venerable ; on ne voyoit que le Clergé marcher en rang , & ensuite les Officiers de Justice , & que le reste du peuple étoit en haye , ou aux fenestres , pour en être les spectateurs , sans entrer dans l'esprit & l'intention de l'Eglise , qui ordonne ces ceremones pour le bien des Fideles , ou pour éloigner un fleau qui les afflige , ou pour rendre graces au Ciel des biens qu'on a reçus du Souverain Etre. Je pensois , leur dis-je , être encore en Europe : Je n'avois pas encore vu vos Processions , qui se font

d'une maniere bien plus sainte , & par des motifs bien plus relevez : Il est vray que j'ay causé quelque scandale aux habitans de votre Isle , mais ce scandale peut être excusable à cause du peu d'experience que j'avois de la maniere sainte avec laquelle vous pratiquez ces ceremonies , ignorant entierement les motifs dans lesquels on doit entrer , en assistant à vos Processions. Je vous assure qu'ayant vu la ferveur & la dévotion de ceux qui y ont assisté , j'ay été le premier à condamner ma lâcheté & mon ignorance. Si pour réparer la faute publique que j'ay faite , vous m'obligez à quelque penitence , vous ne ferez que ce j'ay déjà fait dans le fond de mon ame. Le souvenir seul de cet égarement me confond , & me porte à vous en demander une peine proportionnée à la grandeur de la faute que j'ay commise , plutôt par ignorance que par impiété. Après avoir donné des marques de l'étonnement & de la surprise que mon recit de nos Processions avoit causé dans leur esprit , ils me dirent en

folâpirant. Helas ! ce sont nos frères , à Dieu ne plaise que nous les condamnions : mais nous sommes entierement persuadéz que la pompe & la magnificence de vos Processions ne touche guéres le cœur de Dieu : le jeûne doit les preceder ; les pleurs & les prières les accompagner ; & enfin le chant de l'Eglise lugubre & triste en doit être le plus bel ornement. Après m'avoir ainsi parlé d'un ton qui marquoit la douleur dont ils étoient pénétrez du peur de piété qu'on fait paroître en Europe dans de si saintes ceremonies , ils consultèrent ensemble quelle penitence ils pouvoient m'imposer , selon là volonté & l'avis de Monsieur l'Evêque ; & ce ne fût que ma qualité d'Etranger ; mon ignorance de là coutume du lieu ; le regret que je marquois d'avoir commis la faute , qui étoit pour eux très-scandaleuse , qui m'exempta du châtiment public , & de l'excommunication pour un certain tems : J'en fûs quite & absous pour quelques jeûnes que l'on m'imposa , & dont je me suis acquité .

fidellement : On voit par ma disgrâce combien on a de soin dans cette Isle de punir la moindre faute, dans cette cérémonie qui ne se fait que pour appaiser le Seigneur irrité contre son peuple , dans laquelle cependant on l'irrite encore davantage par le faste , l'impiété , l'irréverence , & les autres pechez , qui ne paroissent que trop aux yeux du Public.

CHAPITRE XIV.

Des Jeûnes de l'Eglise d'Eutopie.

LA premiere fois que je fûs à confessé dans l'Eutopie , je fus fort surpris lorsque mon Confesseur me fit connoître que je n'avois jamais jeûné selon l'intention de l'Eglise . Quoyque le Confesseur soit obligé à un secret inviolable , je ne croy pas que le Penitent contracte cette obligation avec la même rigueur , sur tout quand les exhortations du Confesseur peuvent édi-

fier & faire connoître avec combien d'exactitude on doit pratiquer un précepte si utile. Je rapporteray donc sans scrupule ce qu'il me dit touchant le jeûne commandé : Mon frere , me dit-il , d'un ton grave & touchant, scavez-vous bien pourquoy la sainte pratique du jeûne a été établie dans l'Eglise ? Le voicy. Le peuple Juif , étoit un peuple grossier , qui ne s'attachoit qu'à la lettre de la Loy , sans entrer dans l'esprit de cette même Loy : cependant tout grossiers & charnels qu'ils fussent , ils mortifioient leurs corps , & affligoient leurs ames par un jeûne qui durroit d'un soir à l'autre , selon le précepte qu'en avoit fait le Seigneur : vous m'avoüerez que les Chrétiens suivent une Loy beaucoup plus parfaite que celle des Juifs , qui n'en étoit que l'ombre & la figure ; leur jeûne donc doit être aussi plus parfait & plus religieux : cependant où voyons-nous cette perfection ? Il doit être laborieux & accompagné de peines ; autrement ce n'est pas un jeûne , mais une délicatesse ,

ou un desir de se conserver la vie , suivant en cela plûtost les preceptes d'hy-
pocrate , que ceux de Jefus-Christ .
Combién y-a-t-il de Chrétiens qui ob-
servent le jeûne de l'Eglise par ce der-
nier motif , au lieu de le faire pour mor-
tifier la chair , & détruire en nous le
vieil Adam , & les passions qui sont tou-
jours rebelles à l'esprit de Dieu ? Quand
vous faites un double repas à midy ce
n'est pas observer le jeûne ; c'est faire
une transposition de mets . Ne sçavez-
vous pas que les premiers Chrétiens ne
faisoient qu'un repas le jour , & cela
après les Vespres ? Les collations que
l'on fait ne sont pas d'un usage bien an-
cien ; dans leur origine elles n'étoient
que des conferences saintes & édifiante-
tes , que faissoient les premiers Chré-
tiens dans leurs Assemblées : mais com-
me l'homme a un panchant qui l'en-
traîne vers le mal , on a substitué en la
place de ces collations ou conferences
spirituelles , des collations corporelles ,
qui n'étoient point en usage dans les
premiers siecles de l'Eglise . Ce n'est pas

la coutume dans cette Isle , d'augmenter aux jours de jeûnes les repas du midi ; il est vray qu'on y tolère une foible collation, qu'on n'auroit point tolerée, si notre climat étoit aussi temperé que l'Europe. Les grandes chaleurs qui causent un grand épuisement des esprits vitaux par la sueur , ont été cause qu'on a souffert icy l'usage des collations : mais cette permission n'a été accordée par nos Prelats , qu'à condition de suppléer par les aumônes à tout ce qui pourroit manquer à la perfection du jeûne : chacun compte en son ménage la dépense de chaque jour , & tâche d'épargner sur le repas du soir de quoy faire des aumônes aux pauvres. Le jeûne sans aumônes est plutôt une avarice qu'une mortification de la chair. Je vous parle du fond de mon cœur , mon cher frere , & selon ce que je pense de l'obligation qu'ont les Fideles d'observer avec beaucoup de soin les jeûnes de l'Eglise : mais de la maniere dont je vous entendis parler , il faut croire qu'il y a bien du relâchement

dans l'Europe pour ce qui regarde cette divine observance du jeûne , qui est très-utile pour se conserver dans le chemin de la vertu , par la grace de Dieu que nous attirons sur nous , en mortifiant nos sens. Je voy assez dans les Peres de l'Eglise , que nos Missionnaires ont apportez icy , de quelle maniere on doit observer le jeûne ; mais auparavant de vous donner l'absolution , je voudrois bien vous entendre dans un entretien ; venez demain me voir ; vous sçavez ma demeure , vous m'éclaircirez sans doute d'un fait que je ne connois pas assez. Je me retiray du confessionnal ; & le lendemain je ne manquay pas de l'aller trouver : après l'avoir salué , j'entray dans sa chambre , & étant assis tous deux , il commença le premier à me parler. Je voy dans nos cartes , me dit-il , que l'Europe est la partie du monde la plus peuplée & la plus Catholique , selon le peu d'Historiens que nous avons : Il faut vous l'avouer , j'ay beaucoup d'inclination pour ce païs ; & parce que nos peres en

sont sortis , & parce qu'il y a beaucoup de Provinces Catholiques. Mais helas ! je vous ay entendu à demy mot ; & je crains fort que la morale des Européens ne soit bien déchûë de la pureté des premiers Chrétiens , & sur-tout à l'égard du jeûne. Dites-moy de quelle maniere l'observe-t-on chez vous ? Voicy ce que je luy répondis : Comme je ne suis que Laïque , quoynque j'aie eû dans ma jeunesse quelque teinture des Lettres , ce n'étoit pas à moy d'examiner la maniere de jeûner chez les peuples d'Europe : cependant je vous rapporteray ce que j'en scay : Je commenceray d'abord par les personnes les plus parfaites de nos climats , qui approchent un peu plus que les autres de l'observance étroite du jeûne de nos premiers Chrétiens : Je vous parleray ensuite des personnes qui tiennent un certain milieu dans leur maniere de jeûner ; & enfin je vous feray remarquer les abus qui regnent parmy ceux qui , mangeant peu , croyent que le vin , ou d'autres liqueurs plus forte , dont ils

se remplissent dans ces jours consacrez à la penitence , ne rompent point , ou pour mieux dire , ne violent point le jeûne. Commençons par les premiers : Les plus parfaits de l'Europe ne font à la vérité qu'une légère collation le soir ; mais au repas du midy ils augmentent quelque chose au-delà de leur ordinaire ; de sorte qu'au lieu de faire comme dans d'autres tems deux repas petits & modérés , ils en font un qui , avec la collation du soir , les égale ; à peu près tous deux : Voilà ce qu'on appelle jeûner chez nous ; si je vous fais ce détail , c'est parce que vous m'en avez prié , & nullement pour censurer des personnes élevées par leurs vertus bien au-dessus de moy . Ceux qui gardent un certain milieu , & qui sont d'une vertu mediocre , croient remplir leur obligation du jeûne , quoiqu'ils fassent une collation splendide & magnifique , où il y a toutes sortes de confitures , de compotes , & de desserts , pourvu qu'on ne serve point de poisson sur leur table . Les derniers moins parfaits , se remplissent souvent

vent de vin , fondez sur une mauvaise maxime , que ce qui est liquide , ne rompt point le jeûne. Vous voyez que le jeûne ne leur fournit pas un moyen de faire des aumônes , qui en sont comme l'ame , puisqu'ils dépensent plus en mangeant peu ; & buvant beaucoup , qu'ils ne feroient aux jours ordinaires ? & je vous diray les larmes aux yeux , que ce n'est pas la populace seule qui est dans cet égarement , mais les personnes mêmes ; le diray-je ? que nous voyons tous les jours à l'Autel du Seigneur , & qui devroient être les fermes appuis de ses Loix. Excusez-moy , s'il vous plaît , si je semble parler avec trop peu de précaution des Ministres de Jesus-Christ. Ce que vous me dites , reprît mon Confesseur , n'est qu'en général , & ne blesse personne en particulier ; je scavois à demy , par le recit que vous en avez fait à d'autres qu'à moy , ce que vous venez de me dire. Quelle exclamation ne dois je point faire , de voir une Loy de l'Eglise si sainte & si salutaire , impunément violée par la

pluspart des Catholiques ; & ce qui est de plus déplorable , par des gens dont l'exemple devroit porter les foibles à l'observer avec le dernier soin ? Helas ! que l'on connoît peu chez vous la nature & la nécessité du jeûne ! Croyez-vous en être quite & l'observer selon les regles de l'Eglise , quand vous vous abstenez de manger de certaines viandes , & à certains tems aux jours de jeûnes ? Il faut outre cela sonder son cœur , & en penetrer tous les replis. Si l'attache à la bonne chere vous a porté au peché , il faut faire souffrir par le jeûne la partie qui en a eû le plaisir. Si les yeux ont peché par des regards trop curieux , & souvent criminels , il faut les en punir par l'éloignement des objets , dont la vuë pourroit les satisfaire. Si les oreilles ont peché , en écoutant des chansons un peu trop libres , & qui pouvoient exciter dans l'esprit des imaginations dangereuses , on a besoin en ce cas de priver cet organe de tout ce qui seroit capable de le satisfaire : Nous pouvons raisonner ainsi de tous les sens

dé l'homme , que je passe sous silence pour ne vous pas ennuyer : mais soyez persuadé que l'abstinence de viande , & le jeûne que vous pratiquez dans vos climats , n'est que la moindre partie de ce même jeûne que l'Eglise vous commande dans de certains jours , & que vous n'observez nullement , comme vous y êtes obligez ; ce seroit quelque chose si cette abstinence étoit pratiquée avec une sévere exactitude , & par un motif de l'obéissance qu'on doit à l'Eglise : mais selon l'aveu que vous m'en venez de faire , j'ay lieu de craindre que cette pratique du jeûne , ne soit chez vous presqu'aux derniers abois , & qu'elle ne languisse releguée dans quelques coins de cloître , où elle se soutient encore un peu . Le jeûne néanmoins n'est pas seulement une vertu , mais le fondement de toutes les vertus ; il purge l'âme de ses souillures ; soumet la chair à l'esprit ; excite dans le cœur du Chrétien une contrition humble & sincère ; dissipe les nuages épais de la concupiscence ; éteint les flâmes cri-

minelles des passions , & fait enfin éclater & briller la lumiere pure & chaste de la continence. Que l'aveuglement de vos Compatriotes est grand, de vouloir ignorer tous les avantages que les Fideles retirent du jeûne ! Vous pouvez avoir remarqué quelque petite alteration sur les visages de nos Catholiques après la sainte Quarantaine ; mais si vous pouviez voir le fond de leurs ames à la Feste de Pâque, que vous trouveriez de vertus, dont à peine connoissez-vous les noms : Pourquoy croyez-vous que la Religion se maintienne chez nous dans sa pureté ? j'en attribue en partie la cause à l'observance du jeûne , qui attire sur chaque particulier les graces du Ciel , dont les Fideles étant comblez, marchent à pas de geant dans la Loy du Seigneur. Si la Providence permet que vous retourniez un jour dans votre Patrie , faites un recit sincere de la maniere dont nous observons le jeûne que l'Eglise nous commande. Mais dites-moy, est-il vray que certains délicats , qui n'ont de Religion qu'au-

tant qu'elle paroît sur les lèvres , mangent de la viande en Carême ? L'Europe , luy dis-je , est pleine de ces sortes de gens : j'en ay vu même qui font gloire de leur impiété , & qui croyent se distinguer par là de la canaille . Helas ! pauvre distinction , me répondit ce saint Prêtre . Quoy ! doit-il y avoir de là distinction entre les Fideles ? Les riches ne sont-ils pas obligez à ce précepte , aussi-bien que les pauvres ? Y a-t-il deux mesures & deux poids dans l'Assemblée des Enfans de Dieu ? Je vay vous dire une chose surprenante , qui est arrivée du tems de saint Chrysostome , mais que nous avons vuë encore de nos jours . Il y a près de quarante ans que le Ciel parût être irrité contre nous ; l'été fut si brûlant , que le bled presque tout verd fut desséché jus- qu'à la racine ; en sorte qu'on en recueillit dans nôtre Isle , qu'autant qu'il en falloit pour un mois : il y en avoit encore quelque peu dans les greniers ; mais on le vendoit à un prix si excessif , qu'il étoit impossible que les pauvres en

achetaſſent : On ne manqua pas , comme vous pouvez croire , de les assister ; mais avec ces aumônes , ils ſouffroient encore beaucoup . Nos Sénateurs prirent les Prelats de permettre aux pauvres de manger de la viande trois jours de la ſemaine durant le Carême , cette année ſeullement : ces Pasteurs toujouſt charitables , & prevenans dans les beſoins des malheureux , accorderent cette gracie d'autant plus volontiers , qu'il y avoit une eſpece de nécessité de le permettre : mais ces pauvres pleins de zele pour la Loy de Dieu & de ſon Eglise , s'opiniâtrerent tellement à ſuivre les coutumes de leurs Peres ſi ſaintement établies , & témoignerent tant d'horreur , quand ils virent les boucheries ouvertes dans un ſi saint Temps , qu'on fût obligé de les refermer , & de donner aux malades les viandes qu'on avoit mises en vente , uniquement pour foulager les pauvres dans un beſoin ſi pressant . Nos Catholiques , mon cher Monsieur , doivent être plûtoſt condamnez de trop de rigueur dans l'ob-

fervance du jeûne ; que de trop de mollesse. Ils ne mandient point des Medecins flâteurs des attestations d'une maladie imaginaire , pour avoir lieu de violer les saintes regles de l'Eglise, persuadez que ces attestations mandiees ne les rendroient pas moins coupables. Toute notre peine est d'arrêter le zèle de nos Catholiques, & de moderer l'excéz de leurs mortifications , qui pourroient incommoder notablement leur santé. En voilà assez pour vous donner une idée de la maniere qu'on observe le jeûne chez nous ; faites-y reflexion , & venez un de ces joursachever votre confession. Après l'avoir remercié de ses avis charitables , je fûs le voir le Dimanche suivant , & j'achevay ma confession ; & tout contrit que j'étois, je ne reçus l'absolution qu'au prix d'une rude penitence , pour avoir quelquefois violé le jeûne.

CHAPITRE X V.

Des Religieux d'Eutopie.

Comme l'établissement de cette Isle n'est pas bien ancien , & que l'Eutopie est un endroit séparé du reste du monde , les Ordres Religieux ne s'y sont pas multipliez comme dans l'Europe ; & je croy qu'il ne s'y en seroit jamais étably , si deux Religieux zelez , & qui pratiquoient les Regles de leurs Fondateurs à la lettre ; ne se fussent trouvez dans la compagnie des Missionnaires qui ont jetté les premiers fondemens de l'Eglise d'Eutopie : l'un de ces Religieux étoit de l'Ordre de S. Benoist , & l'autre suivoit la Regle de S. Bernard ; ils vécurent quelque tems avec les Prêtres , & ne furent pas inutiles dans les commencemens de cette Eglise naissante : Mais voyant que Dieu répandant ses benedictions sur Elle , le nombre des Prêtres & des Fideles s'augmen-

s'augmentoit visiblement, & que leur secours n'étoit plus si nécessaire qu'il l'avoit été au commencement ; le desir de la retraite & de la solitude leur fit choisir un lieu écarté pour continuer à observer les regles qu'ils avoient fait vœu de suivre. On ne sçauroit dire le nombre des personnes zelées qui les allèrent voir dans leurs petites chaumieres : l'austerité de leur vie ; le travail manuel auquel s'occupoient ceux qui avoient eû la dévotion de se joindre à ces saints Religieux ; qui suivoient avec la dernière exactitude la Regle de leurs Fondateurs ; leur desinteressement ; leur charité qui éclatoit en donnant leur superflus aux pauvres du lieu où ils habitoient ; leur habit simple & modeste ; leur ferveur ; leur mortification ; leur pieté , & l'amour du silence & de la retraite ; toutes ces vertus attirerent tant de monde dans ces nouvelles solitudes , qu'on a compté dès les commencemens plus de cent Religieux dans chaque Convent, ou pour mieux dire, dans chaque Hermitage. Comme on me faisoit

un grand éloge de ces saints Solitaires, je fûs curieux , avec la permission de M. l'Evêque que j'obtins facilement, de visiter ces deux Monasteres : l'un est à l'extrémité de cette Isle dans un bois fort épais , au milieu duquel on voit de petites cellules le long d'un champêtre qu'on leur a donné à défricher , qui a environ quatre arpens d'étendue. Mais comme le nombre des Religieux s'est augmenté notablement , leur jardin , comme j'ai pû remarquer, contient présentement sept ou huit arpens de terre: ce sont des Religieux qui suivent la Règle de S. Benoist, établis du côté de l'Orient auprès de la mer, & aux confins de l'Isle d'Eutopie , éloignez des Villes , & n'ayant pour voisins que quelques Villages assez bien peuplez, mais avec lesquels ils n'ont aucun commerce. Ce que j'ay remarqué de particulier est , que tous ces Religieux ne sont point Prêtres, suivant en cela la Règle de leur Patriarche & Fondateur , qui dit au chapitre soixantième : Si quelqu'un de l'Ordre des Prêtres demande d'être reçû au

Monastere, qu'on ne luy accorde pas si-tost : Si toutefois il persiste dans sa de-mande , &c. qu'on luy accorde nean-moins de tenir rang après l'Abbé, de donner les benedictions & dire les Mes-ses. Et si on a quelque déference pour lui dans le Monastere à raison de son Or-dre , qu'il considere le rang qu'il devoit tenir quand il est entré , & non celuy qui luy est donné par respect pour le Sacer-doce. Voilà ce que me fit lire l'Abbé dans sa Regle, pour se disculper de l'ob-jection que je luy avois faite , trouvant extraordinaire que ses Religieux ne fus-sent point Prêtres comme dans l'Euro-pe. Pourquoy , luy dis-je , vous écarter de la conduite de vos Freres ? Vos Reli-gieux étant Prêtres attireroient plus de benedictions du Ciel sur nôtre Isle , par les Sacrifices qu'ils offriroient tous les jours , & par les services qu'ils pour-roient rendre aux Paroisses voisines de vôtre établissement , en prêchant & confessant quand les Pasteurs seroient malades , & hors d'état de satisfaire à leurs devoirs : vos Religieux leur se-

roient d'un grand secours. Voilà comme je raisonne ; mais l'Abbé plein de l'esprit de Dieu, avoit bien d'autres sentimens ; & pour me les faire connoître, voicy ce qu'il me dit : Nous ne nous sommes point écartez de la conduite de nos Freres de l'Europe ; ce sont eux qui ont transgressé la Regle de notre saint Patriarche : Vous avez lû que ce S. Homme veut qu'on donne la premiere place après l'Abbé à un Prêtre, que la pieté & le desir du salut ont attiré & fait entrer dans notre Ordre ; & cela à cause de la dignité de son Sacerdoce : Il s'en suit de là que les autres Religieux n'étoient point Prêtres ; autrement S. Benoist notre Fondateur auroit mal rai-sonné, & on ne pourroit point l'excuser d'avoir commis une injustice manifeste, d'accorder à un Prêtre reçû depuis peu dans le Monastere, le second rang à cau-se de son Sacerdoce , si les autres Reli-gieux l'avoient été. Quand vous dites que nos Religieux étant Prêtres ren-droient de grands services aux habitans de notre Isle, en prêchant & confessant,

he las ! vous connoissez mal les desseins de notre Fondateur , & vous n'entrez guéres dans ses sentimens toujors justes & équitables : ce grand Saint n'a voit en vûë , lorsqu'il a institué son Ordre , que de bâtir dans des lieux retirez des cellules , où les pecheurs pouvoient trouver un azile & une demeure tranquille , pour y effacer par leurs larmes , leurs gémissemens , & par une longue penitence ; les pechez commis depuis leur Baptême : Et à proprement parler , nos retraites & nos solitudes n'ont été qu'un supplément de la penitence publi quée , qu'on faisoit autrefois dans la primitive Eglise , où les pecheurs pouvoient en secret & sans confusion , purifier par les rigueurs de la penitence , qui duroit autant que la vie , les taches du peché , qui attiroit sur eux la colere de Dieu . Supposé que des ames innocentes se soient retirées autrefois dans nos Communautés , pour éviter la contagion du monde ; en les éllevant à la dignité du Sacerdoce , n'est-ce pas les remettre dans le même danger , que la grâce du

Seigneur leur a fait éviter ? Nous avons chez nous des pecheurs , qui ont pris l'habit de saint Benoist pour pleurer le reste de leur vie les fautes passées : Nous avons aussi des Religieux dont le cœur est pur devant Dieu , & qui par une grâce extraordinaire se sont consacrés au Seigneur dès leur jeunesse , & avant d'avoir été corrompus par les maximes criminelles du siècle . Peut-on de ces pecheurs , qui ont besoin de pleurer leurs propres fautes , en faire par le Sacerdoce des Mediateurs entre Dieu & les hommes ? N'ont-ils pas encore besoin de Mediateurs eux-mêmes pour faire leur paix avec le Dieu du Ciel , qu'ils ont outragé par leurs pechez , ayant violé tant de fois ses Commandemens ? Comment pourroient-ils appaiser un Dieu justement irrité contre leurs Frères , eux qui n'ont point encore expié leurs propres fautes par les larmes d'une sincere penitence ? Nos premiers Fondateurs n'ont-ils pas eû raison d'éloigner de l'Autel des Religieux qui , comme le Publicain , ne le doivent regarder que de loin , en

frappant leurs poitrines , preslez du regret de leurs pechez ? Quant à ceux qui se sont retirez chez nous pour éviter la corruption du monde , & pour se mettre à l'abry de ses insultes dangereuses , ne seroit-ce pas une espece de cruauté de la part d'un Abbé , d'engager ces bons Religieux dans le commerce du monde , en les élevant au Sacerdoce , & leur permettant de prêcher & de confesser ? Ils ont fuit le monde par une inspiration toute divine ; & l'Abbé s'opposant , pour ainsi dire , aux volontez du Ciel , les y engageroit de nouveau ; le motif en seroit bon à la verité , mais qui pourroit répondre du succès ? Je n'ay jamais eû de commerce avec nos Freres de l'Europe ; mais nous aprenons par quelques-uns de leurs Historiens , que la chute & la décadence de nôtre Ordre , si florissant autrefois , n'est venue , & n'a été causée que parce que nos Abbez ont été trop faciles à laisser entrer dans le Sacerdoce des Religieux qui n'avoient quitté le monde & embrassé la solitude , que pour y pleurer leurs pechez : ces .

Religieux Prêtres encore foibles dans la pratique des vertus de leur état , se font mêlez d'enseigner les autres , d'écrire , prêcher , confesser : & il est arrivé de là que ces occupations extérieures , ont peu à peu donné du dégoût pour les saintes pratiques de leur vocation ; elles leur sont devenuës à charge ; & sous pretexte d'être utiles aux Fideles , ils sont rentrez dans le monde plus que jamais . Les visites passives & actives ont tellement étouffé & éteint le zèle ardent qu'ils avoient de se sanctifier , qu'ils sont devenus peu à peu comme ces flambeaux qui , éclairant les autres , se consument eux-mêmes : après une si longue expérience que j'ay du danger où s'exposent les Religieux qui se mêlent d'enseigner les autres , condamnerez-vous ma conduite , si bien appuyée sur l'autorité de nôtre Pere saint Benoist , & sur la pratique des premiers siecles de nôtre établissement , quand je ne permets point le Sacerdoce à des Religieux qui ne sont entrez dans ce Monastere , que pour faire penitence & pleurer leurs

péchez ? Nous ne sommes à charge à personne , la République a bien voulu nous donner quelques arpens de terre pour y habiter : Nous y avons bâti nos petites cellules ; le travail de nos mains nous donne de quoy subsister de légumes & de pain ; vous avez mangé avec nous , & vous êtes témoin de la maniere sobre & penitente dont nous vivons : Nos bâtimens se ressentent fort de l'antiquité des Monastères : Nous n'avons pas eû besoin de réforme depuis notre établissement ; & j'en attribue la cause à notre retraite , au silence , & surtout à l'éloignement du commerce du monde . Nos Religieux étans Prêtres auroient eû un prétexte specieux de violer souvent la Regle de nos saints Fondateurs ; ce qui auroit causé d'abord le relâchement de la discipline Monastique ; l'esprit de Religion se seroit dissipé ; le commerce du monde , qui a des maximes toutes oposées à celles des Cloîtres , auroit répandu son poison dans les cœurs de nos Religieux ; la cellule leur seroit devenue à charge ; un Abbé en-

suite auroit beau faire pour maintenir la Regle, on ne l'observeroit qu'avec chagrin, & il passeroit luy-même dans l'esprit de ses Religieux pour un homme severe & intractable : au lieu que n'étais point Prêtres ; ils n'ont aucune occasion de violer la Regle : tantôt occipez à louer Dieu dans les heures destinées pour la Psalmodie & l'Office divin ; tantôt accablez sous le poids du travail manuel, ils ne pensent non plus au monde, que s'il n'y en avoit plus : c'est le seul moyen, dont nos Peres plus saints que nous, se sont heureusement servis, pour maintenir dans les Religieux cet esprit de retraite, qui est l'ame de la Religion, & sans laquelle toutes les autres vertus se dissipent en peu de tems, comme les feux folets, qui voltigent quelques momens en l'air, & disparaissent aussi-tost. Voilà ce que me dit ce saint Abbé, d'une maniere si persuasive, que je me rendis facilement, & entrai dans ses sentimens, qui me parurent fort justes. Le tems d'assister à l'Office l'appella au Chœur. Il m'auroit dit

bien d'autres choses ; mais quoyqu'il ne m'ait entretenu , que pour justifier sa conduite à l'égard de ses Religieux qu'il n'élevoit point au Sacerdoce , je reconnus par d'autres voies ce qui se passoit dans le Monastere. La modestie de l'Abbé l'empêcha sans doute de me dire ce qui pouvoit luy attirer quelque louange. J'appris d'un vieux Domestique âgé de près de quatre-vingt ans , les vertus de chaque Religieux en particulier , & le reglement general de la Communauté. Il commença d'abord par le reglement general , & ensuite descendit dans un détail fort exact & tout-à-fait sincere : Si depuis huit jours que vous êtes icy , je n'avois vu en vous des marques d'une véritable pieté , je n'aurois garde de vous reveler les secrets de l'interieur de la maison ; les gens du monde ne goûtent point les choses du Ciel , toujours attachez par un noeud indissoluble aux choses temporelles , ils n'aiment point à entendre parler des merveilles & des effets prodigieux que la grace de Dieu opere dans les ames .

de ceux qui le servent en esprit & en vérité : mais comme on m'a dit que vous étiez Etranger, & considéré de nos Prelats , j'ay crû avec juste raison que je pouvois vous faire confidence de tout ce qui se passe dans la maison ; vous en serez édifié ; & si quelque jour la Providence vous fait retourner dans votre Patrie , le recit que vous pourrez faire des Religieux d'Eutopie, ne sera pas désagréable aux ames chrétiennes qui ne recherchent que Dieu. Notre Abbé est un saint ; il vit de la même maniere que ses Religieux ; il ne se distingue point par un train magnifique , mais par ses vertus ; & quoique les aumônes qu'on nous fait soient très-considerables, il ne thesaurise point ; à la fin de chaque année il donne ce qui reste de la dépense aux pauvres du Dioceſe : comme il est fort retiré, il ne connoît pas bien les véritables pauvres ; c'est pourquoy , persuadé que Monsieur l'Evêque les connoît mieux que luy , il luy envoie des sommes considerables , que le travail de nos Religieux produit, aussi-bien que

les aumônes qu'on nous fait ; & nôtre saint Evêque distribuë avec beaucoup d'économie aux pauvres qu'il connoît , ce que nôtre Abbé luy a mis entre les mains. Je ne scay si le bruit qui est venu jusqu'à nôtre Monastere vient de vous ; mais si ce bruit étoit véritable , cela ne feroit pas honneur à l'Ordre de saint Benoist : On dit que dans l'Europe , on n'entend parler que des Procez de nos Religieux. Je suis un Domestique sans litterature ; mais instruit depuis soixante ans par l'exemple de nos Peres , je ne puis que je ne condamne une conduite si peu charitable & si peu religieuse. Quoy : des gens qui ont renoncé au monde & aux biens temporels , dans la seule vûe d'acquerir les biens du Ciel , plaident pour une motte de terre , ou pour un droit imaginaire ? Ce n'est pas à moy d'en juger , Dieu seul en sera le Juge ; mais suivant la Regle de S. Benoist , que je scay presque toute entiere , je dois conclure que ces pauvres Religieux sont dans le dernier danger de se perdre ; tout ignorant que je suis , Dieu me

fait entrevoir que ce n'est pas là la véritable conduite des Solitaires, qui doivent demeurer dans leurs cellules le Breviaire en main, ou l'Ecriture Sainte, & ne jamais paroître dans les Chambres des Parlemens, chargéz de sacs de procedure. Si saint Paul , qu'on nous lisoit il n'y a pas long-tems dans une conference de pieté , defiend aux Evêques de recevoir un Ministre dans l'Eglise qui soit litigieux , quoysqu'il n'ait pas renoncé au monde par les vœux comme les Religieux ; que diroit ce grand Apôtre , si par un miracle nouveau il revenoit au monde , & qu'en-trant dans les Parlemens , il apperçût vingt Procureurs des Communautés de différentes Provinces , plus inquiets de l'issuë de leurs Procez , que de s'acquit-ter des obligations de leur Regle ? Ce n'est pas à moy qui suis le dernier de cette Communauté de raisonner là-dessus : je vous diray seulement que nos Religieux tout-à-fait morts au monde , ont en horreur l'ombre même des Procez , comme entierement opposez à l'es-

prit de notre Fondateur saint Benoist. Nos Religieux aiment mieux entretenir la Communauté par le travail de leurs mains , que par des Procez , furent-ils intentez avec Justice. Monsieur l'Abbé vous a fait voir toutes les cellules : vous avez vu leurs differentes occupations : les uns , comme vous avez pu remarquer , sont occupez à coppier les livres de plein chant , pour fournir aux Paroisses qui en manquent. Autrefois quand nous n'avions point encore la commodité de l'impression , ils copioient les livres des saints Peres , que nos premiers Missionnaires avoient apportez avec eux : D'autres font des paniers d'ozier que l'on vend au profit du Monastere ; plusieurs sont occupez à d'autres ouvrages , dont on tire le moyen de faire subsister les Religieux : Notre jardin qui a une grande étendue , & qui est fort bien cultivé par les peines qu'ils prennent , nous fournit presque toute l'année des légumes , qui sont notre nourriture ordinaire ; il seroit trop ennuyeux de vous faire un dé-

nombrement des métiers differeus, aus-
quels sont occupez nos Solitaires ; il
suffit de vous dire , qu'il n'y en a pas un
seul qui ne gagne de quoy vivre par le
travail de ses mains ; ce qui est beau-
coup plus noble & plus conforme à l'in-
stitut de nos Religieux , que de passer
le tems dans une oisiveté dangereuse
pour le salut : l'avantage qu'on retire
de ces saintes occupations est , qu'elles
éloignent les Religieux de l'amour du
monde qu'ils ont quitté , les attachent
plus étroitement à Dieu , & empêchent
les murmures indiscrets, qui ne trouvent
ordinairement leur origine que dans
l'oisiveté : ce n'est qu'un même esprit de
charité qui unit & enchaîne , pour ainsi
dire , nos Religieux ensemble ; ils ne se
voyent qu'une fois la semaine , & ne
conversent l'un avec l'autre que par un
desir de s'animer par de saints entre-
tiens à servir Dieu de la maniere la plus
parfaite . : leurs conversations sont tou-
tes saintes ; & comme il sort des étincel-
les de feu lorsqu'on entrechoque des
pierres , de même de leurs entretiens
naissent

naissent de nouvelles flâmes de charité & d'amour de Dieu , qui servent à les animer davantage à finir la carrière de la vie dans l'observance de leur Règle : Vous ne scauriez croire combien on a vu d'espèces de miracles , operez par plusieurs Religieux qui sont morts en odeur de sainteté : mais je les passe sous silence, Dieu seul en est le témoin, quoique les hommes incredules les fassent passer pour des rêveries de certains visionnaires. Helas ! plutôt à Dieu, me dit-il , en finissant sa narration , que tous vos Monastères de l'Europe suivissent la Règle de leur Fondateur , vous en seriez plus édifiés , & beaucoup de Laïques se convertiroient par le seul exemple de leur desinteressement , & de la sainteté de leur vie. Mon bon Frere , luy dis-je , vous n'êtes informé de la situation de votre Communauté en Europe , que par les endroits qui forment votre prévention contre Elle , par rapport à ce qu'ils peuvent avoir de mauvais , & sans avoir considéré ce qu'ils ont de bon : ou bien vous la regardez enco-

re sur le pied du relâchement qu'elle a eû le malheur de souffrir un tems ; mais dont elle est aujourd'huy tellement éloignée , qu'en me faisant le portrait de la regularité de vôtre Maison , vous y avez compris toutes celles que vous avez en Europe. Je ne scay que trop , que vos plaintes peuvent tomber sur plusieurs de nos Communautez Monastiques , mais nullement sur celles dont vous portez le nom : Je vous diray au contraire , que jamais cet ordre n'a été dans une plus grande splendeur ; par sa regularité qui les rend l'exemple de tous les autres ; par sa retraite , que le Sacerdoce n'a nullement alterée ; par sa charité , qui fait retentir l'air chaque jour de mille benedictions de la part des pauvres ; par son zèle , étant nuit & jour appliqué à la méditation , au sacrifice , & à la louange du Seigneur , d'une maniere qui fait l'édification de tout le peuple ; par sa mortification : Si jamais vous passez en Europe , vous retrouveriez chez vos Frères , vôtre jeûne d'Eutopie dans toute sa severité ; & enfin par sa science ,

dont la sublimité & la profondeur n'est pas regardée sans une grande jalousie de la part des ennemis de la vérité, & des destructeurs de la Foy de Jesus-Christ. C'est un bonheur pour l'Eglise Européenne, que vos Religieux se soient appliquez aux sciences ; cette étude les a remplis de la vraie lumiere de l'Evangelie, & Dieu s'en fert pour la défense de sa Foy, souvent attaquée par de faux Prophètes, des loups affamez, qui seroient ravis que vôtre illustre Communauté fût dans la décadence que vous vous imaginez, pour n'être plus empêchez d'assouvir leur cruauté du sang de nos troupeaux : vous ne seriez pas moins édifié de l'austerité de leur vie solitaire, que les habitans d'Eutopie le sont de la vôtre. Ce bon Frere me parût charmé de mon entretien ; il m'embrassa cordialement ; me dit qu'il ne parleroit d'autre chose dans la suite à tous ceux de sa Maison, & me remercia mille fois : je le remerciay aussi de la bonté qu'il avoit euë de me dire beaucoup de choses que j'ignorois. Je fus ensuite saluer M. l'Ab-

bé , & je pris congé de luy avec les mêmes remercimens. Je sortis du Monastere plein de l'Esprit de Dieu , qui s'étoit communiqué à moy , ou par l'exemple de ces bons Religieux , ou par leurs prieres , ausquelles je m'étois recommandé. Six mois après je visitay le Monastere de l'Ordre de saint Bernard à l'autre extrêmeité de l'Isle; mais comme c'est à peu près le même esprit & la même Regle que ces Religieux observent , il seroit inutile de repeter icy les vertus qu'ils y pratiquent ; il suffit de dire , que si je fus touché jusqu'au fond de l'ame au sortir d'un de ces Monasteres , je ne le fus pas moins au sortir de l'autre.

CHAPITRE XVI.

Où on voit comme l'Auteur de cette Relation est revenu en Europe.

UNE espece de miracle m'a fait aborder aux côtes de cette Isle. Un effet de la Providence m'en a fait sortir & retourner en ma Patrie. La benédiction du Ciel qui favorise ordinaire-

ment les bons, avoit tellement multiplié les Habitans de cette Isle, qu'elle parut d'une trop petite étendue pour contenir un si grand peuple. Les Evêques & les Senateurs s'assemblerent plusieurs fois pour prendre les moyens les plus justes pour décharger l'Eutopie du grand nombre de ses habitans ; afin que lorsqu'ils seroient établis ailleurs, on pût entretenir un commerce avec eux. Après plusieurs desseins, on n'en trouva point de meilleurs que de construire quelques vaisseaux pour transporter dans les autres Isles voisines une espece de colonie. On voyoit dans quelques vieilles cartes que nos premiers Missionnaires avoient apportées, qu'il devoit y avoir quelques Isles voisines encore inconnuës. Les vaisseaux étant achevez , près de deux mille jeunes mariiez avec leurs familles, disposez & tout prests d'aller établir leur fortune ailleurs , se trouverent au lieu où les Fondateurs de l'Isle avoient été jettez par la tempeste. Quoyque cet endroit eût été auparavant difficile à aborder, il de-

vint un port assez commode par les travaux qu'on fit pour cette navigation. On ne sçauroit dire les larmes qu'on répandit à ce triste départ; on n'entendoit que plaintes & gemissemens par tout le rivage: on ne voyoit qu'embrassemens des peres & des enfans qui étoient sur le point de se séparer: mais enfin après avoir passé quelques jour à se dire adieu, le vent étant favorable, on se mit en mer, & moy avec cette colonie. J'avois eû bien de la peine à obtenir de Monsieur l'Evêque la permission de me retirer: mais l'amour de la Patrie surmonta tous les obstacles; & quoysqu'il eût pour moy une tendresse de pere, il me permit de m'embarquer avec les autres. Il nous donna sa bénédiction, & nous fit fournir toutes sortes de vivres pour la navigation, & une somme assez considérable en espèces d'or & d'argent ayant cours en Eutopie, mais tout-à-fait inconnuës dans les autres Païs. Quand je devrois interrompre le recit de notre navigation pour un moment, il faut que je dise de quelle maniere les pieces de

monoie étoient faites ; comme cela est assez particulier , on ne sera point fâché de le sçavoir ; on lit d'un côté des pieces ces paroles : *Unicuique mandavit de proximo suo.* Et de l'autre, on ne voit qu'une croix avec ces mots: *Salutis anchora* ; de sorte qu'on peut voir que tout inspire la pieté dans cette Isle jusqu'aux pieces de monoie , qui nous commandent par un langage muet de ne nous point trop attacher à l'argent , mais d'en assister les pauvres dans leur nécessité , & de nous attacher à la croix de Jesus-Christ comme à l'ancre de notre salut. Mais revenons à notre départ d'Eutopie : Le tems étoit fort serein quand nous en partîmes ; cependant après avoir fendu les flots six ou sept heures assez heureusement , un vent furieux s'éleva & sépara nos vaisseaux ; celuy dans lequel j'étois arriva un peu délabré au Port Royal de la nouvelle France. Les plus considérables du vaisseau furent saluer le Gouverneur du lieu ; j'étois avec eux : il nous reçût fort bien ; & après luy avoir dit qui nous étions , & le sujet pourquoy nous

venions , il dispersa ceux du vaisseau dans différentes habitations de la nouvelle France , où ils se sont tous fort bien établis : Comme je restay près de six mois avec eux , j'appris de quelques Matelots que les autres vaisseaux étoient abordez à d'autres côtes , où ils n'étoient pas moins bien que nous . Quand je partis de ces côtes , le bruit courroit qu'on alloit entretenir commerce avec les habitans d'Eutopie ; & je croy même qu'il est étably présentement ; car le Gouverneur en avoit trop d'envie . Ayant trouvé enfin la commodité d'un vaisseau qui partoit pour Marseille , après avoir embrassé mes amis , & leur avoir dit adieu , je m'embarquay ; & sans avoir souffert aucune disgrâce sur mer , où du moins fort légere , je revis ma Patrie & mes Amis .

F I N.

LES AVANTURES
DE
JACQUES SADEUR
DANS LA DECOUVERTE
ET LE VOIAGE
DE LA
TERRE AUSTRALE.

CONTENANT

Les Coutumes & les Mœurs des Australiens, leur Religion, leurs Exercices, leurs Etudes, leurs Guerres ; les Animaux particuliers à ce País, & toutes les Raretés curieuses qui s'y trouvent.

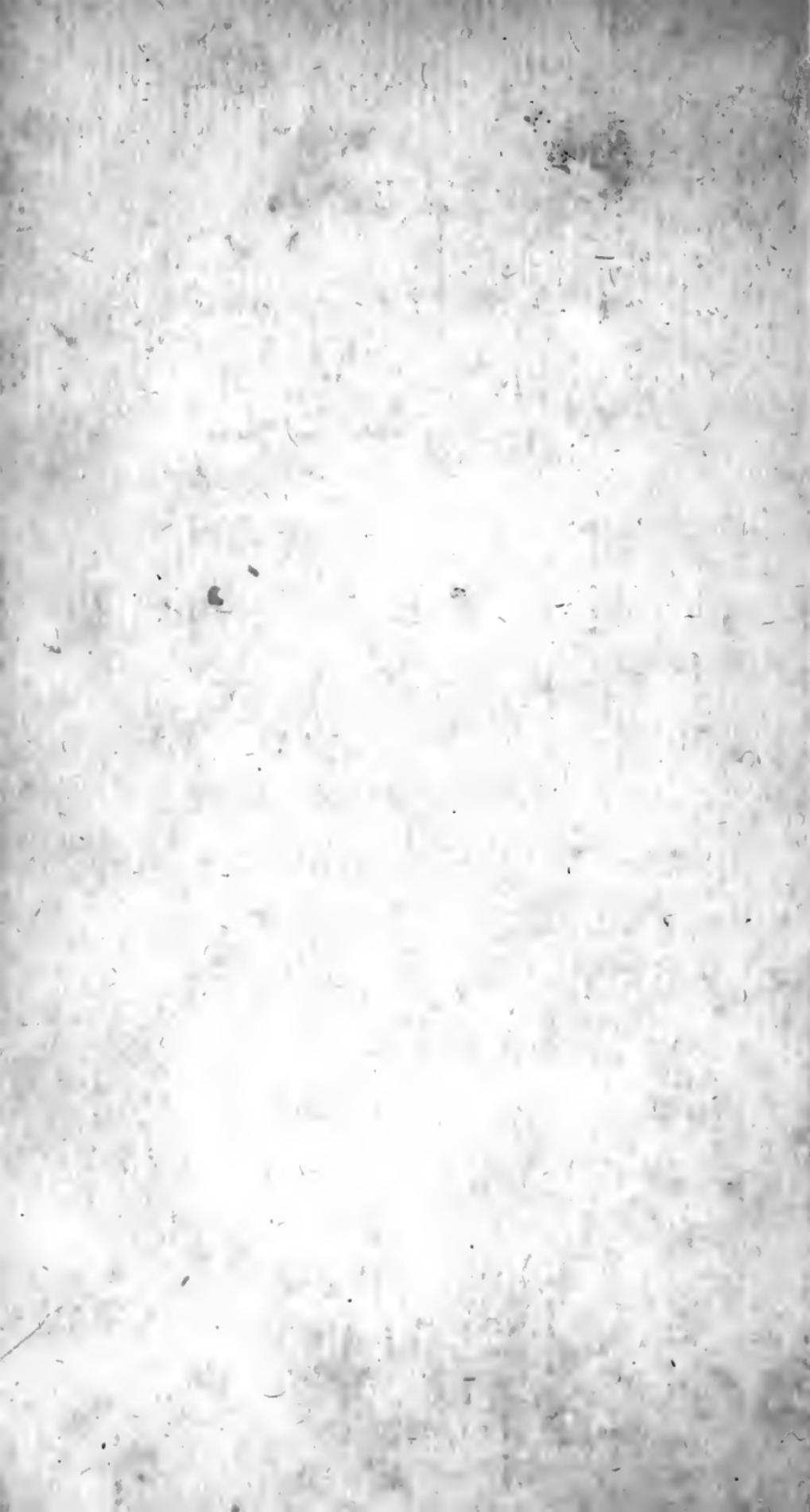


A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur
le second Perron de la Sainte Chapelle,

M. D C. X C II.

Avec Privilege du Roy.

A PARIS, RUE S. JACQUES,
chez JEAN GUIGNARD, devant la Rue
du Plâtre, à l'Image S. Jean.





P R E F A C E.

QUOI-QUE les avan-
tures surprenantes
de Sadeur , & la dé-
couverte du Païs dont on
va lire les particularitez
soient quelque chose de
fort extraordinaire ; le Le-
ctor n'aura pas beaucoup
de peine à y ajouter foi ,
quand il sçaura que depuis
deux cens ans on parle d'u-
ne Terre Australe incon-

P R E F A C E.

nuë. Il aura seulement lieu de s'étonner qu'on ait été si long-tems sans la découvrir , le Monde étant plein de Pilotes si habiles , & de Voiageurs si curieux , & il jugera avec assez de fondement que ceux qui ont entrepris de faire cette découverte ont péri dans le voyage , ou ont été tuez par les Habitans de ce Païs , après y avoir penetré , comme l'auroit été Sadeur lui-même , sans les prodiges de bravoure & de courage qu'il fit paroître aux yeux des Australiens , en com-

P R E F A C E.

battant contre des Animaux d'une grandeur & d'une force monstrueuse, ce qui charma tellement ces Peuples naturellement fort braves, qu'ils lui accordèrent le privilege de demeurer avec eux, contre les Loix les plus solennnelles de leur Pais.

La Naissance de Sadeur, son éducation, ses malheurs, & ses naufrages paroîtront à tout le monde, comme les effets d'une destinée qui sembloit ne l'avoir fait naître que pour le conduire dans cette Terre

P R E F A C E.

inconnuë, dont nous n'avons eû aucune Relation véritable avant lui.

Il est vrai que *Magellan* s'est attribué l'honneur d'avoir découvert ce Païs l'an 1520. sous le nom de *Terra del fuego*, Terre de feu ; Mais les Hollandois nous ont montré très-clairement qu'il n'avoit vu que certaines îles qui dépendent plutôt de l'Amerique, que de la Terre Australe.

Marc Paul Venitien a jouï aussi assez long-tems de la gloire de cette découverte, lorsqu'iant été

P R E F A C E.

jetté par la Tempête beau-
coup au delà de l'Isle de
Java, surnommée la Gran-
de; il découvrit le Roiau-
me de *Maletur*, la Provin-
ce de *Bœach*, l'Isle de *Petan*,
& un autre Isle, qu'il nom-
ma Petite *Java*; mais les
Hollandois qui sont éta-
blis en la Grande *Java*, &
qui en font tout le Com-
merce, assurent par toutes
leurs Relations, que tous
les Païs que ce Pilote a vûs,
ne font autre chose qu'un
amas de plusieurs Isles, qui
ne tiennent par aucun en-
droit au Continent de la

P R E F A C E.

Terre Australe ; & cela est d'autant plus vrai-sembla-ble que *Fernandes Galego* aiant parcouru toute cette vaste Mer , depuis le Dé-troit de Magellan jusques aux Moluques , rapporte qu'il est rempli d'une si prodigieuse quantité d'Is-les, qu'il y en a compté plus de mille.

Il est encore vrai qu'en comparant la Description que nous a fait de la Terre Australe *Fernandes de Quir*, Portugais, avec celle qu'on va lire, on est obligé d'avouer qu'il faut qu'il en ait

P R E F A C E.

découvert quelque chose :
Car nous lissons en sa hui-
tième Requête au Roi
d'Espagne, que dans les
découvertes qu'il fit l'an
1610. de la Terre Australe,
il trouva un Païs beaucoup
plus fertile & plus peuplé
que tous ceux de l'Europe ;
que les Habitans y étoient
plus gros & plus grands
que les Européens ; qu'ils
vivoient bien plus long-
temps qu'eux : Et Loüis
Paës de Torrés, qui étoit
Amiral de la Flote de Fer-
nandes, confirma au Con-
seil d'Espagne la vérité de

P R E F A C E.

la Relation de Quir , ajoutant que l'air étoit si sain en ce Païs , & si conforme au temperament de l'homme , qu'on y dormoit également au Soleil & à la Lune , sur la Terre , non-seulement sans aucune incommodité , mais encore avec plaisir ; que les fruits y étoient si excellens qu'on n'y recherchoit point d'autre nourriture , qu'on y buvoit d'une liqueur plus agreable que le vin ; qu'on n'y connoissoit point l'usage des habits , & que les Sciences naturelles y é-

P R E F A C E.

toient fort cultivées. Mais avec tout cela , il faut demeurer d'accord qu'ils n'avoient qu'une connoissance fort superficielle de ce Païs ; & que ce qu'ils en ont dit ne pouvoit servir qu'à exciter la curiosité qu'on avoit déjà de le connoître, bien loin de pouvoir la satisfaire.

C'est donc à Sadeur, dont on va lire la Relation , à qui on aura toute l'obligation de la découverte de cette Terre. Et je ne doute point que bien des Gens ne soient surpris de ce que le

P R E F A C E.

nom d'un Homme à qui on est si redevable, est demeuré jusqu'à présent inconnu, aussi-bien que le détail de ses découvertes; Mais cette surprise cessera sans doute lors qu'on saura que les Memoires sur lesquels cette Relation a été composée, ont toujours été enfermés dans le Cabinet d'un Grand Ministre, d'où on ne les a pu avoir qu'après sa mort.

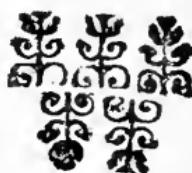




TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

*De la naissance de Sadeur,
& de son éducation.* Pag. I.

CHAPITRE II.

*Du Voyage de Sadeur au
Royaume de Congo.* 28

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent

Sadeur en la Terre Australe.

55

CHAPITRE IV.

Description de la Terre Australe.

Carte Geographique de ladite Terre.

81

CHAPITRE V.

De la constitution des Australiens, et de leurs Coutumes.

113

CHAPITRE VI.

De la Religion des Australiens.

159

CHAPITRE VII.

*Du sentiment des Australiens
touchant cette vie.* 175

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Australiens. 203

CHAPITRE IX.

*De la Langue Australienne,
& des Etudes des Australiens.* 216

CHAPITRE X.

*Des Animaux de la Terre
Australe.* 232

CHAPITRE XI.

Des Raretez utiles à l'Europe qui se trouvent dans la Terre Australe. 244

CHAPITRE XII.

Des Guerres ordinaires des Australiens. 258

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur jusqu'à l'Isle de Madagascar. 299

CHAPITRE XIV.

Du séjour de Sadeur en l'Isle de Madagascar. 330
VOIAGE



VOIA GE DE LA TERRE AUSTRALE.

CHAPITRE PREMIER.

*De la naissance de Sadeur
et de son éducation.*

COMME il m'est impossible de faire réflexion sur toutes les aventures de ma vie, sans admirer

A

Voyage

la varieté prodigieuse des evenemens dont elle a été remplie, j'ai crû que j'en devois faire un recueil & en marquer toutes les particularitez les plus considerables ; car encore que je n'aye aucun moyen de les envoier en mon païs, & que je ne voie aucune apparence d'y retourner, je crois néanmoins ne pouvoir mieux faire que de les reduire par écrit, afin de les repasser plus souvent par ma memoire pour ma satisfaction particulière.

J'ai reçû un memoire d'un Pere Jésuite de Lisbonne en Portugal, lors que j'étois à Vil-lafranca, qui contient ma naissance & les avantures de mes premières années comme je vais les décrire.

Mon pere s'appelloit Jacques Sadeur & ma mere Guillemette Itin ; l'un & l'autre étoient de Châtillon sur Bar du ressort de Rethel en Champagne Province de France. Mon pere sçavoit plusieurs secrets dans les Mathématiques , desquels il estoit plus redevable à la bonté de son genie , qu'aux preceptes d'aucun maître. Il excelloit particulierement aux inventions pour faciliter le transport des gros fardeaux. Monsieur de Vaure qui avoit alors quelque intendance sur la Marine , l'ayant connu , l'attira à Bordeaux & de Bordeaux aux Indes Occidentales , avec des promesses dont il ne s'acquita envers lui qu'autant qu'il le crut nécessaire à son service. Ma mere qui

L'avoit suivi le pressa de retourner après neuf ou dix mois de séjour au Port Royal, & s'étant embarquez le 25. Avril 1603. elle me mit au monde quinze jours après son embarquement. Monsieur de Sarre qui étoit Capitaine du vaisseau, voulut être mon parrain ; j'ai donc été conçû dans l'Amerique & je suis né sur l'Océan, presage trop assuré des malheurs dont je devois être agité pendant toute ma vie.

Le voyage fut heureux dans toutes les routes qu'on estime dangereuses, jusqu'aux côtes d'Aquitaine où une tempête imprévue secoua si furieusement le vaisseau, qu'elle le jeta contre les côtes d'Espagne & le fit échouer proche le Cap

de Finistere en la Province de Galice; avec la perte de mon pere & de ma mere ; le même memoire porte que ma mere voyant que ce navire faisoit eau de toutes parts , me leva de mon berceau , & m'embrassant avec une extrême tendresse , dit en repandant une grande abondance de larmes : *Ah ! mon cher enfant , t'ai je fait sur les eaux pour te voir aussi-tôt englouti ? Au moins aurai-je la consolation de perir avec toi.* A peine avoit-elleachevé cette plainte , qu'un flot plus impétueux que les autres enfonçant le vaisseau la jeta assez loin de mon pere. Ce fut en cette extremité qu'un chacun connut qu'on n'estime rien de plus cher que la conservation de sa vie ; il n'y

eut que mes parrains qui me préferans à leurs propres personnes, s'exposerent au danger évident de perir pour tâcher de me conserver. L'ainour de ma mère fit qu'elle ne me quitta point, & que m'élevant sans cesse de ses bras sur les eaux, elle en fut enfin suffoquée ; le courage que mon pere fit paroître en cette occasion fut assez particulier, puis que s'oubliant soi-même, au lieu de se porter vers le bord comme les autres, il vint à nous à la merci des ondes, & embrassant ma mère qui me soulevoit encore, il nous tira jusqu'au rivage, & nous mit sur le sable ; mais soit qu'il eût épuisé entierement ses forces en cette occasion, soit qu'il crût que nous fussions sans

vie , il retomba évanoui en me tenant entre ses bras : bien que tous les particuliers fussent alors fort embarrassez , il n'y eut pas un qui ne considerât ce spectacle & qui n'en fût étonné ; plusieurs même coururent pour nous soulager ; comme l'on reconnut que j'avois encore du mouvement , on m'arracha des bras de mort pere , & on m'étendit auprès d'un feu que les habitans allumerent par compassion : on ne trouva aucune marque de vie en ma mere ; & ayant été exposée quelque tems au feu , on fut persuadé qu'elle n'avoit plus besoin que de sepulture.

Ceux qui avoient plus particulierement connu mon pere , déploroient son sort avec des

cris qui tiroient des larmes des habitans du païs. *O homme d'éternelle memoire*, disoient les uns ! ô cœur trop genereux, faut-il que tu meures pour avoir voulu sauver la vie à ta famille ! Ah, disoient les autres, a-t-on jamais vu une telle tragedie, une mère s'expose pour son enfant, un pere s'expose pour la mère, & tant de genereux efforis se terminent à la mort des uns & des autres.

Je ne sçai si tant de cris rendirent quelque sentiment à ce bon homme : mais on apperçût qu'il ouvroit doucement les yeux, & on entendit qu'il dit d'une voix foible & languissante ; *Où est tu, chere amie* ! Ce discours qui n'étoit pas attendu surprit l'asseimblée,

de la Terre Australe. 9

& comme on ne luy répondit pas assez promptement, il ajouta,
mourons donc tous trois ensemble. Ce sont les dernières paroles qu'il prononça , après quoi il ferma les yeux & mourut. On dit qu'il s'étoit signalé en plusieurs occasions dans ce voyage, mais il attira l'admiration de tout le monde dans cette extrémite. Tous ceux qui le virent expirer ne pouvoient me regarder sans être touché de compassion : *Pauvre rejetton,* disoient-ils, *que peux tu devenir,* *peux tu avoir quelque bonheur en ce monde,* étant la cause funeste de la mort de ceux qui t'ont donné la vie ? Quelques uns croioient que je ne pourrois pas luy survivre de beaucoup après les violens efforts que

J'avois effuié dans un naufrage presque consommé : Mais helas, je ne faisois encore que commencer une tragedie qui dure déjà depuis cinquante-cinq ans avec tant & de si étranges catastrophes qu'on ne pourroit jamais se les figurer dans toute leur étendue , quand je les pourrois moi - même toutes raconter. La chaleur du feu me donna assez de force pour me plaindre & pleurer d'un ton qui fit connoître que j'étois hors de danger.

Un habitant du Païs sçavoit suffisamment du François pour entendre ce qui se passoit ; & le souvenir qu'il avoit d'un fils unique qui lui étoit mort depuis peu à qui je ressemblois , le porta à me demander : on

de la Terre Australe.

xi

représenta à Monsieur de Sarre que cette occasion étoit très-favorable pour moi , & qu'il ne la pouvoit refuser sans s'embarrasser & me mettre en un danger évident. Il m'accorda donc plutôt par la nécessité qui le contraignoit que par aucune autre considération. Cet homme me prit d'abord en la place de son fils , & sa femme ayant ouï le récit de ce qui s'étoit passé , m'embrassa & me reçût avec beaucoup de cresses. Monsieur de Sarre & quelques uns des plus qualifiés du vaisseau connoissans qu'ils étoient proche de Saint Jacques , prirent la résolution d'aller visiter l'Eglise qui est consacrée à Dieu sous le nom de ce Saint , & ils trouverent

par bonheur des Marchands de connoissance qui les équipèrent & qui leur donnerent le moyen de retourner honnêtement à Oleron. Monsieur de Sarre ne tarda gueres après son arrivée à faire le détail de ses avantures, & à décrire le naufrage dont il avoit échappé ; mais sa femme fut quelque-tems sans y faire réflexion, parce que la joie de revoir son mari delivré des dangers d'un si long & d'un si fâcheux voiage, l'occupoit toute entiere dans ces premiers momens de son retour. Quelque-tems après, elle pria son mari de lui repeter l'histoire de son naufragé, & elle ne pouvoit cesser d'admirer l'amour conjugal & paternel de mes pa-

rens qui les avoit reduits à une mort volontaire. Au lieu de concevoir de l'indignation pour moi, elle me prit en telle affection, sur tout après avoir appris que son mari étoit mon parrain, qu'elle le pressoit continuellement de trouver le moyen de me ravoir. Il s'embarqua donc vingt-deux mois après son retour, & il vint en quinze jours à Camarinas, où il me trouya en tres-bonne disposition, âgé environ de trente mois, cheri également du pere & de la mere que je croiois mes parens. Sitôt qu'il leur eut declaré les raisons de sa venue, & le dessein qu'il avoit de leur paier ma pension à proportion du tems qu'ils m'avoient gardé, ces bonnes

gens s'offenserent fort & se determinerent à ne se pas défaire de moi. Monsieur de Sarre alleguoit son droit de parrain, & l'Espagnol insistoit sur la donation & sur la possession. La cause fut agitée devant les Juges de Camarinas : qui l'aient décidée en faveur de mes nourriciers, Monsieur de Sarre se resolut de peur d'avoir fait un voiage à sa confusion , de m'enlever & de fuir à la faveur du vent qui étoit alors favorable : il entra brusquement avec un valet dans la maison où j'étois ; & ne voyant qu'une servante qui me tenoit, il m'arracha de ses bras , & gagna la barque qui étoit disposée à faire voile.

La crainte que j'eus & les

cris que je poussai, me firent tomber dans une espece de pamoisson, dont je ne fus pas plutôt revenu, qu'on me trouva dans une fort grosse fiévre. Mon nourricier averti & justement irrité de cet attentat, courut avec quelques uns de ses gens au port, où voiant que nous étions hors d'attaque, ils firent une décharge qui donna occasion à un vaisseau Portugais qui alloit au Sud, de décharger une volée de canon avec tant de malheur pour nous, qu'un boulet fracassa la planche de fleur d'eau de notre vaisseau, & le coula à fonds, non sans quelque regret de causer la mort à des personnes qu'ils ne connoissoient pas. Ceux de la rade voians cet ac-

cident prirent la fuite , & les Portugais envoient deux chaloupes pour tâcher de sauver ceux qui perissoient ; mais quelque diligence qu'ils puissent faire , ils ne sauverent qu'un valet qui sçavoit mieux nager que les autres ; or comme je flotois sur les eaux à la faveur de la paille du berceau où j'étois , il arriva aussi que je fus recueilli . Je fremis d'écrire ce qu'on ne sçauroit lire sans me considerer comme une espece de vipere qui semblois ne vivre que pour causer la mort à ceux qui travaillioient davantage à me conserver la vie ; les Portugais craignans un juste reproche de leur crime , se mirent promenement en pleine mer : & trouvant

trouvant que j'avois encore de la vie, ils eurent pitié de moi, & me confierent aux soins d'une matrone Portugaise qui se trouva dans ce vaisseau. Elle témoigna beaucoup de desir de me servir, jusqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'étois des deux sexes; je veux dire hermaphrodite: car depuis cette connoissance, cette femme concût tant d'aversion pour moi, qu'à peine pouvoit-elle me regarder: & comme ma fièvre s'augmentoit, ma mort étoit inévitable sans les soins particuliers du valet de Monsieur de Sarre; on pourroit croire que Dieu ne l'avoit conservé que pour me soulagier si j'avois été en quelque façon utile à son service. Etant

arrivé à Leiria il me conduis-
soit de porte en porte , & me
recommandoit avec autant de
tendresse que si j'eusse été son
enfant. Les Portugais bien-
aises de s'être déchargez de
nous pour plusieurs raisons ,
partirent à l'insçû de cet hom-
me , qui étant averti qu'il
trouveroit plus d'assistance au
grand Hôpital de Lisbonne
que dans Leiria , se resolut de
m'y porter. Il fut reçû avec
d'autant plus d'humanité, qu'on
le reconnut François ; mais à
peine fut-il arrivé , qu'il se
fentit faisi d'une fièvre mor-
telle qui l'emporta au septie-
me jour , qu'il mourut entre
les bras d'un Jesuite auquel il
communiqua toutes les parti-
cularitez que je viens de rap-

porter , & que j'ai apprises par le moyen d'un memoire que ce même Jesuite me donna quinze ans aprés , comme j'ai dit ci-dessus. Le pauvre mourant au lieu de regretter son malheur , & de me détester moi qui en étois la cause , ne cessoit de me recommander à ceux qui l'assistoient avec plus d'empressement que si je lui eusse appartenu. J'ai scû que les Pères Jesuites avertis de tous les maux dont j'avois été la cause jusques là , firent une déliberation fort sérieuse sur ce que je devois être , & que le resultat fut , qu'il falloit avoir un soin particulier de connoître mes inclinations , afin de regler sur cela mon sexe. A peine eus-je

atteint l'âge de cinq ans , qu'ils en connurent assez pour juger que je devois être élevé parmi les hommes . Ils virent que j'avois du penchant à la dévotion , & jugerent que si mon esprit étoit cultivé , il ne promettoit rien de mediocre . Ils me presenterent à la Comtesse de Villafranca en ma huitième année , après avoir fait le récit de mes tristes avantures . Cette Dame qu'on pouvoit avec justice comparer aux plus illustres de toutes celles qui l'ont précédée , me reçût avec tant de tendresse , qu'elle voulut qu'on me traitât , & qu'on m'enseignât comme le Comte son fils âgé lors de neuf ans . Bien que je portassè les couleurs , je n'avois autre obliga-

tion que celle de luy tenir compagnie en ses Etudes : & j'appris avec lui les langues Latine, Grecque, Françoise, Italienne & les principes de l'Afriquaine, la Geometrie, la Geographie, la Philosophie & l'Histoire d'Espagne, avec la Chronologie. La Comtesse qui me témoignoit les mêmes affections que si j'avois été de ses proches, apprenant que je servois beaucoup au progrez du Comte, voulut que je quittasse les couleurs entrant en Philosophie : & l'aiant achevée, on trouva bon de disposer le Comte à des Theses publiques dans l'Université de Conimbre, où je fus obligé de haranguer & de faire l'ouverture de la dispute. Plus de quinze

jours avant nôtre départ, j'eus l'esprit tellement agité que je desséchois visiblement ; tantôt le sang me glaçoit, comme si j'eusse été à la veille de souffrir le dernier supplice, & le cœur me palpitoit, comme si j'eusse été sur le point d'être précipité ; tantôt l'on me voioit pâlir, & incontinent après rougir.. Ce qui m'étoit le plus fâcheux dans cette suite d'accidens, c'est que tout le monde croioit qu'ils n'étoient causez que par la crainte que j'avois de paroître en public. Je ne dis rien des songes, des spectres & de mille choses semblables qui me menaçoiient sans cesse d'une extrême desolation. Sitôt que j'eus appris que le Comte étoit

resolu d'aller par mer, tout ce qu'on m'avoit dit des malheurs qui étoient arrivez sur l'eau à ma consideration, me frappa l'esprit d'une maniere si vive, que je croiois qu'il n'y avoit aucun milieu entre m'embarquer & perir. Je fis donc en sorte qu'on m'accordât que je ferois le voyage par terre avec une partie de son train ; mais que les précautions servent de peu pour combattre notre destinée : ce que je cherchois avec plus d'empressement pour éviter le mal dont j'étois menacé, fut justement ce qui me le rendit inévitable. Je faisois tant d'adieux quelques jours avant mon départ, qu'on m'estimoit ridicule : & la Comtesse me voiant pleurer à ses pieds,

me traita de foible & d'effemine. Le Comte avec qui j'étois familier comme avec un frere, me dit un jour : Sadeur, nous voulez vous quitter ? vous n'êtes plus vous-même, qu'est-ce qui vous tourmente ? je crois que vous roulez quelque dessein particulier dans votre esprit ; la crainte de paroître en public n'est pas capable de vous agiter d'une telle force que vous en perdiez le sens commun. Monsieur, lui dis-je : Si Dieu me fait la grace de retourner, j'aurai sujet d'avouer la foiblesse de mon esprit ; mais accordez moi la faveur de suspendre votre jugement jusqu'au retour. Cette réponse donna tant de surprise au jeune Seigneur, qu'il protesta ou qu'il ne me quitteroit point, ou que

que je ne ferois pas le voyage.
Pour le voyage, répondis-je, comme il s'agit de votre honneur, je le ferai ou je mourai en chemin;
pour vous accompagner sur l'eau,
s'il n'étoit question que de ma vie
je l'abandonnerois avec plaisir,
mais de souffrir que la vôtre soit
exposée, je serois homme à me por-
ter à quelque extrémité violente.
plutôt que de vous obéir: ce dis-
cours joint à l'affection qu'il a-
voit pour moi, fit qu'il ne dît
plus rien, & nous partîmes le
jour suivant. Il faut se souvenir
que Philippe II. Roi de Ca-
stille ayant pris possession du
Roiaume de Portugal l'an mil
cinq cens quatre-vingts - un,
éleva plusieurs Familles pour
soutenir cette illustre Conquê-
te avec plus de facilité; l'une

de celles qu'il rendit plus puissante fut la Seigneurie de Villa Franca , non sans là jalouſie de plusieurs qui s'estimoient autant & plus qu'elle. Comme il est plus facile de conquerir des Terres que des Cœurs , plusieurs Portugais demeurerent si attachez à la famille de Bragance qu'ils ne cherchoient que le moyen de fecouier le joug des Castillans , & de couronner le Duc de cette Maison : bienque le Païs fût entierement soumis à l'obeissance des Rois d'Espagne , les Revoltes secrètes des Particuliers estoient fort fréquentes , & la Mer n'estoit pas sans Ecumeurs qui faisoient voir en toutes les rencontres qu'ils avoient de l'aversion pour la domination Espagnole , & qu'ils

sie pouvoient supporter les Creatures du Roy d'Espagne. On scéut l'embarquement du Comte qui fut le quinzième May de l'année mil six cens vingt-trois, & deux Vaisseaux Partisans de Bragance se refoulèrent de l'enlever : ils attaquèrent à cet effet deux Voiles qui l'escortoient vers les Côtes de Ternais, mais elles soutinrent leur choc avec tant de vigueur, que l'attaque ne fut qu'à leur confusion, & à la gloire du Comte ; je suivois de loin avec le train qui alloit par terre, & je n'apperçus aucune chose de ce qui s'étoit passé jusques à ce que les Ennemis nous distinguants par les couleurs éclatantes du Comte mirent à terre une trentaine de Mousquetaires.

res qui firent leur décharge d'une embuscade, & tuerent un Page, deux Valets, & le cheval sur lequel j'étois monté.

Le reste étant incapable de se défendre, prit la fuite au grand galop, & je me trouvay seul abandonné à la discretion de ces Pirates, qui m'ayant emmené dans leurs Vaisseaux, gagnerent la pleine Mer.

CHAPITRE II.

Du Voiage de Sadeur au Roiaume de Congo.

IL est bien vrai de dire que l'homme propose, & que Dieu dispose. Je croiois qu'al-

Iant par Terre j'éviterois les dangers de la Mer , & la Mer s'il faut ainsi dire , me vint trouver sur la Terre , & me réduisit à tous les malheurs que je m'éforçois de fuir. Les Pirates ne furent pas long-temps en pleine Mer qu'elle s'enfla terriblement , & devint si orageuse que les maîtres Pilotes desespèrent de pouvoir échaper : le mas de nôtre Vaissseau se brisa , le Gouvernail se fendit , & le Navire faisoit eau de toutes parts ; nous demeurâmes vingt-quatre heures à la merci des vagues , tirans jour & nuit à six grandes pompes , jusques à ce qu'étant accablez du travail l'eau gagna enfin le dessus , & coula le Navire à fonds. Je me trouvai par hazard tout contre

la porte de la chambre du Capitaine qui se souleva, & commença à flotter : comme je perissois je m'y attachai plutôt par un effort & un instinct naturel que par aucun effet de raisonnement & de conduite ; je ne puis dire le temps que je restai de la sorte , parce que j'étois troublé , & sans aucun jugement , je dirai seulement que je fus apperçû à la faveur de la Lune, d'un Vaisseau qui voguoit vers le Sud , & qui détacha une Chaloupe pour reconnoître ce que je pouvois être : Quand on eut vu que j'étois un homme qui perissoit , on me tira , & on me porta au Vaisseau ; à peine fus - je rentré en moi-même , qu'on me prit pour un Portugais , & on ne tarda pas à cou-

noître qu'on m'avoit veu à Lisbonne, & que j'étois au service de la Maison de Villa-Franca; le Capitaine du Vaisseau ordonna qu'on eut un soin particulier de ma personne, parce qu'il avoit beaucoup d'obligation à cette illustre Maison; je ne fus pas long-temps sans recouvrer une pleine santé, & aussi-tost je conjurai la Compagnie de se décharger de moi à quelque prix que ce fût; je fis le recit de toutes les disgraces qui m'étoient arrivées sur les caux, & je n'obmis rien de ce qui pouvoit faire comprendre que cet Element m'étoit extrêmement fatal; mais plus je trouvois de raisons pour les y obliger, plus je me rendois ridicule auprès d'eux; je

crûs donc que je ne devois pas insister davantage , & qu'il valoit mieux que je m'abandonnasse au cours de ma destinée. Le Capitaine me dit que le respect & la reconnoissance qu'il avoit pour la Maison où il m'avoit toujours vu, l'obligeoient à me garder jusques à ce qu'il pût me rendre à la Comtesse , ajoutant qu'il estimoit cette rencontre plus heureuse que toutes les autres fortunes qu'il pouvoit faire dans son voiage.

J'apris à même-temps que les Vaisseaux sur lesquels nous étions, appartenloient à des Marchands Portugais qui alloient aux Indes Orientales. Il arriva que peu de temps après le premier Secrétaire du Vaisseau tomba fort malade ; c'est pour-

quoi on me pria d'exercer sa Charge.

Le vent nous fut si favorable, que chacun disoit hautement que c'étoit moi qui portois bonheur au Vaisseau. Nous arrivâmes pleins de vie & de santé à la Ligne le quinzième Juillet, & le premier Septembre au Roiaume de Congo, où nous mouillâmes l'ancre le six à Manninga. Nous n'avions aucun autre malade que notre Secrétaire dont l'indisposition s'augmentant de jour en jour, le Médecin jugea qu'il falloit lui donner quelque repos sur terre. Tous les Capitaines & les Pilotes jugerent à même temps qu'il ne falloit pas s'exposer à doubler le Cap de Bonne-Esperance pendant les approches de

l'Equinoxe : Ce qui fit qu'on
resolut de demeurer en ce Port
jusques au mois de Decembre,
tant pour rétablir nôtre mala-
de , que pour éviter le danger.
Nous rencontrâmes trois Por-
tugais à Maninga qui enten-
doient la Langue du Païs , &
qui nous racontoient tant de
raretez de ce Roiaume , que
nous ne pouvions assez les ad-
mirer : c'étoit , à les entendre ,
un vrai Paradis Terrestre , rem-
pli de tout ce que l'homme
sçauroit jamais desirer pour la
santé , pour les commoditez ,
& pour les plaisirs de la vie ,
sans aucune nécessité de culti-
ver la terre ; en quoy elle est
bien differente de la nôtre , qui
est souvent ingrate , après mille
travaux , & toujours exposée

aux rigueurs des mauvaises saisons.

L'inclination naturelle que j'ai toujours euë de connoître les merveilles de la nature , fai- soit que je recevois un plaisir tres-sensible à les écouûter , & que je m'écartois quelquefois de nos Marchands pour aller reconnoître dans le Païs la ve- rité des choses qu'on nous en contoit. Voici un abregé de ce que j'y remarquai.

Ce Païs n'est pas habité à moitié près comme le Portugal , & je ne sçai si cela ne vient point du peu d'inclination , & de la difficulté qu'on y a d'en- gendrer. Les hommes y sont entierement nuds , si ce n'est depuis quelques années qu'il s'en trouve quelques uns qui

commencent, à l'imitation des Européens, à couvrir ce qu'on appelle honteux. Il est constant que l'abondance de leur contrée les rend negligens, paresseux, simples & stupides : après les avoir quelque temps considerez, je fus forcé de reconnoître, que l'homme naturellement devenoit paresseux quand il ne manquoit de rien; que l'oisiveté le rendoit semblable aux bêtes, qu'il falloit nécessairement qu'il fust exercé, qu'il pretendît & qu'il aspirât à quelque chose, & qu'au- sitôt qu'il ne demandoit plus rien, il devenoit comme insensible & sans action : la terre de ces quartiers, sur tout entre les rivieres du Zaïr & de Cari-za produit des fruits en abon-

dance, sans qu'on se mette en peine de la labourer, & ces fruits sont si délicats & si nourrissans qu'ils rassasient pleinement ceux qui en mangent : l'eau même de certaines fontaines a je ne sçai quoi de délicieux & de succulent qui satisfait en la beuyant ; nous y fis mes un sejour assez considérable, mais sans aucune dépense, tant parce que le Peuple méprise le gain , que parce que la Campagne nous fournissait en abondance tout ce que nous souhaittions ; les maisons sont si peu nécessaires en ce Païs qu'on n'y entre presque point, & comme les nuits ont toute la douceur qu'on peut desirer , on se porte mieux de coucher de hors , que d'être renfermé : on

ne scait pas même se servir de lit, & à la reserve de quelques matelats pour les moins robustes , il n'est personne qui ne dorme sur la platte terre ; toutes ces considerations me faisoient concevoir un Peuple qui n'étant point obligé de travailler, vit avec quelque justice dans une oisiveté qui le rend pésant , négligeant , endormi , dédaigneux , sans exercice , & sans action.

Nôtre Capitaine m'accorda , & à trois de nôtre Compagnie de monter par le Zaïr jusques au Lac du même nom ; nous eûmes toute le plaisir & toute la satisfaction possible dans ce voiage. Voici une partie des remarques les plus considérables que je fis alors , autant que

ma memoire peut me les fournir. Nous arrivâmes en vingt-quatre jours à l'embouchure du Lac, nous le parcourûmes en dix, & nous nous rendîmes à la Flotte en vingt. Le Fleuve Zaïr n'est pas rapide, & comme nous avions quatre bons Ramieurs, nous pouvions faire sans peine quinze & dix-huit lieuës par jour ; il est constant cependant que nous n'en fîmes jamais plus de huit en allant, d'où il est aisé de voir combien se trompent les Geographes qui mettent le Lac Zaïr à trois cens lieuës de la Mer. Ce qui nous obligeoit à de si petites journées étoit la quantité des curiositez qui se presentoient sans cesse à nos yeux, en fruits, fleurs, poissons & animaux pri-

vez ; nous ne pouvions presque remarquer un endroit dans de vastes prairies de soixante & de quatre-vingts lieues de longueur , qui ne fût enrichi d'une tapisserie merveilleuse de fleurs qui passeroient pour rares dans les plus beaux parterres de l'Europe : je ne pouvois voir fouller aux pieds tant de miracles de la nature sans indignation ; mais la grande quantité étoit cause qu'on n'en faisoit pas plus d'estime que de nos marguerites champêtres : à peine y a-t-il un arbre qui ne porte quelques fruits précieux , & incomparablement meilleurs que tous ceux que nous connoissions , & la nature les a tellement accommodez à la portée des Habitans , qu'on les peut cueillir sans incomodité

commodité & sans danger ; nous ne vivions d'aucune autre nourriture que de celle-là , & nous ne désirions rien davantage : notre maître Pilote Sebastiano Delès , homme d'une grande expérience , voiant que nous nous étonnions de ce que on alloit jusques aux Indes pour en transporter des délicatesses & des curiositez qui n'approchoient pas de celles que nous expérimentions en ce Païs , nous dit qu'il étoit de ces fruits comme des viandes bien cuittes & bien assaisonnées , qui ne peuvent se conserver quatre jours avec leur goût ordinaire ; cela m'obligea d'en faire l'expérience , & je vis qu'en effet on ne les pouvoit garder long-temps sans corruption : il est vrai qu'en

les mangeant on connoît qu'ils sont parfaitement cuits, nourrissans, & conformes à l'estomach ; bien éloignez en cela des nôtres qui nuisent toujours plus qu'ils ne profitent, & qui causent au moins autant d'amertume au cœur, que de douceur à la bouche.

C'est ce qui fait qu'ils peuvent se conserver à cause de leur crudité qui combat la chaleur naturelle, au lieu que ceux de Manicongo étant parfaitement cuits se corrompent en peu de temps ; aussi la nature y a-t-elle pourvû de telle sorte qu'il en meurt tous les jours suffisamment, & les arbres y sont toujours chargez de fleurs, de boutons, & de fruits, dont les uns sont verds, les autres

sont meurissans, & les autres propres à manger.

Entre la grande quantité de poissons que j'ai remarqué dans le Zair, j'en vis de deux sortes qui me surprisent, je pourrois nommer les uns amphibies, puis qu'ils approchent en quelque chose de nos gros chiens barbets, & que sortant assez facilement de l'eau, ils sautent presque comme les renards ; avec cette différence que leurs pattes sont larges comme les pieds de nos canards, & celles de devant sont deux ou trois fois plus courtes que celles de derrière : ils ont tant d'inclination pour l'homme qu'ils le cherchent, & s'offrent à lui comme autant de victimes, il arrive même quelquefois qu'ils sautent dans les

batteaux , & qu'ils viennent aux pieds des Mattelots pour les caresser à la façon des chiens ; c'est ce que je vis de mes yeux , & je voulus mal à un Ramieur qui en assomma un à mes pieds , les naturels du Pays les appellent Cadzeich , & leur chair ressemble à nos Loutres d'Espagne.

Les autres poissons que j'admirai sont volans , & nous pourrions les appeler des paons marins , mais beaucoup plus beaux , & d'une couleur plus éclatante que les terrestres ; c'est rarement qu'ils nagent au fonds de l'eau , on les voit presque toujours à fleurs , leur plumes paroissent véritablement comme les écailles de poissons , mais avec une diversité de verd , de

bleu , de jaune , & de rouge tacheté , qui ravit les yeux de ceux qui les considerent ; ceux que je vis hors de l'eau me paroissoient comme de grandes aigles avec deux aîles , chacune de cinq ou six pieds ; on auroit crû qu'ils affectoient de se faire voir & admirer , tantôt ils caracolloient à l'entour du batteau ; tantôt ils se reposoient vis-à-vis de ceux qui les regardoient , se tournant & retournant de toutes les façons , avec des queuës qui éblouissoient nos yeux . Les rivages étoient pleins de plusieurs sortes d'animaux , mais les plus communs & les plus charmans ressemblaient à nos moutons de Leiria , excepté que nous en voyions presque de toutes les couleurs , je veux dire

d'un rouge, d'un verd , d'un jaune , & d'un bleu si éclatant que nôtre pourpre & nôtre soie la mieux préparée n'en approche pas ; je m'informai pourquoi on ne faisoit aucune emplette de tant de si brillantes raretés , & on me dit que ces couleurs naturelles se dissipent avec la vie de ces animaux.

Etant arrivé au Lac nous employâmes dix jours à le parcourir , & connûmes que sa longueur étoit environ de soixante lieuës , & sa largeur de quarante ; nous vîmes la sortie du Niger qui est belle , assez spacieuse , & assez profonde pour porter un Vaisseau ; mais elle se perd bien-tôt dans les montagnes de Benin ; nous nous arrêâmes sur le Nil , qui ne cede

nien au Niger en son commencement : & s'il continuë avec la gravité dont il sort , & avance environ trois lieuës ; il n'y a aucune difficulté à descendre dans la mer Mediterranée , & ainsi la communication des deux Mers est tres-commode par cet endroit.

Je m'informai avec beaucoup de soin où étoient les Crocodilles que les Historiens mettent en grande quantité en ces quartiers ; mais on ne put pas même deviner ce que je voulais dire , ce qui me fit croire que ce ne sont que des contes faits à plaisir : s'il est vrai de dire qu'il est permis à ceux qui ont fait de longs voyages d'en faire accroire aux autres qui ne connaissent que le lieu de leur naif.

fance ; il est encore plus vrai d'assurer qu'ils se prevalent tant de cette licence qu'ils n'affectent presque que des fictions. La raison est qu'il arrive souvent qu'on fait de tres grands chemins sans voir autre chose que quelques Ports, où on ne repose qu'un moment, & où les fâcheuses incommoditez qu'on y souffre donnent tant d'ennuis & de lassitude qu'on ne pense qu'à prendre quelque soulagement : Cependant comme on est persuadé qu'il faut dire quelque nouveauté quand on vient de loin ; plus les esprits sont subtils, plus ils en inventent, & comme il n'est personne qui puisse leur contredire, on reçoit avec plaisir, & on débite avec empressement leurs inventions.

inventions, comme des veritez.

Nous passâmes ensuite dans une petite Isle qui est au milieu du Lac, qui appartient au Roi de Jassaller, qui se dit aussi Roi du Lac : les Naturels du Païs la nomment Zasla, & le Roi y tient une Forteresse qu'on estime beaucoup en ce Païs, bien qu'à la verité ce soit tres-peu de chose en comparaison de nos Forts de l'Europe. Nous fûmes enchantez dès que nous eûmes mis pied à terre dans la plaine, & on n'y scauroit rien desirer pour le plaisir general de tous les sens, si ce n'est que l'odeur des herbes aromatiques y fût un peu moins forte ; les fruits y sont si beaux, si délicats, & en si grande quantité, que la beau-

té jointe à l'abondance nous causoit de l'ennuie : mais ce qui nous surprit plus que tout le reste , & dont je n'avois pas oüi parler , fut une source que nous trouvâmes plus douce que nôtre hypocras , & qui réjouit & fortifie plus que nôtre vin d'Espagne ; nous raisonnâmes assez long-temps sur les causes d'où pouvoit provenir une si agreable liqueur , & nous conclûmes que comme tout étant embaumé dessus cette campagne , le dedans de la terre le devoit être aussi , & que si l'on trouvoit des sources de tres mauvais goût , c'étoit une suite nécessaire qu'on en pût trouver de très-douces & très agreables : nous en beuvions avec un plaisir que je ne puis expliquer , & un cha-

aucun souhaitoit de pouvoir établir sa demeure en ce lieu , lors qu'un naturel du Païs vint avec empressement nous avertir que cette boisson causoit la mort à ceux qui en beuvoient avec excès : nous ne fûmes pas long-temps à éprouver la vérité de ce qu'il nous disoit ; car nous tombâmes dans un si grand assoupissement , qu'il fallut que nous nous couchassions sur la place , où nous demeurâmes endormis plus de quinze heures : ce sommeil cependant n'eut aucune mauvaise suite , & nous nous levâmes aussi gais & aussi sains que nous étions auparavant ; les uns attribuoient ce long sommeil à la trop grande quantité des odeurs qui nous avoient appesanti la tête ; & les

autres croyoient que cette délicieuse boisson que nous avions prise en avoit été la cause. De cette Isle nous voulûmes aller voir la source de la Rivière de Cuama, que nous trouvâmes étroite, & incapable de porter aucun batteau ; peu de temps après nous découvrîmes les sources du Lac, & nous comptâmes plus de deux cens ruisseaux qui tombent des Montagnes qui sont vis-à-vis le Midy, & que les Espagnols ont appellées Montagnes de la Lune, parce que Vasco de Gama qui doubla le premier le Cap de Bonne-Esperance l'an mil quatre cens nonante-sept pour découvrir les Isles Orientales, voyant que la Lune qui étoit du côté de ces Montagnes, paroissoit comme

Si elle en eût touché les pointes, leur donna ce nom, les Naturels du Païs les nomment Montagnes d'Ors, c'est-à-dire d'eau, à cause de l'abondance des eaux qui en déçoivent continuellement. Ceux qui confondent le Lac Zembre avec le Zaïr parlent sur des rapports fort défectueux ; on nous assurera qu'il étoit de l'autre côté de ces Montagnes éloigné de plus de cinquante lieuës du Zaïr.

La plus-part des Historiens placent quantité de monstres en ces Quartiers ; mais c'est sans autre fondement que le recit de ceux qui les ont inventez, toutes nos recherches ne serviront qu'à trouver l'origine d'une Nation voisine, que les Européens appellent Caffres, & les Natu-

rels du Pays Tordi; Nous apprîmes donc qu'un homme du Pays ayant élevé une petite Tigresse, devint si familier avec cette bête qu'il l'aima charnellement, & commit un crime infame avec elle, dont il vint un animal demi-homme & demi bête, Monstre qui a donné l'origine à ces Sauvages qu'on ne peut humaniser. Une preuve très-vraisemblable de cette Histoire, c'est que leur tête & leurs pieds ont de grands rapports avec ceux des Tigres, & leurs corps même sont en quelques endroits marquetez de tâches, pareilles à celles de ces animaux.

Nous retournâmes par la Rivière de Cariza, & nous démeu-
râmes vingt jours sur la route.

avec ces mêmes divertissemens que nous avions reçus sur le Fleuve Zair, excepté que tout ce que nous voyions en revenant nous étant devenu commun excitoit moins nos admirations qu'au commencement.

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent Sadeur en la Terre Australe.

AUSSI-tôt que nous fûmes de retour on fit voile avec un vent & une Mer autant favorable que nous les pouvions souhaiter, nous arrivâmes

en huit jours au Cap de Bonne-Esperance , où nous ne voulûmes pas sejourner , de peur de perdre l'occasion du bon tems , qui est fort rare en cet endroit , nous étions parvenus à la vuë du Port Dananbolo de l'Isle Madagascar , lorsqu'une Bonnace entiere nous arrêta plus de quarante - six heures en la même place ; après cette Bonnace un vent d'Est agita si fort la Mer , & nous poussa avec tant d'impuosité qu'il rompit nos cordages , & nous jeta plus de mille lieuës du côté de l'Ouest , plusieurs virent quelques Isles à la droite , vers le Nort , & les prirent pour celles qu'on nomme de la Trinité ; ce fut-là qu'un rocher à fleur d'eau fendit nôtre Vaisseau en deux parties , & que

nous nous trouvâimes tous exposéz à la merci du plus impitoyable de tous les Elemens : Je n'ai jamais pû sçavoir ce que devinrent les autres Navires, ni quelle fut la fortune de mes Compagnons de naufrage, parce que nous étions dans une nuit fort obscure, & que je ne pensai qu'aux moiens de me sauver. Mon autre naufrage m'avoit donné de l'experience & de la confiance ; j'avois cherché une planche legere à manier , & je l'avois préparée durant les dangers de la tempête, je dirai à ma confusion , qu'étant éloigné des approches de la mort , j'ai toujours fait paroître beaucoup d'indifférence pour la vie ; mais dans les dangers évidens je n'ai jamais été

capable d'aucune autre pensée que de celle de me sauver, je flotai durant plusieurs heures à la faveur de mon appui avec une agitation & un boulleversement auquel je ne scaurois penser sans frémir. Tantôt l'impetuosité des ondes m'enfonçoit, tantôt la pesanteur des flots me renversoit; je resistai néanmoins assez long-temps à ces violentes agitations, jusqu'à ce qu'ayant enfin perdu & la connoissance & le sentiment, je ne scaï bonnement ni ce que je devins, ni par quel moyen je fus préservé de la mort : il me souvient seulement que revenant à moi, j'ouvris les yeux, & trouvai la Mer calmée ; j'apperçus une Isle fort proche, & je sentis mes mains si collées à mon ais-

qu'à peine je les pûs détacher,
& les doigts m'en sont restez
courbez , sans que j'aie pû ja-
mais les redresser par aucun
moyen : la vûë de cette Isle
m'encouragea beaucoup , & en-
fin étant venu à bord , je me
traînai sous un arbre sans penser
à aucune autre chose , sinon que
je ne pouvois plus vivre que
pour languir , & être plus long-
temps à mourir. Je trouvai sous
cet arbre deux fruits de la gros-
seur , & presque de la couleur
de nos Grenades , avec cette
difference que le gouft m'en
parut plus délicat , plus substan-
ciel , & plus nourissant ; ayant
mangé le premier , mon cœur
se fortifia & se réjouit , & ayant
encore mangé le second je me
trouvai pleinement rassasié ;

mais comme j'étois tellement
brisé que j'avois une peine ex-
trême à me soutenir, je m'éten-
dis, & je m'endormis d'un si
profond sommeil que je fus au
moins vingt quatre heures sans
me réveiller : après ce sommeil
je me trouvai tout à fait délassé,
je vis que mes habits étoient
secs, & le beau Soleil qui luisoit
m'anima d'un certain courage
qui me remplissoit d'espérance.
Je rencontrais deux autres fruits
que je mangeai, & m'étant ap-
pliqué à chercher l'élévation
du Soleil, je jugeai que je pou-
vois être au trente-troisième
degré de Latitude Australie ;
mais je ne pus rien connoître
de la Longitude. Aiant encore
pris quelque repos je me reso-
lus d'avancer dans cette Isle

pour découvrir s'il n'y avoit point d'Habitans : J'y vis effectivement quelque apparence de chemins ; mais ils conduisoient dans des broussailles fort épaisses , & on n'y pouvoit passer sans se baisser , ce qui me donnoit d'étranges pensées : ayant rencontré un arbre plus haut que les autres , je crus qu'en y montant je pourrois appercevoir quelque chose ; mais comme je montois , j'entendis un grand bruit , & je vis à même temps deux prodigieuses bêtes volantes qui vinrent sur cet arbre , & qui m'obligèrent de descendre beaucoup plus vite que je n'étois monté . Qu'on ne s'étonne point du nom de Bête que je donne ici à des oiseaux ; leur grosseur étoit si de-

mesurée, que j'en fus effraié, & je parle comme je pensois alors : Je me jettai donc à terre avec une extrême vîtesse, & je n'y fus pas long temps sans entendre des cris si effroiables que je pensois à tous momens que j'allois être devoré. Enfin je rentrai en moi-même, & faisant reflexion sur la misere où je me vois réduit, je conclus qu'il valoit mieux perir bientôt que de chercher à languir davantage ; après tout disois je c'est une nécessité que je perisse d'une façon ou d'une autre, & je ne puis éviter un danger que pour retomber dans un plus grand.

Je me levai donc entièrement résolu à la mort, & me ressouvenant que mon Pere &

ma Mere avoient expiré sur le bord de la Mer , je m'avançai vers le rivage , où j'avois laissé ma planche . A peine eus - je quitté ma place , que je fus suivi d'un si grand nombre d'animaux qu'il me fut impossible de les distinguer ; j'avois cependant le jugement aussi entier qu'on peut l'avoir en pareille occasion : il me semble que je vis certaines especes de chevaux ; mais avec des têtes pointuës , & des pattes qui finissoient en griffes ; je ne puis dire si c'étoit ces bêtes qui étoient venuës fondre sur l'arbre où j'étois , je crois cependant qu'elles avoient des plumes & des aîles ; je vis certaines especes de gros chiens , & plusieurs autres sortes d'animaux qui n'ont rien de sembla-

ble à ceux que nous vîions en Europe ; ils firent de grands cris si-tôt qu'ils m'appérçurent , lis s'avancerent vers moi en redoublant leurs cris ; je me résolus donc à défendre ma vie . Je pris ma planche , avec laquelle je me mis à faire en quelque façon l'exercice , la tournant & retournant , ce qui les rendoit fort attentifs , jusques à ce que deux des plus grosses Bêtes s'étant approchées pour me joindre , j'en atteignis une , & la frapai si rudement qu'elle retourna vers les autres animaux : à son approche , ce ne fut que hurlement ; je fus saisi d'une extrême crainte par le redoublement des cris effroyables que j'entendois , je pris au plûtôt trois fruits de l'arbre dont j'ai parlé ;

parlé, & me jettai dans l'eau avec ma planche: après avoir nageé une distance assez raisonnable pour me croire hors de danger, je tournai les yeux du côté de l'Isle, & je vis sur le rivage ce grand nombre d'animaux que je fuijois; une partie se mit promptement à la nage, & me poursuivit avec tant de vigueur & tant de légereté qu'ils ne furent pas long-temps à m'approcher; comme je vis que je ne pouvois leur échaper, je me tournai contre eux, & leur présentai le bout de ma planche, avec un succès assez heureux; car à mesure qu'ils s'éforçoient d'en prendre, & d'en mordre le bout, ils la pousoient, & me faisoient avancer autant qu'eux: ce manège con-

tinua jusques à ce que j'arrivai sur une espece d'Isle à fleur d'eau qui se trouva flotante , & qui m'emporta avec assez de vitesse pour ôter les moyens à mes Ennemis de me joindre ; ils me suivoient cependant avec un courage , ou plutôt avec une rage qui s'augmentoit , d'autant plus qu'ils desesperoient davantage de me pouvoir atteindre : Enfin mon Isle étant venue à s'arrêter tout d'un coup , ils eurent encore le temps de me rapprocher : je ne scavois plus où j'en étois , & je faisois d'inutiles reflexions pour deviner la cause de l'immobilité de l'Isle , dont le mouvement m'avoit été si favorable , lors que je vis quatre de ces gros animaux volans dont j'ai parlé , qui venoient au

secours des autres. Quand je les vis prêts à fondre sur moi, je me couvris de ma planche pour éviter leurs premières attaques, qui furent si rudes, que d'un coup de becq ils la percerent : ce fut alors que mon Isle se dressant tout à coup avec une extrême impetuosité me secoua, & me jeta à plus de cinquante pas d'elle ; je crûs alors que c'étoit une espece de Baleine dont quelques Naturalistes font mention, & que l'un de ces monstrueux oiseaux s'étant mis sur son dos avoit enfoncé ses griffes dans sa chair ; elle s'éleva, ce me semble, de plus de cent coudées hors de l'eau, avec un bruit aussi terrible que celui de nos tonnerres.

Cette secousse me boulever-

F ij

sa tellement l'esprit, que je ne
sciai ce que je devins alors ; mes
doigts crochus furent cause que
je ne quittai point ma planche :
étant un peu revenu à moi, je
vis encore la bête qui bondis-
soit, & qui jettoit de l'eau par
les naseaux, avec des siflements
horribles.

Enfin elle s'enfonça tout-à-
fait dans la mer ; les oiseaux
qui me poursuivoient s'étoient
retirez, ainsi je me trouvai seul
au milieu des eaux, sans autre
secours que celui d'un mor-
ceau de bois, & sans autre pen-
sée que celle de la mort, à la-
quelle je voiois bien que je ne
pouvois échaper. J'étois si tan-
batu des fatigues que j'avois
euës, & si incommodé de l'eau
que j'avois avalée, qu'on ne

croiroit jamais qu'un homme fût capable de résister à tant de maux ; dans cet état je me souvins de mes fruits , & j'en mangeai deux , après quoi je me sentis tout abattu de sommeil , & je fus obligé à me renverser sur ma planche , le visage contre le Ciel , pour être en quelque façon hors du danger d'être suffoqué des eaux , je fermai les yeux , & je ne saurai combien de temps je demeurai en cette posture , je m'éveillai excité par les rayons qu'un Soleil fort éclatant darroit sur mon visage , & je trouvai que j'étois poussé d'un vent de Nord-Ouest avec beaucoup de vitesse , bien que la Mer ne fût pas fort agitée : Je sentis alors mon cœur & mon

esprit dans une assiette fort tranquille, & peu de temps après je me trouvai assez proche d'une Terre où le vent me poussa mes doigts crochus étoient si collez à ma planche que j'eus de la peine à les détacher pour monter sur le rivage. Mes habits étoient si pesants de l'eau dont ils étoient penetrez, que je ne pouvois presque les porter. L'agitation de la Mer & l'eau salée que j'avois bûe m'avoient tellement chargé la tête que j'avois peine à me soutenir ; j'étois comme un homme que l'excès du vin ou plusieurs tours ont étourdi, & rendu incapable de faire un pas à propos : Tout ce que je pus faire fut de me traîner jusqu'à une certaine distance, où je me cou-

chai ; je m'endormis aussi-tôt,
& mon sommeil rétablit en
quelque façon mon cerveau,
& desleicha mes habits , que je
frotai pour les rendre moins in-
commodes : je me souvins que
j'avois encore un fruit de ceux
dont j'ai parlé , & l'ayant man-
gé , je connus que le défaut de
nouriture étoit la principale
cause de mon extrême foibles-
se : j'avancé donc dans l'Isle
pour chercher quelque chose ,
& après avoir marché deux
cents pas ou environ , je trouvai
plusieurs arbres , mais je n'y
aperçus aucun fruit : je tom-
bai alors dans une profonde
réverie , pendant laquelle je ne
laissois pas de toujours avan-
cer , & comme j'allois la tête
baissée je vis à terre deux fruits

qui étoient couverts de quelques feüilles , je les pris comme un present du Ciel , & aprés en avoir mangé un , je sentis une certaine force qui m'encoura-gea d'avancer chemin , & de considerer le lieu où je pouvois être , qui étoit environ 135. degréz Austral ; je voiois plu-sieurs Signes qui me faisoient croire que la Terre ferme n'é-toit pas beaucoup éloignée ; l'eau se trouvoit fort douce , les vents souffloient du Sud , & je les remarquois fort entre-coupez , je sentois même cer-taines vapeurs extraordinaires , en un mot , je me flattois que je voiois quelque apparence de Païs : à force d'avancer je trou-vai un arbre chargé de gros fruits , dont les branches é-toient

toient abaissées jusques à terre, la place étoit tapissée d'un coloris de diverses fleurs très-belles, & parfumée d'odeurs très-agréables : aussi-tôt que j'eus mangé de ces fruits je tombai dans un grand assoupiissement, & j'étois abbatu de telle sorte, que j'appercevois tout ce qui se passoit autour de moi sans remarquer rien de distinct. Peu de temps après j'entendis plusieurs hurlemens de bêtes qui me semblerent être fort près de moi, & presqu'aussi-tôt j'en apperçus sept, qui étoient de la grosseur & de la couleur de nos gros ours, à la réserve que chaque partie me paroisoit aussi grosse que toute la tête. Elles s'approcherent de moi, & s'en retirerent plu-

lieurs fois sans me toucher,
mais enfin elles commencerent
tout de bon à vouloir me de-
vorer , & j'étois déjà tout en
sang lors que deux gros oiseaux
de la forme de ceux dont j'ai
parlé ci dessus , vinrent fondre
sur ces animaux , & les oblige-
rent à prendre la fuite , & à s'al-
ler cacher dans les cavernes les
plus proches : Les oiseaux les y
poursuivirent , mais n'en ayant
pû attraper aucun , ils revin-
rent à moi , & après m'avoir
donné quelques coups de grif-
fes , il y en eut un qui m'empois-
gna de ses deux serres , & m'en-
leva fort haut en l'air . La cein-
ture de plusieurs doubles que
j'avois autour de moi me sauva
la vie , & empêcha que je ne
fusse percé jusques aux entrail-

les, je ne laisseois pas toutesfois de souffrir des maux éfroiables. Après un assez long chemin ces animaux s'arrêtèrent sur un rocher, où celui qui me portoit se déchargea, & aussitôt son compagnon m'empêigna à peu près de la même manière qu'avoit fait l'autre : La douleur qu'il me causa m'étant enfin devenuë insupportable, & m'ayant jetté dans une espece de desespoir, je me jetai brusquement à son col, & je trouvai assez de forces dans mon desespoir pour lui arracher les yeux à belles dents, il tomba en même temps dans l'eau, & ayant lâché prise, il me laissa, & je montai aussi tôt sur son dos. Son Compagnon qui avoit pris le devant pour fendre

l'air s'étant apperçû que l'autre ne suivoit pas , & nous ayant vûs sur l'eau, rebroussa chemin , & fondit sur moi avec une impetuosité épouventable ; il se percha sur mes épaules , & me lança des coups qui me devoient être tous mortels , s'ils avoient porté. J'avois toujours gardé un petit poignard à ma ceinture que j'enfonçai dans son ventre à force de fonder & de pousser , car ces oiseaux sont presque impenetrables , comme nous verrons ensuite , & ont deux grosses écailles qui les environnent , & qui les défendent à peu - près comme les Tortuës. Pendant que je combattois contre ce second ennemi , le premier se glissa de dessous mes cuisses , & me quitta,

cela fit que je m'attachai si fortement à une des pattes de ce-lui-ci. Je bien loin qu'il m'élevât tout haut je tins ferme, de peur de perir ; il croit terriblement comme un animal qu'on assomme ; après être fort élevé il se précipitoit dans la Mer, & à la faveur de cet élément j'eus la liberté de me jeter à son col, & ensuite de monter sur son dos ; il hurloit en perdant son sang, il voltigeoit, & se contournoit de mille manières pour me secouier, & me contraindre à le lâcher.

Je ne pensois alors à autre chose qu'à tenir ferme, pour empêcher l'effet de ses efforts, parce que ma planche, qui étoit ma seule ressource, étant perdue, je ne voyois point de

milieu entre le quitter & perir. Enfin il s'arrêta sur l'eau sans autre mouvement que celui d'un bœuf égorgé qui se meurt, confessant par son repos qu'il étoit vaincu : ayant donc quelque loisir de respirer & de sentir mes plaies , je ne scûs distinguer nulle partie en tout mon corps qui ne fût percé de quelque coup , & couverte de sang, mes habits furent tous déchirer , sans qu'il m'en restât aucune piece ; l'eau de la Mer , bien que fort douce en cet endroit , avoit encore assez de sel pour me causer des douleurs qui firent que je perdis tout sentiment.

Je scûs peu de temps après que quelques Gardes de la Mer virent une partie de ce combat,

& que quatre se détachèrent sur une petite chaloupe pour venir reconnoître qui j'étois ; ils me crurent sans vie, & me tirerent dans leur bateau comme un mort qui avoit expiré dans sa victoire ; aussi-tôt qu'ils reconnurent du mouvement en mon cœur ; ils mirent dans ma bouche, dans mon nez, & dans mes oreilles une liqueur qui me fit bien-tôt ouvrir les yeux, & voir mes bien-faiteurs ; ils me firent boire d'une sorte d'eau qui me donna de nouvelles forces, & qui me réjouit le cœur , ils me laverent le corps d'une eau odoriférante , ils oignirent mes plaies , & les banderent fort proprement ; m'ayant ainsi mis hors de danger , ils poursuivirent mes En-

nemis , & ayant tiré le dernier dans le batteau , ils le mirent à mes pieds , l'autre avoit encore du mouvement , & comme je leur eus expliqué par signes que je lui avois arraché les yeux , ils le poursuivirent , l'assommerent , & le tirerent sur l'autre , avec de grandes marques de réjoüissance : Ils retournerent à terre , d'où nous étions éloignez à peu près de trois heures , & m'ayant mis sur le bord , ils apporterent les deux oiseaux à mes pieds avec des acclamations semblables à celles qu'ils avoient coutume de faire dans leurs plus grandes victoires .

CHAPITRE IV.

Description de la Terre Australe.

Carte Geographique de la dite Terre.

S'IL Y A quelque chose au monde qui puisse persuader la fatalité inévitable des choses humaines, & l'accomplissement infaillible des événemens dont la suite compose la destinée des hommes, c'est assurément l'Histoire que je décris ; il n'y a pas un seul trait qui n'ait servi à me conduire, ou à me maintenir dans ce nou-

veau Païs, où il étoit arrêté que je serois un jour transporté. Il falloit que le grand nombre de mes naufrages m'accoustumât à les supporter. Les deux sexes m'étoient nécessaires sous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la suite. Il falloit que je fusse tout nud, autrement j'aurrois été reconnu pour Etranger dans un Païs où personne n'est habillé. Sans l'éfroiable combat que je fus obligé de soutenir contre les monstrueux oiseaux dont j'ai parlé, & qui me mit en grande réputation parmi ceux qui en furent témoins, j'aurois été contraint de subir un examen qui auroit été infailliblement suivi de ma perte. Enfin, plus on considé-

rera toutes les circonstances de mon voyage & de mes perils, plus on verra clairement qu'il y a un certain ordre de choses dans le sort des hommes, & un enchaînement d'effets, dont rien ne peut empêcher la suite, & qui nous conduisent par mille routes imperceptibles à la fin pour laquelle nous sommes destinez.

La coutume des Habitans de ce Païs, est de ne recevoir personne parmi eux, qu'ils ne sçachent auparavant quelle est sa naissance, sa Patrie, & son humeur ; mais le courage extraordinaire avec lequel ils m'avoient vu combattre, & de l'admiration duquel ils sembloient ne pouvoir revenir, fit que sans aucune enquête je fus

admis dans le Quartier voisin,
& qu'un chacun me vint baisser
les mains : Ils vouloient aussi
m'élever sur leurs têtes , qui est
la plus grande marque de la
haute estime qu'ils font d'une
personne ; mais comme on con-
nuit que cela ne se pouvoit faire
sans m'incommode , on obmit
cette ceremonie. Ma recep-
tion étant faite , ceux qui m'a-
voient amené & soulagé me
porterent dans leur maison du
Heb , qu'on pouroit rendre en
nôtre langue , Maison d'éduca-
tion ; on avoit pourvû à ma
place & à ma nourriture avec
un soin , une diligence & une
honnêteté qui surpassent la
civilité des Européens les plus
polis : à peine fus-je arrivé qu'e
deux cents jeunes Australiens

me vinrent saluer d'une maniere tres-honnête : L'envie que j'avois de leur parler fit que je me ressouvins de quelques mots que j'avois entendus à Congo, & entre autres de celui de *Rimlem*, que je leur dis, & qui signifie, *je suis votre serviteur*; à ce mot me croiant de leur Païs, ils s'écrierent avec de grands signes de joie, *le clé, le clé*, c'est à dire, *nôtre frere, nôtre frere*; en même temps ils me présentèrent deux fruits d'une couleur rouge, entremêlée d'azur, j'en mangeai un qui me réjouit, & me fortifia; on me donna ensuite une espece de bource jaunâtre, qui tenoit environ un bon verre, que je beus avec un plaisir que je n'avoit jamais senti; j'étois en ce Païs, & entre

ces nouveaux visages comme un homme tombé des nuës, & j'avois peine à croire que je visse véritablement ce que je viois; je m'imaginois quelquesfois en moi, même que j'étois peut-être ou mort, ou du moins aliené d'esprit, & quand je me convainquois par plusieurs raisons que je vivois assûrément, & que j'avois le sens bon, je ne pouvois me persuader que je fusse en la même Terre, ni avec des hommes de même nature que ceux de l'Europe : je fus entièrement gueri en quinze jours, & j'appris suffisamment la langue en cinq mois pour entendre les autres, & m'expliquer : Voici donc les limites de la Terre Australe, autant que je les ai pû comprendre par plu-

sieurs relations , & que je les puis décrire selon les Meridiens de Ptolomée.

Elle commence au trois cent quarantième Meridien , vers le cinquante-deuxième degré d'élevation Australe , & elle avance du côté de la ligne en quarante meridiens , jusques au quarantième degré : Toute cette Terre se nomme *Huft*. La Terre continuë dans cette élévation environ quinze degrés , & on l'appelle *Hube* : depuis le quinzième meridien la Mer gagne & enfonce peu à peu en vingt cinq meridiens jusques au cinquante unième degré , & toute cette Côte qui est Occidentale s'appelle *Hump* ; la Mer fait là un Golphe fort considérable qu'on appelle

Ilab. La Terre repousse ensuite vers la ligne , & en quatre meridiens elle avance jusques au quarante-deuxième degré & demi, & cette Côte Orientale se nomme *Hued* : La Terre continue dans cette élévation environ trente-six meridiens , & on l'appelle *Hüod* ; après cette longue étendue de Terre la Mer regagne , & avance jusques au quarante neuvième degré en trois meridiens , puis ayant fait une espece de demi . cercle en cinq meridiens , la terre retourne , & pousse jusques au trentième degré en six meridiens ; la Côte qui est sur l'Occident se nomme *Hug* , le fonds du Golphe *Pug* , & l'autre côté *Pur* ; la terre continue environ trente-quatre meridiens , presque

que dans la même élévation , & c'est le Païs de *Sub* , après quoi la mer s'enfle , & étant ce sem-ble devenuë plus haute qu'à l'ordinaire , elle l'emporte en-tièrement sur la terre , & en-fonce à peu près jusques au Pole , la terre cedant peu à peu jusques au soixantième me-ridien ; on trouve sur cette côte les Païs de *Hug* , *Pulg* , *Mulg* ; Vers le cinquante - quatrième degré d'élévation on voit l'em-bouchure du Fleuve *Sulm* , qui fait un Golphe fort considéra-ble ; c'est sur les bords de ce Fleuve que demeure un Peuple qui approche fort des Euro-péens , & qui vit sous l'obeis-sance de plusieurs Rois.

Voilà ce que j'ai pu scavoir de certain des Côtes de la Terre

Australe qui regarde la ligne
Pour les limites qui sont vers le
Pole ce sont de prodigieuses
Montagnes, beaucoup plus hau-
tes & plus inaccessibles que les
Pireneées qui séparent la France
de l'Espagne ; on les nomme
Iwas, & elles commencent vers
le cinquantième degré, enfon-
çant insensiblement pendant
soixante-cinq méridiens jusques
au soixantième degré, & puis
remontant jusques au quarante-
huitième, & retournant ensuite
jusques au cinquante-cinquième
degré, après quoi elles s'avan-
cent jusques au quarante-trois-
ième, & se terminent à la
Mer.

Aux pieds de ces Montagnes
on distingue les Pays suivans ; le
Curf, qui s'étend depuis la

Montagne jusques au *Huff*; le *Curd* suit, & puis le *Gurf*, le *Durf*, le *Iurf*, & le *Sarf*, qui se termine à la Mer. Dans le milieu du Pays entre les Montagnes & les Côtes Australes, on trouve le *Trum*, le *Sum*, le *Burd*, le *Purd*, le *Burf*, le *Turf*, & le *Pulg*, qui aboutit à la Mer. Ainsi la Terre Australe contient vingt-sept Pays differens tres-considerables, & qui ont ensemble environ trois mille lieues de longueur, & quatre à cinq cents de largeur.

La Vallée qui est au delà des Montagnes est quelquefois de vingt degrez de largeur, & quelquesfois de six seulement; elle est partagée par deux Fleuves fort larges à l'embouchure, dont l'un coule vers l'Occi-

dent, & s'appelle *Sulm*, & l'autre vers l'Orient, & s'appelle *Hulm*.

La longueur de ce Pays est environ de huit cents lieuës, & sa largeur de six cents en certains endroits, & communément de trois cents: Toute cette vaste Terre se nomme *Fund*, & elle est soumise à douze ou treize Souverains, qui se font ordinairement de cruelles Guerres les uns aux autres.

Ce qui surprend davantage dans la Terre Australe, c'est qu'on n'y voit pas une seule Montagne, les Australiens les ayant toutes applanies.. Il faut ajouter à ce prodige l'uniformité admirable des langages, des Coutumes, des Bâtimens, & des autres choses qui se ren-

contrent en ce grand Pays; c'est assez d'en connoître un Quartier pour porter un jugement assuré de tous les autres, ce qui vient sans doute du naturel de tous les Particuliers qui sont nez avec cette inclination de ne vouloir absolument rien plus que les autres, & s'il arrivoit que quelqu'un eut quelque chose qui ne fut pas commun, il lui seroit impossible de s'en servir.

On conte quinze mille *Sezains* dans cette prodigieuse étendue de Pays, chaque *Sezain* contient seize Quartiers, sans conter le *Hab*, & les quatre *Hebs*. Il y a vingt-cinq maisons dans chaque Quartier, & chaque maison a quatre séparations, qui contiennent cha-

cune quatre hommes : Il se trouve ainsi quatre cents maisons dans chaque Sezain , & six mille quatre cents personnes ; les quelles étant multipliées par quinze mille Sezains , on aura le compte de tous les Habitans de la Terre Australe , qui sont environ au nombre de quatre-vingts-seize millions , sans compter toute la Jeunesse , & tous les Maîtres logez dans les *Hebs* , dans chacun desquels il y a au moins huit cents personnes ; & comme dans les quinze mille Sezains il y a soixante mille *Hebs* , On y doit encore compter quarante-huit millions ou environ , tant de jeunes Gens que de Maîtres qui les enseignent .

La grande Maison du Sezain

qu'ils appellent *Hab*, c'est-à-dire, Maison d'élevation, est toute bâtie de pierre diaphanes & transparantes, semblables à nôtre plus fin cristal de roche, si ce n'est que ces pierres sont bigarrées d'une prodigieuse quantité de figures de toutes sortes de couleurs les plus belles & les plus vives du monde, les quelles par leur variété infinie forment tantôt des personnes humaines, tantôt des païsages, quelquefois des soleils, & d'autres figures d'une vivacité qu'on ne sçauroit assez admirer : tout le bâtiment est sans aucun autre artifice que de la taille très polie de cette pierre, avec des reposoirs tout à l'entour, & seize grandes tables d'un rouge beaucoup plus vif que celui de

nôtre écarlate.

Il y a quatre entrées fort considerables qui répondent aux quatre grands chemins sur lesquels il est situé: tout le dehors est rempli de degrez d'une invention d'autant plus rare qu'ils paroissent moins. On y peut monter jusques au sommet par mille degrez, après lesquels on est sur une espece de plate-forme qui peut contenir aisément quarante personnes: le pavé de cette superbe Maison est assez semblable à notre jaspe , mais les couleurs en sont beaucoup plus vives , & sont avec cela pleines de veines d'un riche bleu , & d'un jaune qui surpassé l'éclat de l'or. Personne n'y fait sa demeure ordinaire ; mais chaque Quartier doit tour à tour

tour garnir tous les jours sa table pour la subsistance des passans. Cette grande Maison est située au milieu du Sezain, & elle a environ cent pas de diamètre, & trois cents treize pas de circuit.

La Maison des quatre Quartiers qu'ils appellent *Heb*, c'est-à-dire Maison d'Education, est toute bâtie de la matière dont le pavé du *Hab* est composé, à la réserve du Dôme qui est fait d'une pierre transparente, par où entre la lumière qui sert à l'éclairer.

Le pavé a quelque rapport avec notre marbre blanc, mais il est mêlé de plusieurs traces d'un rouge & d'un verd très-vif; ce beau bâtiment est partagé en quatre Quartiers par

douze grandes croisées qui font comme quatre demi diamètres; il a cinquante pas de diamètre, & environ cent cinquante-trois pas de circuit; chaque séparation est destinée à la jeunesse du Quartier qu'elle regarde, & il y a au moins deux cents enfans qu'on y élève avec leurs meres depuis qu'elles ont conçû, jusques à ce que leurs enfans aient deux ans. Alors les meres sortent, & leurs enfans sont élevés avec les jeunes hommes qu'on y instruit. Ces jeunes hommes, dont il y a un très-grand nombre, sont divisés en cinq bandes.

La première est occupée à se perfectionner aux principes, & elle a six Maîtres. La seconde est de ceux à qui on expose

les raisonnemens communs des choses naturelles , & ils ont quatre Maîtres. La troisième est de ceux à qui on permet de raisonner , & ils ont deux Maîtres. - La quatrième est de ceux qui peuvent composer , & ils ont un Maître. La cinquième est de ceux qui attendent qu'on les choisisse pour Lieutenans , c'est-à-dire , pour remplir la place des frères qui se retirent de ce monde , comme je l'expliquerai dans la suite.

Ce sont les Particuliers de chaque Quartier qui contribuent à la nourriture de tout ce monde , & ils apportent régulierement tous les jours ce qui est nécessaire à leur subsistance , lors qu'ils viennent à la conference du matin.

Les Maisons communes qu'ils nomment *Hiebs*, c'est-à-dire, demeures d'hommes, sont au nombre de vingt-cinq en chaque Quartier, chacune de vingt-cinq pas de diamètre, & de quatre-vingts pas ou environ de circuit, elles sont partagées comme les *Hebs*, par deux grosses murailles qui font quatre séparations, qui aboutissent chacune à un appartement; elles sont toutes bâties de marbre blanc du pavé des *Hebs*, excepté les croisées qui sont du cristal des Habs, afin que le jour y puisse entrer. Chaque séparation est habitée par quatre personnes qu'ils nomment *Clé*, c'est-à-dire, Frères. On ne voit rien dans ces bâtiments que quatre espèces de bancs qui

de la Terre Australe. Ioi
leur servent à se reposer , &
quelques sieges pour le même
usage.

Les Départemens qu'ils ap-
pellent *Huids*, sont environ de
trois cents pas de circuit , & de
soixante & quinze de dia-
mètre ; la figure en est parfaite-
ment quarrée , & ils se parta-
gent en douze belles allées ,
dont chacune fait le tour de
l'appartement , avec une Place
quarrée au milieu de six pas de
diamètre.

Les trois premiers & plus
grands rangs sont garnis d'ar-
bres qui portent des fruits peu
estimez parmi eux. Ces fruits
sont gros comme nos Callebas-
ses de Portugal de sept ou huit
pouces de diamètre : La chair
en est rouge , & d'un goût plus

exquis que celui de nos vian-
des les plus délicates ; un seul
fruit est capable de rassasier
quatre hommes, qui seroient
fort affamez.

Les cinq qui suivent sont
plantées d'arbres, qui portent
de petites bourses d'un jaune
charmant, remplies d'un jus
tres-substancial pour rafraîchir,
le contenu d'une seule bourse
suffit pour étancher la soif, &
l'on a coutume d'en vider trois
à chaque repas.

Les quatre derniers rangs
sont remplis de moindres ar-
brisseaux qui portent un fruit
de la grosseur des poimmes de
Renettes, d'une couleur plus é-
clatante que n'est le pourpre,
d'une odeur qui enchante, &
d'un goût que je ne scaurois

comparer à rien de ce que nous mangeons en Europe : Ce fruit a la propriété de causer le sommeil à proportion qu'on en mange ; aussi est-ce la coutume de n'en manger que le soir , & lors qu'on en mange un , on est assuré de dormir trois heures .

Ils creusent en chaque allée deux raies d'une mediocre profondeur dans lesquelles il croît des racines qui produisent de trois sortes de fruits , dont les uns ne s'éloignent pas beaucoup de nos plus beaux Melons , les autres sont gros comme les Bons-Chrétiens , mais d'un bleu merveilleux ; & les troisièmes approchent de nos Courges d'Espagne , mais la couleur & le goût en sont entier-

Voila ce qui est également en usage en toutes les parties de ce vaste Pays , pour la nourriture des hommes ; ils n'ont ni four ni cheminées pour cuire aucune viande : ils ne scâvent ce que c'est que cuisine & Cuisinier , leurs fruits rassasient pleinement leur appétit , sans offenser en façon quelconque leur estomac . Ils les remplissent de force & de vigueur sans les charger ni leur causer aucune indigestion , parce qu'ils sont parfaitement meurs , & qu'ils n'ont aucun reste de verdeur .

On ne void qu'un arbre dans le carré du milieu , qui est plus haut que les autres , & qui porte un fruit de la grosseur de nos

olives, mais d'une couleur rougeâtre, ils le nomment *Balf*, ou arbre de Beatitude : si on en mange quatre on devient gai par excés; si on en mange six on s'endort pour vingt-quatre heures, mais si on passe le nombre de six, on s'endort d'un sommeil dont on ne réveille jamais, & ce sommeil mortel est précédé des marques de la plus grande joie du monde.

Ce n'est que fort rarement que les Australiens chantent pendant leur vie, & jamais ils ne dansent; mais ils n'ont pas plutôt mangé de ce fruit en la quantité que j'ai dite, qu'ils chantent & dansent jusques au Tombeau.

Je ne dois pas oublier que tous les arbres dont j'ai parlé

ont cet avantage qu'ils sont chargez en tout temps de fruits meurissans, de fleurs, & de boutons ; nous avons une image de cette merveilleuse fecondité en nos orangers , mais avec cette difference que les rigueurs de nos Hivers , & les ardeurs de nos Etez leur nuisent beaucoup, au lieu qu'en ce Pays-là il est tres difficile d'y pouvoir remarquer aucune alteration.

Par ce que j'ai dit , il est aisé de juger que ce grand Pays est plat , sans forests , sans marais , sans deserts , & également habité par tout ; il est cependant facile de concevoir qu'il a de la pente vers la ligne , & qu'on monte insensiblement du côté du Pole ; mais en quatre ou cinq cents lieuës , c'est tout au plus

s'il y en a trois de hauteur.

Il y découle quantité d'eaux des Monts *Iuads*, & les Australiens savent les conduire si adroitemment, qu'elles environnent tous les Sezains, tous les Quartiers, & tous les déparemens ; ce qui contribue beaucoup à la fertilité de la Terre.

La pente dont je viens de parler ne se void pas seulement au regard du continent, mais encore dans la Mer, qui est si basse l'espace de trois lieuës, qu'à peine peut-elle porter un batteau, elle n'a pas sur les bords un doigt de profondeur, & après une lieuë elle ne fait pas un pied, & ainsi à proportion, d'où il est aisé de voir qu'il est impossible d'approcher de cette Terre du côté de la

Mer, qu'à la faveur de quelques veines d'eau qui ne sont connues que de ceux du Pays.

Cette même pente fait que toute cette Terre est directement tournée au Soleil pour en recevoir les raions, avec tant d'avantage qu'elle est presque par tout également fertile; de forte qu'on diroit que les Montagnes qui sont opposées à son Pole n'y ont été élevées par la Nature, que pour mettre ce bien-heureux Pays à couvert de ses rigueurs: Outre cela ces affreux boulevarts servent à arrêter les raions du Soleil, & à les refléchir contre les extrémités de cette Terre, & c'est delà que ses Habitans jouissent d'un bonheur dont tous les Septentrionaux sont privés, qui est

de n'avoir aucun excez de froidure en Hiver , ni de chaleur en Eté , ou plutôt de n'avoir proprement jamais ni Hiver , ni Eté .

Je ne doute pas que cette proposition ne doive surprendre les Geographes , qui ayant divisé la Terre en deux Parties égales par la Ligne qu'ils nomment Equinoxiale , mettent autant de chaleur & de froidure d'un côté que d'autre : Fondez sur ce principe que la proximité ou l'éloignement du Soleil causent l'Eté ou l'Hiver sur la Terre . Il y a cependant des Geographes qui ont corrigé cette erreur , & qui sans avoir aucune connoissance de la Terre Australe ont remarqué que si ce principe étoit véritable , il faudroit

qu'il fit toujours plus chaud en Guinée & aux Moluques, qu'en Portugal & en Italie ; pârce que le Soleil n'en est jamais si éloigné ; ce qui est pourtant contraire aux experiences de tous ceux qui ont voyagé en ces Païs-là ; lesquels assurent que les plus grandes chaleurs arrivent toujours au temps de la Canicule, & les plus grands froids lorsque le Soleil est dans les signes du Verseau & des Poissons , quoiqu'il soit bien plus éloigné de la Terre quand il est en celui du Capricorne. Il est donc constant que l'Hiver & l'Eté arrivent universellement par toute la Terre en même-temps , bien qu'avec une grande difference, selon les differentes situations des Pays. Je dis bien plus , la

de la Terre Australe. III

proximité du Soleil contribue si peu à la chaleur de la Terre, que si on y prend garde on trouvera qu'au temps qu'il en est le plus proche, c'est alors qu'on en ressent moins l'ardeur; on scait en Europe que les chaleurs de May & de Juin sont bien moindres que celles de Juillet & d'Aoust; on est souvent gelé au mois de Juin, lorsque le Soleil est en sa plus grande élévation , & on brûle en Juillet, quand il s'est déjà bien éloigné; c'est donc autre chose que sa proximité qui échauffe la Terre : il arrive même que souvent en son entiere absence, à scavoir la nuit, la chaleur est beaucoup plus grande que le jour en sa présence.

Pour revenir à la Terre Au-

strale, on ne sçait ce que c'est que la pluie en ce Pays-là, non plus qu'en Afrique. Les Tonnerres ne s'y font jamais entendre, & ce n'est que fort rarement qu'on y void quelques légères nuées. Il n'y a ni mouches, ni chenilles, ni aucune autre sorte d'insectes. On n'y void ni araignées, ni serpens, ni aucune bête venimeuse ; en un un mot, c'est une Terre qui renferme des délices qui ne se rencontrent point en aucune autre part, & qui est exempte de toutes les incommoditez qui se trouvent par tout ailleurs.



CHAPITRE V.

De la constitution des Australiens, & de leurs Coutumes.

Tous les Australiens ont les deux sexes, & s'il arrive qu'un enfant naîsse avec un seul, ils l'étouffent comme un monstre, ils sont fort légers & fort actifs, leur chair est d'une couleur qui tire plus sur le rouge que sur le vermeil, leur hauteur est communément de huit pieds, ils ont le visage moyennement long, le front large, les yeux à fleur de tête, la bouche très-petite, les lèvres plus

rouges que le corail , le nez plus long que rond , la barbe & les cheveux toujours noirs , & qu'ils ne coupent jamais , parce qu'ils croissent tres - peu ; leur menton est tendu & recourbé , leur cou délié , & leurs épaules grosses & élevées ; ils ont des mammelles fort petites , & fort bas placées , plus rouges que vermeilles ; leurs bras sont nerveux , leurs mains larges & longues ; ils ont la poitrine fort élevée , le ventre plat , & qui ne paroît que tres - peu en leur grossesse , les hanches hautes , les cuisses larges , & les jambes longues . Ils sont si accoutumez à aller tout nuds , qu'ils croient qu'on ne peut parler de se couvrir , sans se déclarer ennemi de la nature , & privé de raison .

Ils sont obligez de presenter au moins un enfant au *Heb*, mais ils les produisent d'une maniere si secrete que c'est un crime parmi eux de parler de la conjonction necessaire à la propagation des hommes.

Dans tout le temps que j'y ai été, je n'ai pû venir à bout de connoître comment la generation s'y fait. J'ai seulement remarqué qu'ils s'aiment tous d'un amour cordial, & qu'ils n'aiment personne l'une plus que l'autre. Je puis assurer qu'en trente ans que j'ai été parmi eux, je n'y ai remarqué ni querelle, ni animosité. Ils ne savent ce que c'est que le mien & le tiens, tout est commun entre eux, avec une bonne foi, & un désinteressement qui me

charmoit d'autant plus que je n'avois jamais rien vu de semblable en Europe.

J'ai toujours été assez libre à dire ce que je pensois ; mais je le fus un peu trop à declarer tout ce qui me choquoit dans leurs manieres , tantôt à un frere , tantôt à un autre , jusques à vouloir appuier par raisons les sentimens que j'avois ; je parlois de leur nudité avec certains termes d'aversion qui les choquoient extrémement. Je voulus un jour arrêter un frere , & l'exciter à ce que nous appellons plaisir ; je lui demandois avec un certain empressement où étoient les Peres des Enfans qui venoient au monde , & je disois que je trouvois ridicule le silence qu'ils affectoient de garder.

sur cela : ces discours , & quelques autres semblables donnèrent je ne scçai qu'elle horreur pour moi aux Australiens , & plusieurs ayant soutenu que je n'étois qu'un demi - homme avoient conclu qu'il faloit se défaire de moi , ce qui seroit infailliblement arrivé sans l'assistance d'un venerable Vieillard , Maître du troisième Ordre dans le Heb , nommé *Suaïns* . J'ai scû que ce digne homme défendit plusieurs fois ma cause aux Assemblées du Hab , parce qu'il avoit été témoin oculaire du combat dont j'ai parlé dans le Chapitre troisième ; mais comme il vit que je continuois de tenir des discours qui scandalisaient les Freres ; il me prit un jour en mon particulier , & me

dit, d'un ton fort froid & fort grave ; *On ne doute plus que tu ne sois un Monstre, ton esprit malin, & tes discours insolens t'ont fait connoître & detester des nôtres : On pense il y a long-temps à se défaire de toi, & n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois été mis à mort peu de temps après ton arrivée : Dis-moi franchement qui tu es, & comment tu es venu ici, L'épouvante que ces paroles me causerent, jointe à l'obligation que je lui avois, fit que je lui declarai ingenuëment quel étoit mon Pays, & que je lui racontai les avantures qui m'avoient conduites où j'étais.*

Le vieillard témoignant avoir pitié de moi, m'assura que si

je me montrois à l'avenir plus retenu en mes manieres & en mes discours , on oublieroit le passé... Il ajouta qu'il vivroit encore deux ans pour me supporter:& que comme son Lieutenant étoit jeune , il me choisiroit en sa place. Je fçai bien , dit-il , qu'étant arrivé dans un païs où tu vois plusieurs choses contraires à celles qu'on pratique au tien , tu as quelque raison d'être surpris & étoné ; mais comme c'est une coutume inviolable parmi nous de ne souffrir aucun demi-homme , dés que nous le reconnoissons par le sexe & par les actions : Bien que les deux sexes te sauvent , ta maniere d'agir te condamne , & il faut que tu te corriges si tu veux

être souffert parmi nous. Le meilleur conseil que je puisse te donner pour cela, est que tu viennes sans crainte me découvrir tes doutes, & je te donnerai toute la satisfaction que tu pourras souhaiter, pourvu que tu sois discret. Je lui promis une fidélité inviolable ; je lui jurai que je voulois être uniquement attaché à lui : & je lui protestai que je serois désormais tellement sur mes gardes, que je n'offenserоis plus personne. Le vicillard accepta toutes mes propositions, & me promit qu'il me serviroit de pere tant que je m'acquitterоis des promesses que je lui venois de faire ; *Et pour commencer le commerce des entretiens que je veux nouer avec*
toi.

toi, continua t-il, tu sauras qu'ifiant vu ton combat, je ne pus qu'à peine être persuadé que tu ne fusse qu'un demi-homme. Je vis ensuite que tu avois toutes les marques d'un homme entier, un front large & un visage long ; j'ai encore remarqué que tu raisonnois en plusieurs choses : c'est tout cela qui m'a poussé à prendre ta défense contre les ennemis que tu t'es fait ici. Apprends-moi maintenant comment on vit dans ton pays, si tous ceux qui l'habitent sont hommes de corps & d'esprit comme toi, si l'avarice & l'ambition y regnent. Enfin expliques-moi les coutumes & les manieres de ceux de ton pays sans aucun déguisement ; je te demande en cela une preuve de la fidélité &

Voyage de la sincérité que tu m'as promise.

J'étois persuadé en l'état où je me voiois reduit, que dissimuler étoit m'exposer à perdre la vie ; c'est pourquoi je crus qu'il faloit lui répondre simplement & sans lui donner aucun sujet de défiance : je lui fis donc le détail de mon pays selon les regles de la Geographie. Je lui fis comprendre le grand continent que nous habitions auquel on donne le nom d'Europe & d'Afrique , je m'étendis assez au long sur les differentes especes d'animaux qui s'y trouvent ; & ce bonhomme n'admira rien plus que ce que nous méprisons davantage , les moucherons , les insectes , les vermisseaux , ne

pouvant comprendre comme de si petits animaux pouvoient jouir de la vie & du mouvement arbitraire. Je lui fis le detail des diverses nourritures dont on se servoit : d'où il conclut par un raisonnement que nos meilleurs Medecins n'ont pas ignoré qu'il étoit impossible que nous vécussions long-tems. J'en demeurai donc d'accord avec lui, & l'assurai même qu'il étoit tres rare de voir chez nous des personnes arriver jusqu'à l'âge de cent ans ; mais que la nature sembloit pourvoir suffisamment à ce défaut par le moyen de la génération , qui étoit telle , qu'un seul homme & une seule femme produisoient dix & douze enfans. Il passa legereinent sur

cette matière , pressé de l'im-
patience qu'il avoit de m'en-
tendre sur les autres. Je lui
avoüai que les deux sexes en
une même personne étoient si
rares parmi les Européens , que
ceux en qui ils se trouvoient
passoient pour des monstres.
Quant au raisonnement , je
l'assurai qu'on le cultivoit pres-
que par tout , & qu'on en fai-
soit même des leçons publi-
ques en plusieurs endroits. Le
vieillard m'interrompant alors ;
Tu en avances trop , me dit-
il , *prens - garde à ne te point*
couper , & à ne te point enlacer
en des contradictions ; tu n'accor-
deras jamais l'usage du raison-
nement avec l'exclusion des deux
sexes , & ce que tu ajoutes que
plusieurs raisonnent entre vous ,

Et qu'on y fait des leçons durai-
sonnement en plusieurs endroits,
prouve que le raisonnement est
banni de chez vous. Le pre-
mier fruit du raisonnement est
de se connoître, & cette con-
noissance emporte par néces-
sité deux choses ; la premie-
re, que pour être homme il
faut être entier : la seconde,
que pour cela il faut encore
pouvoir raisonner sur tout ce
qui se présente. Vos preten-
dus hommes n'ont point la
premiere, puis qu'ils sont tous
imparfaits : ils n'ont pas non
plus la seconde, puis qu'il n'y
en a que tres-peu qui puissent
raisonner. Pourrois-tu me
contester ces conséquences ?
Je lui répondis que le raison-
nement nous faisoit connoître

qu'une chose éroit parfaite quand elle avoit tout ce qui constituoit sa nature : & que d'y vouloir ajouter ce que les autres choses ont de bon , ce ne seroit pas la rendre plus parfaite , mais ce seroit la faire monstrueuse . La lumiere du soleil est une chose admirable , ajoutai-je : il n'y a rien de plus beau que cette charmantte creature par qui nous voions toutes les autres ; cependant s'est-on jamais avisé de dire que l'homme ne fût pas parfait , parce qu'il ne possède pas ce riche tresor de lumiere ? Il faut donc établir ce qui constitue la nature & la perfection de l'homme : & lors qu'on en sera demeuré d'accord , on pourra juger infaillible

blement de ceux qui sont parfaits , & de ceux qui sont défectueux. Tu raisonnnes juste , reprit le Vieillard , je te prends donc par tes principes. Tu fçais assurément que l'homme comprend deux choses , un corps plus parfait que ceux des autres animaux , & un esprit plus éclairé ; la perfection du corps emporte tout ce que le corps doit & peut contenir sans aucune difformité ; & celle de l'esprit exige des connaissances qui s'étendent sur tout ce qui peut être connu , ou du moins une faculté de raisonner qui puisse conduire à cette étendue de connoissance. Dis-moi donc , de grâce , n'y a-t-il pas plus de perfection à posséder seul tout ce qui compose un corps hu-

main , qu'à n'en avoir que la moitié ? Or , il est constant que les deux sexes sont nécessaires pour la perfection d'un homme entier : J'ai donc raison de dire que ceux qui n'en ont qu'un seul sont imparfaits. Je répondis à cela , que nous devions considerer l'homme comme les autres animaux au regard de son corps , & que comme un animal ne peut être appellé imparfait en son espece , parce qu'il n'a qu'un sexe , de même on ne peut raisonnablement dire que l'homine soit imparfait , parce qu'il n'en a aussi qu'un ; qu'au contraire la confusion des sexes dans une même personne devroit plutôt passer pour une chose monstrueuse , que pour un degré de

perfection. Ton raisonnement, répondit-il , vous suppose justement tels que je veux presumer que vous êtes , c'est-à-dire , des bêtes ; & si on ne peut pas tout-à-fait dire que vous le soyez , c'est qu'il vous reste plusieurs marques d'humanité ; & comme vous semblez tenir une espece de milieu entre l'homme & la bête , je crois que je ne vous fais point de tort , en disant que vous êtes des demi-hommes. Quant à ce que tu dis , ajouta-t-il , que nous sommes semblables à la bête pour ce qui regarde le corps ; c'est une tres-grande erreur de distinguer , comme tu fais , l'esprit de l'homme d'avec son corps ; l'union de ces deux parties est telle , que l'une est absorbée dans l'autre .

En sorte que toutes les puissances imaginables ne sçauroient rien tirer de l'homme , non pas même de son corps , qui ne soit tellement de l'homme qu'il ne puisse jamais convenir à la bête ; & par consequent l'homme , en tout ce qui lui appartient , est absolument distingué de la bête . Mon Vieillard , en cet endroit , vit que j'avois une grande démangeaison de parler , m'ayant donc permis de prendre la parole , peut-on nier , lui dis-je , que l'homme convienne avec la bête en ce qui regarde la matière , dont le corps de l'un & l'autre est formé : Ne dit-on pas également de tous les deux , qu'ils sentent , qu'ils crient , & qu'ils font toutes les autres opérations des sens ? Oui , dit-il , on

le peut nier , & je le nie formellement : L'homme n'a rien de l'homme qui puisse convenir à la bête , toutes les conceptions chimeriques dont tu t'entretiens ne sont que des foiblesse de ton raisonnement qui unit ce qui ne se peut joindre , & qui des-unit souvent ce qui est inseparable : par exemple , quand on dit que le corps en general convient également à l'homme & à la bête , nous entendons que le mot de corps peut être appliqué à tous les deux , à cause de quelque analogie qui leur est commune , mais il y a toujours une différence très-essentielle entre l'un & l'autre . Une bête n'a de parfaite conformité qu'avec une autre bête , & cela , parce que leurs

sexes sont séparéz, & qu'il faut qu'ils se réunissent pour la propagation de leur espece ; mais cette union ne peut jamais être assez parfaite pour faire de deux animaux une parfaite identité ; aussi ne peuvent-ils être long-temps ensemble sans être obligéz à se separer ; il faut qu'ils se recherchent tout de nouveau , & ils vivent dans une espece de langueur tant qu'ils sont éloignez l'un de l'autre. Quant à nous , ajoûta-t-il , nous sommes des hommes entiers ; c'est pour quoi nous vivons sans ressentir aucune de ces ardeurs animales les uns pour les autres , & nous n'en pouvons même entendre parler sans horreur ; notre amour n'a rien de charnel , ni de brutal , nous nous suffissons plei-

nement à nous-mêmes, & nous n'avons besoin de rien pour être heureux, & vivre contens, comme nous faisons.

Je ne pouvois entendre parler cet homme, sans penser à ce grand principe de notre Philosophie, que plus un être est parfait, moins il a besoin de secours étrangers dans son action.

Je faisois reflexion sur la manière d'agir du souverain être, je voyois bien que la creature ne pouvoit mieux lui ressembler qu'en agissant seule comme lui en ses productions, & qu'une action qui se faisoit par le concours de deux personnes, ne pouvoit être aussi parfaite que celles qui se faisoient par une seule & même personne,

Mon Vieillard s'aperçut assez à la suspension de mon esprit que je commençois à goûter ses raisons, c'est pourquoi laissant là le reste de ses preuves, & changeant de propos, il me demanda, supposé les deux personnes qui concourent à la production du même enfant, à laquelle des deux cet enfant appartenoit de droit. Je lui répondis qu'il appartenoit également à l'un & à l'autre, & j'alleguai l'exemple de plusieurs animaux qui font connoître par leurs soins reciproques que leurs fruits leur appartiennent indissolublement ; mais il rejeta, non sans indignation, l'exemple des animaux, & me déclara qu'il cesseroit de conferer avec moi si je m'en servois davant.

tage, parce que je confirmois par là, disoit-il, ce qu'il me vouloit prouver, à sçavoir que notre procedé tenoit plus de la bête que de l'homme, & que c'étoit avec justice qu'il ne nous regardoit que comme des demi-hommes : il ajouta que cette possession mutuelle & indivisible souffroit de grandes difficultez, parce que les volontez des deux ne pouvoient jamais être si reglées que l'un ne souhaittât quelquefois une chose, & l'autre une autre, ce qui devoit faire naître plusieurs contestations. Je répondis à cela qu'il y avoit beaucoup de subordination dans cette possession, & que la mere & l'enfant étoient assujettis au pere ; mais comme le mot de Pere est un mot in-

connu chez les Australiens, & que même je fus obligé de le forger en quelque façon pour m'expliquer, il me le fit repeter jusques à trois fois, & de peur de se méprendre, il m'expliqua ce qu'il avoit conçû, après quoi il fut entièrement persuadé de la pensée commune des Australiens, que nous ne pouvons être hommes, & il s'écria avec une severité extraordinaire : Hé, où est le jugement, où est la raison, où est l'homme? où est l'homme? repeta-t-il jusques à trois fois ; je lui dis que les Loix du Pays le portoient ainsi, & que ce n'étoit pas sans fondement, puisque le pere étant la principale cause de la génération, c'étoit à lui que le fruit qui en provenoit devoit principalement

palement appartenir.

Parlons avec ordre sur cette matière , me dit-il , tu as avancé que le pere & la mère agissoient ensemble pour produire , tu m'as fait comprendre que l'action se passoit dans la mère , d'où est-ce donc que tu conclus que le pere doit être regardé comme cause principale ? S'il y a de la primauté , pourquoi l'attribuë-t-on au Pere , puisque tout se passe chez la mère ? ne seroit-il pas plus raisonnable de regarder ce pretendu pere comme une cause étrangere , & la mère dans laquelle se fait tout , & sans laquelle tout seroit impossible , comme la cause naturelle & première ? Mais dis-moi , de grace , cette mère est-elle si attachée à ce Pere qu'el-

M.

le ne puisse s'unir à quelqu'autre homme ? Je lui répondis avec une grande sincérité, que non seulement cela étoit possible, mais encore qu'on le voioit arriver très-souvent. Si cela est, repliqua-t-il en m'interrompant, on ne peut jamais être assuré que celui qui prend le titre de pere le soit effectivement ; rien n'est donc plus ridicule que de le regarder comme la principale cause qui ait concouru à produire l'enfant, puis qu'il est toujours incertain qu'il ait en aucune part à sa production, & l'on ne peut, sans injustice, ravir cette qualité à celle des deux personnes que vous nommez la mère, pour dire les choses comme elles sont : Je me sentois ébranlé par le discours de ce Vieil-

Iard , & bien que je ne pusse consentir à ses raisons qui renversoient toutes nos Loix , je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille reflexions , & d'avoüer qu'on traittoit avec trop de sévérité un sexe à qui toute la nature a tant d'obligations ; mes pensées me fournissoient alors cent raisons pour appuyer celles de ce vieux Philosophe , & je me voiois forcé de croire que ce grand empire que l'homme avoit usurpé sur la femme étoit plutôt l'effet d'une odieuse tyrannie , que d'une autorité légitime .

La première partie de ma proposition étant ainsi vuidée , nous entrâmes dans la seconde , qui regardoit le raisonnement des Européens ; mais mon Vieil-

lard n'en parla que par maniere d'aquit, pensant m'avoir poussé à bout sur la premiere.. Je ne doute plus à present de ce que sont les Européens , me dit-il, c'est un point qui est pleinement éclairci. Cependant a-jouata-t-il , comme on ne peut nier que tu n'aie fait paroître quelque chose d'extraordinaire, soit pour ton courage , soit pour ton raisonnement , il faut que je scache d'où cela peut provenir : je l'asseurai que ce qu'il avoit vu de moi dans le combat , dont il avoit été témoin , avoit été plutôt l'effet de mon desespoir que de mon courage ; qu'on n'avoit point d'oiseaux à combattre chez nous , mais que les hommes y combattoient jusques à

de la Terre Australe. 141

s'entre-massacrer & s'entr'é-gorger les uns les autres. Il en est justement comme des *Fondins** , dit-il , & comme j'en fus demeuré d'accord , il ajoû-ta , il y a assez de temps que tu demeures avec nous pour nous connoître , & pour être persua-dé de la sagesse de notre con-duite : ce mot d'homme , qui emporte par une suite nécessai-re , la raison & l'humanité , nous oblige à l'union , qui est telle parmi nous , que nous ne scâ-vons pas même ce que c'est que division & discorde ; il faut donc que tu avouës , ou que nous sommes plus qu'hommes , ou que vous êtes moins qu'hom-mes , puisque vous êtes si éloï-

* *Espèces de Barbares dont le Pays confine de celui des Australiens.*

gnez de nôtre perfection. Je répondis à cela , qu'on ne pouvoit nier que les divers climats ne contribuassent beaucoup aux différentes inclinations de leurs Habitans ; qu'il arrivoit de là , que les uns étoient plus emportez , les autres plus tranquilles , les uns plus pesans , les autres plus legers , laquelle diversité de temperamens étoit la cause ordinaire des divisions , des guerres , & de toutes les autres dissensions qui armoient les hommes les uns contre les autres : mais il se mocqua de cette raison , soutenant qu'un homme véritablement homme , ne pouvoit jamais cesser d'être homme , c'est-à-dire , humain , raisonnables , débonnaire , sans passion ; parce que c'est en ce

point que consiste la nature de l'homme , & que comme le Soleil ne pouvoit être Soleil qu'il n'éclairât , ainsi l'homme ne pouvoit être homme qu'il ne differât essentiellement des bêtes , en qui la fureur , la gourmandise , la cruauté , & les autres vices & passions , sont comme une suite de leur nature imparfaite & défectiveuse ; que celui qui étoit sujet à ces mêmes deffauts n'étoit donc qu'une image vaine & trompeuse de l'homme , ou plutôt une véritable bête .

J'avouë que je ne pouvois entendre ce discours sans admiration , & que rien ne m'avoit jamais tant édifié ; que cette pureté de Morale , inspirée par les seules lumières de la nature

& de la raison. Mon Philosophe m'ayant interrogé ensuite sur le raisonnement que je faisois paroître, je lui répondis qu'effectivement mon esprit avoit été cultivé par l'étude, & qu'on n'avoit rien obniis de tout ce qui pouvoit servir à former le jugement dans le soin qu'on avoit eû de mon éducation ; surquoi il me demanda si on ne prenoit pas également le même soin pour tout le monde : & lui ayant répondu qu'il y avoit beaucoup à dire, il conclut à son ordinaire que cette irregularité causoit nécessairement plusieurs desordres, les disputes, les chagrins, les querelles ; parce que celui qui en scait moins se voiant au dessous de celui qui en scait davantage, s'estime d'autant plus

plus malheureux que la naissance les fait tous semblables, & qu'il n'a pas tenu à eux qu'ils ne surpassassent ceux à qui ils se trouvent beaucoup inférieurs. Quant à nous, ajouta-t-il, nous faisons profession d'être égaux en tout. Nôtre gloire consiste à paroître tous semblables, & à être élevés avec les mêmes soins, & de la même façon. Toute la différence qu'on y trouve n'est que dans les divers exercices auxquels nous nous appliquons, afin de trouver les uns & les autres, les diverses inventions dont les découvertes peuvent contribuer à l'utilité commune. Après cela il me parla des habits, qu'il nommoit les superfluitez des Européens, & je l'asseurai qu'on avoit au-

tant d'horreur parmi eux de voir une personne sans habits, qu'on en a de la voir habillée parmi les Australiens ; j'alleguai pour raisons de cet usage la pudeur, la rigueur des saisons, & la coutume. A ce que je puis comprendre, me dit-il, la Coutume fait tant d'effort sur vos esprits qu'on croit nécessaire tout ce qu'on pratique de naissance, & qu'on ne le peut changer sans se faire une aussi grande violence que si l'on se changeoit soi-même. Je repartis, en insistant sur la raison des divers climats, & lui dis qu'il y avoir des Pays parmi les Européens où il faisoit un froid absolument insupportable à des corps qui étoient beaucoup plus delicats que ceux des Australiens ; qu'il

y avoit même des hommes qui en mouroient , & qu'il étoit impossible d'y subsister sans être couvert ; enfin je dis que la foibleesse de la nature de l'un & de l'autre sexe étoit telle qu'on ne pouvoit se voir nud sans rougir de confusion , & sentir des émotions que la pudeur m'obligeoit de passer sous silence.

Il y a de la suite en tout ce que tu avances , répondit - il , mais d'où cette coutume , peut - elle être venuë ? Comment s'est - il pû faire que tout un monde ait embrassé ce qui est si contraire à la nature ? Nous naissions tous nuds , & nous ne pouvons nous couvrir , sans croire qu'il soit honteux d'être vûs tels que nous sommes . Quant à ce que tu dis de la rigueur des saisons

je ne puis & ne dois pas même y ajouter foi ; car si le Pays est si insupportable , qui est ce qui peut obliger celui qui sait raisonner à en faire sa Patrie ? Ne faut-il pas être pis que bête pour faire son séjour dans des lieux dont l'air est mortel en certaines saisons ?

La nature faisant un animal lui donne la liberté du mouvement pour chercher son bien , & fuir son mal ; Quand donc il s'opiniâtre à demeurer où il est menacé de toutes parts , & où il faut qu'il soit dans une gêne continue pour se conserver , il faut qu'il ait tout-à-fait perdu le sens s'il en a jamais eu : Pour ce qui est de la foiblesse que tu nommes pudeur , je n'ai rien à dire , puisque tu conviens avec

tant de sincerite de ce défaut ; c'est effectivement une grande foiblesse que de ne se pouvoir regarder les uns les autres , sans ressentir les mouvemens brutaux dont tu m'as parlé. Les bêtes se voient continuellement , & cette vûë ne leur cause aucune alteration. Comment donc , vous qui vous croiez d'un ordre bien supérieur à elles , êtes vous plus fragiles qu'elles ne sont. D'ailleurs , il faut que vous aiez la vûë beaucoup plus forte que les animaux , puisque vous ne pouvez voir à travers une simple couverture , ce qui est dessous , & qu'il s'en trouve parmi eux qui ont les yeux assez penetrans pour voir à travers une muraille ce qui est derrière. Tout ce que je puis juger

de ceux de ton Pays , par ce que tu m'en apprens , c'est qu'ils peuvent avoir quelques étincelles de raison , mais qu'elles sont si foibles , que bien-loin de les éclairer , elles ne leur servent qu'à les conduire plus sûrement dans l'erreur . S'il est vrai que leur Pays soit inhabitable , à moins qu'ils ne se servent d'habits & de couvertures , en y demeurant ils font justement comme ceux qui au lieu de s'éloigner d'un danger évident , raisonneroient beaucoup afin de trouver mille préservatifs pour s'en mettre à couvert sans le fuir . Que s'il est vrai que les habits les rendent sages à la vue les uns des autres , je ne scçai à qui les comparer qu'à de petits enfans qui ne connois-

sent plus un objet aussi-tôt qu'il est voilé.

Pour moi je croi bien plutôt que c'est la difformité qui a fait inventer parmi vous les habits, & que c'est-elle qui les y autorise, & qui les y conserve. Car il n'y a rien de plus beau dans l'homme que l'homme même, lors qu'il est sans défauts, & qu'il a toutes les qualitez naturelles qui concourent à son entiere perfection.

J'écouûtois cet homme plutôt comme un Oracle, que comme un Philosophe, & toutes les propositions qu'il avançoit me paroisoient appuïées sur des raisonnemens invincibles. Il n'en dit pas davantage touchant cet article ; & sans me laisser le temps de lui rien

répondre , il passa à celui de l'avarice.

Je vis tres-bien qu'il n'en connoissoit que le nom ; car l'aiant prié de m'expliquer ce qu'il vouloit dire , je compris qu'il entendoit par avarice une foiblesse d'esprit qui consistoit à faire des amas de choses curieuses , & sans profit.

Tous les Australiens ont en abondance ce qui est nécessaire à leur entretien ; mais ils ne savent ce que c'est que d'amasser , ni même de garder quelque chose pour le lendemain ; & leur maniere de vivre en cela peut passer pour une image parfaite de l'état de l'homme jouissant de la Beatitude naturelle sur la Terre.

Pour ce qui est de l'ambition ,

il en avoit quelque grossiere connoissance, mais elle se reduisroit à concevoir des hommes elevez au dessus des autres.

Je lui dis qu'on étoit persuadé en Europe qu'une multitude sans ordre produisroit une confusion dans laquelle on ne pouvoit goûter aucun bien de la vie; & que l'ordre supposoit un chef auquel les autres hommes fussent soumis. Le Vieillard prit occasion de là de m'expliquer une Doctrine dont je conçus effectivement le sens; mais dont il m'est impossible de donner aux autres la connoissance avec des termes aussi forts & aussi énergiques que ceux dont il se servit pour me la faire entendre.. Il me fit donc com-

prendre qu'il étoit de la nature de l'homme de naître & de vivre libre ; qu'on ne pouvoit par consequent l'assujettir sans le dépoüiller de sa nature ; qu'en l'assujettissant on le faisoit descendre au dessous de la bête ; parce que la bête n'étant que pour le service de l'homme , la captivité lui est en quelque façon naturelle ; mais que l'homme ne pouvant naître pour le service d'un autre homme , on ne pouvoit les contraindre sans lui faire une violence qui le dégrade en quelque façon de sa propre existence. Il s'étendit fort au long pour me prouver qu'assujettir un homme à un autre homme c'étoit l'assujettir à sa propre nature , & le faire en quelque maniere esclave de

soi-même, ce qui renfermoit une contradiction & vne violence qu'il est presque impossible de concevoir. Il ajouta que l'essence de l'homme consistant en la liberté , la lui vouloir ôter sans le détruire , c'étoit le vouloir faire subsister sans sa propre essence.

Nôtre Conference avoit déjà duré plus de quatre heures, & si l'heure d'une assemblée publique ne nous eût obligez à l'interrompre ; nous étions en disposition de la faire beaucoup plus longue : j'entrai au Hab , l'esprit tout plein des raisonnemens que j'avois ouïs , admirant les connoissances & les grandes lumières dont ce Peuple étoit rempli ; la force des raisons de cet homme supen-

doit tous mes sens, & je passai le temps de cette assemblée dans une espece d'étourdissement: il me sembloit que je voiois les choses de toute une autre façon, qu'auparavant ; je fus plus de huit jours comme forcé à faire des comparaisons continues de ce que nous étions par rapport à ce que je voiois ; je ne pouvois que je n'admirasse une conduite si opposée à nos défauts, & j'étois honteux d'être obligé de reconnoître que nous étions bien éloignez de la perfection de ces Peuples. Je me disois en moi-même, seroit-il vrai que nous ne fussions pas tout-à-fait hommes ; mais , ajoutois-je , si cela n'est pas , quelle difference de ces Gens à nous ? Ils se trouvent par l'éta-

de leur vie ordinaire élévez à un point de vertu où nous ne saurions atteindre que par les plus grands efforts de nos plus nobles idées : Notre Morale la plus pure ne peut rien concevoir de plus raisonnable, ni de plus exact que ce qu'ils pratiquent, comme naturellement sans règles, & sans préceptes, cette union que rien ne peut alterer, ce détachement de tous les biens, cette pureté inviolable ; enfin cet attachement si étroit à la raison qui les unit entre eux, & les porte tous à tout ce qu'il y a de meilleur & de plus juste, ne peuvent être que les fruits d'une vertu consummée, au delà de laquelle on ne peut rien concevoir de plus parfait. Nous autres au contraire, à

combien de vices & d'imperfections ne sommes-nous pas sujets ? Cette soif insatiable des richesses, ces dissensions continuelles, ces trahisons noires, ces conspirations sanglantes & & ces boucheries effroiables par lesquelles nous nous égorgéons les uns les autres tous les jours, ne nous forcent-elles pas de reconnoître que nous nous conduissons bien plus par la passion que par la raison ? Et dans cet état ne seroit-il pas à souhaiter qu'un de ces hommes que nous croions barbares, vînt nous desabuser & parût avec tant de vertus qu'ils pratiquent par les seules vûës de la lumiere naturelle, pour confondre la vanité que nous tirons de nos prêten-

duës connoissances , avec les-
quelles toutefois nous ne lais-
sons pas de vivre comme des
bêtes.

CHAPITRE VI.

De la Religion des Aus- traliens.

C 'Est le sujet le plus de-
licat & le plus caché
qui soit parmi les Australiens
que celui de la Religion ; c'est
un crime inouï que d'en par-
ler , soit par dispute , soit par
forme d'éclaircissement : il n'y
a que leurs meres qui avec les
premieres connoissances leur
inspirent celle du *Haab* , c'est-

à-dire *l'Incomprehensible*. Ils croient que cet être incompréhensible est par tout, & ils ont pour lui toute la vénération imaginable ; mais on recommande avec grand soin aux jeunes gens de l'adorer toujours sans en jamais parler, & on leur persuade que c'est l'offenser par l'endroit le plus sensible que de faire de ses divines perfections le sujet de leurs entretiens ; de sorte qu'on peut dire que leur grande Religion est de ne point parler de Religion. Comme j'avais été élevé dans des maximes bien différentes de celles-ci, je ne pus goûter un culte sans cérémonies, ni m'accommoder d'une Religion où je n'entendois jamais parler de Dieu :

Dieu : cela me causa beaucoup d'inquietude pendant un tems ; mais enfin je découvris mes peines à mon vieux Philosophe , lequel m'ifiant oüii me tira par la main , me conduisant dans une allée , & me dit d'un air fort grave : seroit-t-il bien possible que vous seriez plus homme en la connoissance du Haab qu'en vos autres actions ; ouvres-moi donc ton cœur , & je te promets de ne te rien cacher . Je fus ravi d'avoir rencontré une occasion aussi favorable que celle-là pour apprendre le détail de la croiance de ces Peuples . Je dis donc à mon vieillard le mieux qu'il me fut possible , que nous avions deux sortes de connoissances de Dieu en Europe ;

Ω.

l'une naturelle, & l'autre qui
surpasse la nature. La nature
nous fait connoître un Etre
souverain, l'Auteur & le Con-
servateur de toutes choses.
Cette vérité éclate à mes yeux,
ajoutai-je ; soit que je considère
la Terre, soit que je regarde
les Cieux, soit que je fasse ré-
flexion sur moi-même. Aussi-
tôt que je vois des ouvrages
qui n'ont pu être faits que
par une cause supérieure, je
suis obligé de reconnoître &
d'adorer un Etre qui n'a pu
être fait & qui les a faits : &
quand je me considère moi-
même, je suis assuré que com-
me je ne puis être sans avoir
commencé, il s'ensuit que pas
une personne semblable à moi
n'a pu être sans commence-

ment ; & conséquemment il faut que je remonte à un premier Etre , qui n'ayant point eu de principe soit l'origine de tous les autres. Lors que ma raison m'a conduit à ce premier principe , je conclus évidemment qu'il ne peut être borné ; parce que les limites supposent de nécessité une production & une dépendance.

Le vieillard ne souffrit pas que j'étendisse davantage mon discours ; & m'interrompant à ces dernières paroles , il me dit avec plusieurs marques de satisfaction , que si nos Européens pouvoient former ce raisonnement , ils n'étoient pas tout à fait dépourvûs des plus solides connaissances. J'ai toujours formé ce raisonnement

comme tu viens de l'expliquer, ajoûta-t-il ; & bien que le chemin qu'il faut faire pour arriver à la vérité par ces sortes de réflexions soit extrêmement long, je suis persuadé qu'il est faisable : j'avouë cependant que les grandes révolutions de plusieurs milliers de siècles peuvent avoir causé de grands changemens dans ce que nous voions ; mais mon esprit ne me permet pas, ni d'y concevoir une éternité, ni d'y comprendre une production générale sans la conduite d'un souverain Etre qui en soit le suprême modérateur. C'est s'abuser soi-même que de laisser errer son imagination parmi des milliers de révolutions, & de rapporter tout ce-

que nous voions à des rencontres fortuites qui, n'aient eu aucun autre principe qu'un mouvement local & le choc de plusieurs petits corps : c'est là s'embarrasser en des difficultez qu'on ne résoudra jamais, & se mettre en danger de commettre un blasphème execrable : c'est donner à la creature ce qui n'appartient qu'au Createur : c'est par consequent paier d'une ingratitudo insupportable celui à qui nous avons l'obligation de tout ce que nous sommes. Quand même on pourroit concevoir que l'éternité de ces petits corps est possible , puis qu'il est certain que l'autre opinion est au moins autant , pour ne pas dire plus probable que celle-

là ; c'est s'exposer à un crime volontaire que de la laisser pour admettre des corps sans sentiment & incapables d'aucune connoissance. Ce furent ces considerations qui nous obligèrent il y a environ quarante-cinq révolutions, à supposer ce premier de tous les Etres, & à l'enseigner comme le fondement de tous nos principes, sans qu'on ait souffert depuis qu'on parlât d'aucune doctrine qui pût donner atteinte à cette grande vérité. J'écoutais le discours de cet homme avec toute l'attention dont je suis capable ; la grâce avec laquelle il parloit & le poids qu'il donnoit à ses paroles, ne me persuadoient pas moins que ses raisons ; mais

comme je vis qu'il étoit sur le point de me faire quelque nouvelle question , je pris la parole , & je lui dis , que quand même on pourroit accorder l'éternité à ces petits corps dont nous parlions , on ne prouveroit jamais qu'ils aient pu distinguer ce monde , & le diversifier comme nous voions qu'il l'est maintenant , suivant ce principe incontestable : que *les choses demeurant les mêmes , ne peuvent rien faire qui soit différent d'elles mêmes.* Ainsi ces atomes n'ayant aucune différence entr'eux que celle des nombres & de la pluralité , n'auroient pu faire au plus que des masses informes & de même qualité qu'eux . Ce qui cause plus de difficulté

à certains esprits, reprit-il, c'est la grande abstraction de cet Etre des Etres, qui ne se découvre non plus que s'il n'étoit pas ; mais je trouve que cette raison ne peut avoir de force, parce que nous en avons plusieurs autres qui nous obligent à croire qu'il est trop au dessus de nous pour se manifester à nous autrement que par ses ouvrages. Si sa conduite pouvoit être particulière, j'aurois peine à me persuader que ce fût la sienne, puis qu'un Etre universel ne doit agir que d'une maniere universelle.

Mais s'il est vrai, repliquai-je, que vous ne revoquez point en doute ce premier & souverain principe de toutes choses, pourquoi

pourquoi n'avez-vous pas établi une Religion pour l'honorer? Les Européens qui le connaissent comme vous ont leurs heures réglées pour l'adorer , ils ont leurs prières pour l'invoquer leurs louanges pour le glorifier, & ses commandemens pour les garder. Vous parlez donc librement du Haab , dit-il en m'interrompant:oui sans doute,lui répondis-je,& il est le sujet de nos plus agreables & de nos plus nécessaires entretiens ; car nous ne devons trouver rien de plus agreable que de parler de celui duquel nous dépendons absolument pour la vie & pour la mort;rien n'est aussi plus juste & plus nécessaire, puis que ce n'est que par-là que nous pouvons exciter nôtre reconnois-

sance & nos respects envers lui,

Rien n'est plus raisonnable que cela, repartit-il ; mais vos sentimens sont-ils les mêmes touchant cet être incompréhensible ? Il en est peu, lui dis-je, qui ne pensent la même chose en tout ce qui regarde ses souveraines perfections. Parle-moi positivement & clairement, reprit-il avec précipitation ; les raisonnemens que vous faites sur ce premier Etre sont-ils semblables ? Je lui avouai de bonne foi, que les sentimens étoient fort partagez dans les conclusions que chacun tiroit souvent des mêmes principes ; ce qui causoit plusieurs contestations fort aigres, d'où naissoient souvent des haines très-envenimées, & quelquefois même

des guerres sanglantes, & d'autres suites non moins funestes.

Ce bon Vieillard repliqua avec beaucoup de naïveté que si j'avois répondu d'une autre manière, il n'auroit pas parlé davantage, & auroit eû le dernier mépris pour moi ; étant, disoit-il, très-assuré que les hommes ne pouvoient parler d'une chose incompréhensible, qu'ils n'en eussent des opinions fort différentes, & même tout-à-fait contraires. Il faut être aveugle, ajouta-t-il, pour ignorer un premier Principé, mais il faut être infini comme lui pour en pouvoir parler exactement ; car puisque nous reconnoissons qu'il est incompréhensible, il s'ensuit que nous ne pouvons en parler que par conjecture, &

que tout ce que nous en pouvons dire , peut bien contenter les curieux , mais ne sçauroit satisfaire les personnes raisonnables : Et nous aimons mieux nous taire absolument que de nous exposer à debiter quantité de faussetez touchant la nature d'un Etre qui est si fort au dessus de la portée de nos esprits . Nous nous assemblons donc au Hab , seulement pour reconnoître sa suprême Grandeur , & pour adorer sa souveraine Puissance ; Nous laissons à un chacun la liberté d'en penser ce qu'il voudra ; mais nous nous faisons une Loi inviolable de n'en jamais parler , de peur de nous engager par nos discours dans des erreurs qui pourroient l'offenser . Je laisse aux Scayans à

juger d'une conduite aussi extraordinaire qu'est celle de ne parler en aucune maniere de Dieu. Tout ce que j'en puis dire , c'est qu'elle leur imprime un respect admirable pour les choses Divines , & produit entre-eux une union dont nous ne voions point d'exemple parmi nous. Comme je voyois bien que l'heure du Haab nous alloit obliger à nous separer , je le pressai de me dire quels étoient les sentimens des Australiens touchant la nature de l'ame ; il m'expliqua donc leurs sentimens sur ce sujet , mais il le fit d'une maniere si relevée que je ne pûs retenir ce qu'il me dit , quoi qu'en l'écoutant , je comprisse en quelque façon toutes ses idées.

L'essentiel de leurs opinions touchant cette matière, autant que je puis m'en ressouvenir, roule sur la doctrine d'un Genie universel qui se communique par parties à chaque Particulier, & qui a la vertu lors qu'un animal meurt de se conserver, jusqu'à ce qu'il soit communiqué à un autre : Tellement que ce Genie s'éteint en la mort de cet animal, sans cependant être détruit, puis qu'il n'attend que de nouveaux organes, & la disposition d'une nouvelle machine, pour se rallumer, comme je l'expliquerai plus amplement lorsque je parlerai de leur Philosophie.

CHAPITRE VII.

Du sentiment des Australiens touchant cette vie.

JE n'ai que trois choses à remarquer sur le sentiment des Australiens touchant la vie présente. La première en regarde le commencement : la seconde, la suite ; & la troisième, la fin : Leur maniere de recevoir la vie, de la conserver, & de la finir.

J'ai déjà dit de quelle maniere les Australiens viennent au monde ; mais comme c'est un des principaux points de cette Histoire, je crois être obligé à

en dire encore quelque chose.

Ils ont une si grande aversion pour tout ce qui regarde ces premiers commencemens de la vie, qu'un an ou environ après mon arrivée, deux Frères m'en ayant entendu dire quelque chose, ils se retirerent de moi avec autant de signes d'horreur que si j'eusse commis quelque grand crime. Un jour que je m'en découvris à mon vieux Philosophe, après m'avoir fait quelque censure sur ce sujet, il entra dans un long discours, & m'étalla plusieurs preuves pour m'obliger à croire que les enfans venoient dans leurs entrailles, comme les fruits viennent sur les arbres ; mais comme il vit que toutes ses raisons ne fai-

soient aucune impression sur mon esprit, & que je ne me pouvois empêcher de sourire, il me quitta sans achever, me reprochant que mon incredulité venoit de la corruption de mes mœurs.

Il arriva une autrefois, environ six mois après mon arrivée, que les caresses extraordinaires des Frères me causerent quelque mouvement déréglé dont quelques-uns s'aperçurent, & qui en furent si fort scandalisez, qu'ils me quitterent, le cœur plein d'indignation : dès-lors je devins odieux à tout le monde, comme j'ai déjà dit, & ils m'auroient infailliblement fait perir, sans l'assistance particulière du Vieillard dont j'ai parlé.

Cependant en trente-deux années que j'ai demeuré parmi eux, je n'ai pu connoître ni quand, ni comment s'y fait la generation : Quoi qu'il en soit on ne voit à leurs enfans ni rougeolles, ni verolles, ni autres semblables accidens ausquels les Européens sont sujets.

Aussi-tôt qu'un Australien a conçû il quitte son appartement, & se transporte au Heb, où il est reçû avec des témoignages de bonté extraordinaires, & où il est nourri, sans être obligé à travailler. Ils ont un certain lieu élevé sur lequel ils montent pour rendre leur fruit qu'on reçoit sur des feuilles de Bals ; après quoi la mère le prend, le frotte avec ces feuilles, & l'allaité, sans qu'il paroît

se qu'elle ait souffert aucune douleur.

Ils ne se servent point de langes, de bandes, ni de berceaux : Le lait que la mère leur donne est si nourrissant qu'il leur suffit pour tout aliment pendant deux années ; & les excremens qu'ils jettent sont en si petite quantité, qu'on diroit qu'ils n'en rendent point. Ils parlent ordinairement à huit mois ; ils marchent à un an, & à deux on les sévre. Ils commencent à raisonner à trois ans : Et aussitôt que la mère les quitte, le premier Maître de la première bande leur apprend à lire, & leur donne en même-temps les premiers éléments des connaissances plus avancées. Ils demeurent ordinairement trois ans

sous la conduite de ce premier Maître, & passent ensuite sous la discipline du second, qui leur enseigne l'écriture, & demeure avec eux pendant quatre ans, & ainsi des autres à proportion jusques à trente-cinq ans, auquel âge ils sont consommés en toutes sortes de sciences, sans que l'on remarque jamais aucune différence entre-eux, soit par la capacité, soit par le génie, ou le scavoir. Lors qu'ils ont ainsi achevé le cours de toutes leurs études, ils peuvent être choisis pour Lieutenans, c'est-à-dire pour remplir la place de ceux qui veulent sortir de la vie.

J'ai parlé au Chapitre cinquième de leur humeur mêlée d'une certaine douceur pleine

de gravité qui forme le tempérament des hommes les plus raisonnables, & les plus propres à la société. Ils sont forts, robustes & vigoureux, & leur santé n'est jamais altérée par la moindre maladie. Cette constitution admirable vient sans doute de leur naissance & de l'excellente nourriture qu'ils prennent toujours avec moderation, comme nos maladies sont toutes des suites de la corruption du sang dont nous sommes formez, & de l'excès des mauvaises viandes qui nous servent de nourriture. En effet nos parens nous communiquent ordinairement tous les défauts qu'ils en ont contractez par leur vie déréglée; leur intemperance nous remplit d'une abondance d'humeurs super-

fluës qui nous tuënt, quelque robustes que nous soyons, si nous ne nous purgeons très-souvent: Ce sont les chaleurs excessives qu'ils allument dans leur sang par leurs débauches, qui nous causent ces ébullitions, & tous ces autres maux sales & dégoutans qui nous ceuvrent souvent tout le corps: Leur bile nous donne des dispositions à la colere, leur lubricité augmente nôtre concupiscence; en un mot ils nous font tels qu'ils sont, parce qu'ils ne scauroient nous donner que ce qu'ils ont.

Les Australiens sont exempts de toutes ces passions, parce que leurs parens n'y étant pas sujets, ils ne peuvent pas les leur communiquer: comme ils n'ont aucun principe d'alteration, ils

vivent dans une espèce d'indifférence d'où ils ne sortent que pour suivre les mouvements que leur imprime la raison.

Nous pouvons faire à peu près le même raisonnement touchant la nourriture des Australiens : car si les Européens ont le malheur de n'avoir pour alimens que des viandes fort mal saines ; il arrive communément qu'ils en prennent beaucoup plus qu'il ne leur en faut pour se rassasier : & ce sont ces excés qui leur causent ensuite des foiblesses d'estomac, des fiévres & autres semblables infirmités qui sont entièrement inconnues aux Australiens. Leur admirable tempérance & la bonté des fruits dont ils font toute leur nour-

riture les maintient dans une santé qui n'est alterée par aucun mal ; aussi bien loin de faire gloire de manger & d'être somptueux en festins comme nous, ils se cachent & ne mangent qu'en secret & comme à la dérobée. Ils dorment très - peu , parce qu'ils sont persuadéz que le sommeil est une action trop animale, de laquelle l'homme devroit tout à fait s'abstenir si cela étoit possible.

Ils conviennent tous que cette vie n'est qu'un mouvement plein de trouble & d'agitation. Ils sont persuadéz que ce que nous appellons la mort est leur repos, & que le plus grand bien de l'homme est d'arriver à ce terme qui met fin

fin à toutes ses peines : delà vient qu'ils sont indifferens pour la vie , & qu'ils souhaitent passionnément de mourir. Plus je témoignois d'apprehension pour la mort, plus ils se confirmoient dans la pensée que je ne pouvois être homme , puis que selon leurs idées , je péchois contre les premiers principes du raisonnement. Mon vieillard m'en parla plusieurs fois , & voici à peu près les raisons qu'il me donna. Nous sommes differens des bêtes , me disoit-il , en ce que leurs connaissances ne penetrant pas dans le fonds des choses , elles n'en jugent que par l'écorce & la couleur : c'est de là qu'elles fuient leur destruction comme leur plus grand mal , &

Q

qu'elles travaillent pour leur conservation comme pour leur plus grand bien , ne considérant pas que puisque c'est une nécessité absolue qu'elles périssent ; toutes les peines qu'elles se donnent pour l'empêcher deviennent à la fin vaines & inutiles . Pour raisonner de même sur ce qui nous regarde , continua-t-il , il faut que nous considerions la vie comme un état de misere , quoiqu'elle consiste dans l'union d'une ame spirituelle avec un corps matériel , dont les inclinations sont entierement opposées l'une à l'autre : tellement que désirer vivre , c'est souhaiter d'essuier la violence de ces oppositions ; & demander la mort , c'est aspirer au repos dont chacune

de ces deux parties jouit lors qu'elles sont toutes deux dans leur centre.

Comme nous n'avons rien de plus cher que nous-mêmes, ajouta-t-il, & que nous ne pouvons nous regarder que comme des composez dont la dissolution est certaine & infaillible, nous languissons plutôt que nous ne vivons ; ce qui étant ainsi, ne vaudroit-il pas mieux n'être point que d'être pour connoître, que bientôt on ne sera plus ? Les soins de se conserver sont inutiles, puis qu'enfin il faut mourir. La vue de nos plus rares talents & de nos connoissances les plus exquises nous cause un second tourment, puis que nous ne pouvons les considé-

rer que comme des biens passagers dont l'acquisition nous a coûté mille peines, & dont il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher la perte. Enfin tout ce que nous considerons au dedans & au dehors de nous, contribuë à nous rendre la vie odieuse & insupportable.

Je répondis à tout cela, qu'il me sembloit que ce raisonnement prouvoit trop ; que pour lui donner toute sa force, il faudroit que je fusse triste de ce que je connois quelque chose qui me surpassé : ce qui est pourtant faux, puis que la bonté du jugement consiste à se pouvoir contenter de sa condition, & à éloigner les réflexions qui ne servent qu'à nous

affliger , sur tout si nous ne pouvons pas y apporter de remede.

Il y a du solide dans ta réponse , répartit - il , mais elle est foible en deux chefs ; l'un est de pouvoir suspendre son jugement , & l'autre de se pouvoir aimer sans detester sa dissolution . Pouvoir le premier , c'est pouvoir être sans voir ce qui est sans cesse devant nos yeux ; pouvoir le second , c'est aimer l'être sans haïr le néant .

C'est une grande faiblesse de croire qu'oir puissé vivre sans être continuellement frappé de sa destruction : c'en est une encore plus grande de craindre ce qu'on scait qui arrivera infailliblement ; mais c'est une folie achevée de cher-

cher des preservatifs pour éviter ce qu'on connoît inévitabile. Pouvoir être sans voir la mort, c'est pouvoir vivre sans se connoître, puis que la mort est inseparable de nous-mêmes, & que nous voir en toutes nos parties c'est ne voir rien que de mortel. Pouvoir craindre la mort, c'est pouvoir accorder deux choses contradictoires, puis que craindre suppose un doute de ce qui arrivera, & que nous savons que la mort arrive indubitablement : c'est encore pis de prendre des preservatifs pour la détourner, puis que nous sommes assurés que cela est impossible. Je répliquai que nous pouvions avec justice craindre non la mort mais ses

approches : & que les preser-
vatifs étoient utiles , puis qu'ils
pouvoient au moins nous en é-
loigner pour un tems . Fort
bien , repartit-il ; mais ne vois-
tu pas que la nécessité de mou-
rir étant indispensable , son élo-
gnement ne peut nous causer
qu'une suite de peines , de cha-
grins & d'ennuis . Je lui ré-
pondis que ces raisons auroient
beaucoup plus de poids parmi
les Européens que chez eux ,
où ils ne sçavent ce que c'est
que souffrir , au lieu que la
vie des Européens n'étoit qu'u-
ne chaîne de souffrances &
de misères .

Quoi donc , dit-il , avez-vous
d'autres infirmités que celles
d'être mortels & de vous con-
noître mourans .

Je l'assurai qu'on mouroit souvent plusieurs fois auparavant que d'achever de mourir, & que la mort n'arrivoit aux Européens qu'à force de maladies qui les abattoient & les faisoient enfin défaillir. Cette réponse fut pour lui un mystère : & comme je m'efforçai de lui faire comprendre nos gouttes, nos migraines, nos coliques, je vis qu'il n'entendoit pas ce que je voulois dire ; il falut donc pour me faire entendre, que je lui expliquasse en particulier quelques-unes des douleurs que nous souffrons ; & comme il m'entendit, il ajouta : seroit-il possible qu'on pût aimer une telle vie ? je répondis que non seulement on l'aimoit, mais encore qu'on emploioit

ploit toutes choses pour la prolonger : d'où il prit un nouveau sujet de nous condamner d'insensibilité ou d'extravagance ; ne pouvant, disoit-il, comprendre qu'un homme raisonnablen'assuré de sa mort, qui se vioit tous les jours mourir à force de souffrances, & qui ne pouvoit prolonger sa vie sans une continue langueur, pût ne pas souhaiter la mort comme son plus grand bien.

Nos sentimens sont bien éloignez des vôtres, ajoûta-t-il : aussitôt que nous sommes capables de nous connoître, comme nous sommes obligez de nous aimer, & que nous nous considerons comme les victimes nécessaires d'une cause su-

perieure qui peut à tous momens nous détruire , nous faisons fort peu de cas de notre vie , & nous ne la regardons que comme un bien étranger que nous ne pouvons posséder qu'en fuiant . Le tems pendant lequel nous en jouissons nous est à charge , parce qu'il ne sert qu'à nous faire regretter un bien qu'on nous ôte plus facilement qu'on ne nous le donne . Enfin nous nous ennuyons de vivre , parce que nous n'osons nous attacher à nous-mêmes de toute la tendresse que nous pourrions avoir , pour ne pas souffrir de trop grandes violences quand nous serons obligez de nous quitter .

Je lui dis à cela que la raison

nous apprenoit que l'être étoit toujours préférable au néant , & qu'il valoit mieux vivre , quand ce ne seroit que pour un jour, que de ne vivre pas : surquoi il me répondit qu'il falloit distinguer deux choses dans nôtre être ; l'une est l'existence générale qui ne pérît point , l'autre est cette existence particulière , ou cet être individuel qui pérît. La première est meilleure que la privation : & c'est ce qu'on doit absolument entendre , quand on dit que l'être est préférable au néant. La seconde est souvent pire que la privation , sur tout si elle est accompagnée d'une connoissance qui ne tende qu'à nous rendre malheureux.

Je repartis que si l'être en general étoit meilleur que le non être, il s'ensuivoit que l'être en particulier valoit mieux que sa privation ; mais il me satisfit en me proposant l'exemple même de l'état où j'avais été. Dis-moi de grace , me dit-il , quand tu te considerois seul dans ces lieux dont tu nous as parlé , environné de toutes parts de la mort , pouvois-tu croire alors que ta vie fût un bien , & l'estimois-tu plus que le néant ? N'est-il pas vrai que tes connaissances ne servoient qu'à te rendre miserable , & que tu aurois préféré d'être insensible aux sentimens que tu avois de ta misère ? Il ne sert donc à rien de vouloir soutenir que

connoître est un bien , puis que la connoissance qui m'afflige non-seulement ne m'est pas un bien , mais encore un mal d'autant plus sensible que je le connois mieux. C'est de ce principe que suit notre véritable misere , de connoître ce que nous sommes & ce que nous devrions être ; nous scavons que nous sommes des êtres nobles , excellens , en un mot , dignes d'une éternelle durée ; & nous voions qu'avec toute notre noblesse & notre excellence nous dépendons de mille creatures qui sont beaucoup au dessous de nous. Voilà ce qui est cause que nous ne nous regardons que comme des êtres qu'on n'a élevé que pour les

rendre plus malheureux', & ce qui fait que nous aimemions mieux n'être point du tout, que d'être tout ensemble & si excellens & si misérables.

Nos ancêtres étoient tellement convaincus de cette vérité, qu'ils cherchoient la mort avec le plus grand empressement du monde : & comme nos païs devenoient deserts, on trouva des raisons pour convaincre ceux qui restoient, de s'épargner durant quelque tems ; on leur remontra qu'il ne faloit pas rendre inutile une si belle & si grande Terre: que nous faisions un ornement de cet Univers, & que nous devions endurer la vie quand ce ne seroit que pour com-

plaire au souverain Maître qui nous l'avoit donnée. Quelque tems après, pour remplacer ceux qui avoient cherché leur repos dans une mort volontaire, tous ceux qui restoient s'obligerent de presenter jusqu'à trois enfans aux Hebs. Tout le païs ayant été ainsi repeuplé, on publia qu'on accorderoit desormais la permission du grand repos à qui-conque presenteroit un homme au Heb, soit que ce fût son propre fils ou quelqu'autre qui voulût bien lui servir de Lieutenant & occuper sa place ; mais on delibera en même tems, que personne ne pourroit demander cette permission qu'il n'eut au moins cent ans, ou qu'il ne fût paroître

quelque blessure qui l'incommodât extraordinairement. Lors qu'il achevoit ces mots, nous fûmes joints par deux frères, dont je fus très-fâché : car je n'avois jamais trouvé mon vieillard si bien disposé à me découvrir les mystères de toutes les choses sur lesquelles je lui demandois quelque éclaircissement.

Au reste, il ne se fait point d'assemblée au Hab, où il n'y ait vingt ou trente personnes qui demandent la liberté de retourner au repos, & on ne la refuse à qui que ce soit quand on a de justes raisons pour la demander. Lors que quelqu'un a obtenu son congé pour sortir de la vie, il présente son Lieutenant qui doit

avoir au moins trente-cinq ans. La Compagnie le reçoit avec joie, & on lui donne le nom du vieillard qui veut cesser de vivre. Cela étant fait, on lui représente les belles actions de son prédecesseur, & on lui dit qu'on est assuré qu'il ne dégénérera pas de la vertu de celui dont il va remplir la place. Cette ceremonie étant achevée, le vieillard vient gairement à la table des fruits du repos, où il en mange jusqu'à huit d'un visage serain & riant. Lors qu'il en a mangé quatre, son cœur se dilate, sa rate s'épanouit : de sorte que la joie extraordinaire qu'il ressent lui fait faire plusieurs extravagances, comme sont celles de sauter, de danser & de dire toutes

sortes de sottises ausquelles les freres ne font point de réflexion, parce qu'elles ne partent d'un homme qui perd la raison. On lui présente encore deux autres fruits qui alterent tout à fait son cerveau ; alors son Lieutenant avec un autre le conduisent au lieu qn'il s'est choisi quelque tems auparavant pour sépulture : & là ils lui donnent deux autres fruits qui le plongent dans un sommeil éternel. Ils ferment ensuite son tombeau, & s'en retournent en conjurant le souverain Etre d'avancer les bienheureux momens ausquels ils doivent jouir du repos pareil à celui de leur frere. Voilà comme naissent, vivent & meurent les Australiens.

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Australiens.

Les Australiens comptent leurs années depuis le premier point du Solstice du Capricorne jusques à la révolution du même point , & ils en jugent exactement par l'ombre d'une pointe attachée contre une muraille , & opposée directement au Midy : Lorsque cette ombre est parvenue au point le plus bas qui est marqué dans tous leurs appartemens , ils reconnoissent que l'année est finie.

Depuis ce Solstice jusques à

l'Equinoxe de Mars , ils comp-
tent un *Suèb*, ou un mois : De-
puis l'Equinoxe de Mars jusques
au Solstice de l'Ecrevice , ils
comptent un autre mois . De-
puis ce temps jusques à l'autre
Equinoxe un troisième mois , &
le quatrième s'étend depuis
cet Equinoxe jusqu'au Solstice
du Capricorne ; de sorte qu'ils
n'ont ainsi que quatre mois en
l'année : ils nomment *Suëm* , ce
que nous appellons semaines ,
& ils en comptent autant que de
Lunaisons ; ils divisent les jours
qu'ils nomment *Suec* en trois
parties ; *Murc* , le jour commen-
çant ; *Durc* , le jour avancé ; &
Spurc , le jour finissant : ils ne
font aucune division de la nuit ,
parce qu'ils la passent dans un
profond sommeil , qu'ils se pro-

curent par le moien des fruits qu'ils mangent avant que de s'endormir ; car ces fruits les assoupissent tellement que rien n'est capable de les réveiller tant que leurs sens sont engourdis par la vertu de ces fruits.

Le Murc commence à cinq heures du matin , & dure jusques à dix heures . Le Durc suit qui dure jusques à trois heures du soir , après lequel est le Spurc qui finit à huit heures . La premiere partie du jour est pour le Hab & les Sciences : la seconde pour le trayail ; & la troisième pour l'exercice public . Ils vont au Hab de cinq jours en cinq jours : L'ordre qu'ils observent est tel , que le premier Quartier vient y passer le Murc ; le second Quartier le Durc ; &

le troisième le Spurc. Le second jour le quatrième Quartier vient au Murc, le cinquième au Durc, & le sixième au Spurc. Troisième jour, le septième, & puis le huitième & le neuvième, & ainsi des autres : De sorte que le sixième jour le premier Quartier recommence, non au Murc ou au matin, mais au Durc ; on void ainsi sans cesse dans ce Hab quatre cens Personnes, sans compter celles des Hebs qui suivent leurs Quartiers. Ils passent donc le tiers du jour au Hab, sans prononcer une seule parole, éloignez d'un pas les uns des autres, & si attentifs à ce qu'ils pensent, que rien n'est capable de les distraire. J'ai appris qu'ils faisoient autrefois certains signes exte-

rieurs , accompagnez de grimaces & de contorsions ; mais qu'on les avoit entierement bannis, comme indignes d'un homme raisonnabil. Les jours qu'ils ne vont pas au Hab , il sont obligez de se trouver au Heb , pour traiter des Sciences , ce qu'ils font avec un ordre & une methode merveilleusement claire , & bien suivie. Ils proposent les uns aprés les autres leurs difficultez , qu'ils appuient de puissantes raisons : ils répondent ensuite à toutes les instances qu'on leur oppose. La dispute étant finie , si on a proposé quelque chose d'importance on l'écrit dans le Livre public , & un chacun le remarque en particulier avec un grand soin ; s'il arrive que quelqu'un ait connu

quelque chose qui lui déplaît, ou qu'il juge nécessaire à l'avantage de la Patrie, il le propose aux Freres, & on conclut ce que l'on juge de plus raisonnable, sans avoir égard à autre chose qu'au bien public.

Ils emploient l'autre tiers du jour à leurs jardins, qu'ils cultivent avec une adresse, dont l'Art n'est point connu en Europe ; ils savent donner une douceur si agréable à leurs fruits par de certaines liqueurs dont ils arrosent leurs arbres, qu'on ne peut rien manger de plus délicieux. Leurs Parterres sont émailliez de mille sortes de fleurs, les unes plus belles que les autres, & qui semblent se disputer l'avantage de l'éclat de la variété des couleurs, & des charmes de l'odeur.

deur. Leurs allées y sont d'une longueur à perté de vûë, & d'une propreté à laquelle on ne sçauroit rien ajouter. Tout cela est entre-coupé de mille pieces d'eau toutes différentes, qui forment des bassins, des canaux, des cascades, & tout ce que l'Art peut inventer pour le plaisir des sens; si bien que ces jardins sont réellement tels que nous nous en figurons quelquefois en idée, lorsque nous laissons agir notre imagination au gré de nos desirs.

Le dernier tiers du jour est destiné à trois sortes d'exercices fort divertissans. Le premier consiste à faire paroître ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à repeter ce qu'on a déjà fait voir auparavant; mais

il ne se passe guere sans qu'on propose quelqu'invention nouvelle ; & le nom de ceux qui en sont les Auteurs est écrit dans le Livre des Curiositez publiques, ce qu'ils estiment le plus grand honneur qu'on puisse recevoir parmi eux. En trente-deux ans que j'ai demeuré dans le Pays j'en ai remarqué plus de cinq mille qui passeroient pour autant de prodiges parmi nous.

Le second exercice consiste à manier deux sortes d'Armes, dont les unes ont beaucoup de rapport à nos Hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues, ils manient celles-là avec une grande agilité, mais non pas cependant avec toute la dextérité que j'ai remarquée en Eu-

rope : leurs Hallebardes sont si grosses & si fortes qu'elles peuvent percer facilement six hommes ensemble ; ce sont des pieces de bois façonnées & trempées dans une eau de Mer , mélée de quelques autres drogues qui les endurcit , & les rend en même-temps plus lègeres.

L'autre sorte d'Armes que j'ai comparées aux montres de nos Orgues , sont composées de dix ou douze tuyaux , qui ont certains ressorts au bout , lesquels étant lâchez poussent des balles avec tant d'impétuosité qu'elles percent cinq & six hommes d'un coup ; l'action de ce ressort est si rapide & si prompte qu'il est impossible de s'en garantir , & que l'on est

Voiage
plûtôt frapé qu'on n'a pensé à
parer le coup.

Au reste, ils jettent leurs Hallebardes de trente ou quarante pas, & de quinze coups ils n'en manqueront pas deux à fraper au blanc.

Mais leur force est encore plus prodigieuse que leur adresse ; car ils portent, sans aucun effort, les six & sept quintaux, & arrachent avec facilité des arbres que nous ne pourrions pas même remuer ; je me souviens d'en avoir vu un qui ayant percé de sa Hallebarde quatre demi hommes, comme ils nous appellent, les portoit sur l'une de ses épaules suspendus à la même Hallebarde, deux devant, & deux derrière.

Le troisième exercice con-

siste à jeter avec la main certaines bales de trois ou quatre grosseurs différentes ; ils jettent les unes en l'air , les autres contre des buts , & quelquefois ils se les jettent l'un contre l'autre : celles qu'ils jettent en l'air doivent se choquer en un certain point marqué , pour être bien jetées ; & pour celles qu'ils jettent contre un but , elles doivent passer par un trou qui est au but , ce qu'ils font souvent dix & douze fois de suite.

Ce qui est plus remarquable dans ces exercices , c'est qu'ils les font d'un air gai , bien que grave & majestueux , sans aucun desordre , ni aucune alteration.

Les bales qu'ils se jettent l'un contre l'autre sont sembla-

bles à celles de nos jeux de Pâume, si ce n'est qu'elles sont plus douces, & moins dangereuses : l'adresse de celui qui les jette consiste à frapper celui contre lequel il jouë, & celui-ci de son côté met toute son adresse à éviter le coup qu'on lui porte ; le plaisir de les voir est si grand qu'il n'est rien qu'on ne quitte pour avoir ce divertissement. Tantôt ils sautent en cabriolant, pour donner lieu à la bale de passer : Tantôt ils se contournent & se courbent de tant de façons qu'il n'est Danseur de corde, ou Voltigeur parmi nous qui approche de leur agilité ; quand celui qui jette les bales en lance trois ou quatre de suite coup sur coup, c'est une chose admirable à voir.

que le manège de celui qui les reçoit , lequel se courbe à l'une , se plie pour l'autre , reçoit & rejette la troisième & la quatrième de ses mains , & quelquefois de ses pieds ; ce qui se fait presqu'au même instant ; car comme les bales sont toujours jettées parfaitement droit , c'est une nécessité ou que tous les coups portent , ou que celui qui est le but ait une adresse extraordinaire pour les éviter & les détourner . J'ai été estimé assez adroit en Portugal ; mais il est vrai que je paroissois fort pesant parmi les Australiens , & si ce n'eût été que je m'excusois sur le grand nombre de plaies que j'avois reçues , j'aurrois fait passer ma Nation pour tout-à-fait lourde & grossière ..

CHAPITRE IX.

*De la Langue Australienne &
des Etudes des Australiens.*

LE S Australiens se servent de trois façons d'expliquer leurs pensées comme en Europe ; à sçavoir , des signes , de la voix & de l'écriture. Les signes leur sont fort familiers , & j'ai remarqué qu'ils passent plusieurs heures ensemble sans se parler autrement.

Ils ne parlent que lors qu'il est nécessaire de lier un discours & de faire une longue suite de propositions. Tous leurs

leurs mots sont monosyllabes, & leurs conjugaisons sont toutes semblables : par exemple, *af* signifie aimer, & voici comme ils le conjuguent au présent : *la*, *pa*, *ma*, j'aime, tu aimes, il aime. *lla*, *ppa*, *mma*, nous aimons, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont qu'un préterit que nous appelons parfait : *lga*, *pgā*, *mga*, j'ai aimé, tu as aimé, &c. *llga*, *ppga*, *mma*, nous avons aimé, vous avez aimé, &c. Le futur c'est *lda*, *pda*, *mda*, j'aimerai, tu aimeras, &c. *llda*, *ppda*, *mnda*, nous aimerons, vous aimerez, &c. Travailler, en langue Australienne c'est *uf*, ils le conjuguent ainsi : *lu*, *pu*, *mu*, je travaille, tu travailles, il travaille. *lgu*, *pgu*,

ngu, nous travaillons, vous travaillez, ils travaillent; & ainsi des autres tems.

Ils n'ont aucune déclinaison; ni même aucun article & très-peu de noms. Ils expriment les choses simples par une seule voyelle: & celles qui sont composées, par les voyelles qui signifient les principaux d'entre les corps simples dont elles sont composées. Ils ne reconnoissent que cinq corps simples, dont le premier & le plus noble est le feu qu'ils appellent d'une seule lettre *A*. le second est l'air qu'ils appellent *E*. le troisième est le sel qu'ils nomment *O*. le quatrième l'eau nommée *I*. & le cinquième la terre appellée *N*.

Tous leurs adjectifs & leurs

épithetes se marquent par une seule consonne dont ils ont un bien plus grand nombre que les Européens. Chaque consonne signifie une qualité qui convient aux choses significées par les voyelles ; ainsi *B.* veut dire clair : *C.* chaud : *D.* désagréable : *F.* sec ; & suivant ces explications, ils forment si parfaitement leurs noms, qu'en les entendant on conçoit aussitôt la nature de la chose qu'ils nomment. Ils appellent par exemple, les étoiles *Aeb*, mot qui fait entendre tout d'un coup les deux corps simples dont elles sont composées, & qu'elles sont avec cela lumineuses. Ils appellent le Soleil *Aab*, les oiseaux *Oef*: ce qui marque tout à la fois qu'ils

sont d'une matière sèche, piquante & aérienne. Ils nomment l'homme *Vez*: ce qui signifie une substance partie aérienne, partie terrestre, accompagnée d'humidité; & ainsi des autres choses. L'avantage de cette façon de parler est qu'on devient Phloisophe en apprenant les premiers mots qu'on prononce, & qu'on ne peut nommer aucune chose en ce pays, qu'on n'explique sa nature en même temps; ce qui passeroit pour miraculeux, si on ne scavoit pas le secret de leur alphabet & de la composition de leurs mots.

Si leur façon de parler est si admirable, celle d'écrire l'est encore davantage. Ils n'ont que des points pour expliquer

leurs voielles, & ces points ne se distinguent que par leur situation ; Ils ont cinq places : la superieure signifie l'*A* : la suivante l'*E*, &c. par exemple ,

A.

E.

I.

O.

V.

Et bien qu'il nous semble que la distinction en soit assez difficile , l'habitude qu'ils en ont la leur rend tres-aisée. Ils ont trente-six consones, dont vingt-quatre sont tres - remarquables ; ce sont de petits traits qui environnent les points, & qui signifient par la place qu'ils occupent ; par exemple , *EB* : air clair , *OC* —

eau chaude , *IX* — eau froide , *VL* ; terre humide , *AF* ! feu sec , *ES* ! air blanc , & ainsi des autres. Ils en ont encore dix-huit ou dix-neuf ; mais nous n'avons aucune con-fone en Europe qui les puisse expliquer.

Plus on considerera cette façon d'écrire , plus on y trouvera de secrets à admirer. Le *B.* signifie clair , le *C.* chaud , l'*X.* froid , *L.* humide , *F.* sec , *S.* blanc , *N.* noir , *T.* verd , *D.* désagréable , *P.* doux , *Q.* plaisant , *R.* amer , *M.* souhai-table , *G.* mauvais , *Z.* haut , *H.* bas , *I.* consonne , rouge , *A.* joint avec *I* , paisible. Aussitôt qu'ils prononcent un mot , ils connoissent la nature de la chose qu'il signifie ; comme

quand ils écrivent ce mot *Ipin*,
on entend aussi-tôt une pomme
douce & désirable, *Izd* un
fruit mauvais & désagréable :
& ainsi du reste.

Quand on enseigne un enfant, on lui explique la signification de tous les élemens & la nature de toutes les choses qu'il profere : ce qui est un avantage merveilleux, tant pour les particuliers que pour le public ; puis qu'aussi-tôt qu'ils savent lire, c'est-à-dire, communément à trois ans, ils comprennent en même tems tout ce qui convient à tous les êtres. Ils savent lire parfaitement à l'âge de dix ans, & ils connoissent tous les secrets de leurs lettres à quatorze. Ils savent toutes les difficultez

de la Philosophie à vingt : & depuis vingt jusqu'à vingt-cinq ils s'appliquent à la contemplation des Astres, & ils divisent cette étude en trois parties ; la première est de la révolution des Astres qui comprend leurs années : la seconde de leur distinction, & la troisième de leurs qualitez : avec des raisonnemens qui sont tout autres que ceux que l'on fait en Europe sur cette matière. Mais comme ce sujet est purement philosophique, ce n'est pas ici le lieu d'en parler plus en détail.

Ils s'occupent depuis vingt-cinq jusqu'à vingt-huit ans à la connoissance de leur histoire ; & ce n'est qu'en ce seul point qu'ils font paroître une

foiblesse d'esprit semblable à celle des autres peuples, tant pour l'antiquité jusqu'à laquelle ils font remonter leur origine, que pour les choses fabuleuses qu'ils racontent des premiers hommes dont ils disent être descendus. Ils comptent plus de douze mille révolutions de solstices depuis le commencement de leur République. Ils debitent qu'ils tirent leur origine du Haab ; ou d'une Divinité qui d'un seul souffle produisit trois hommes desquels tous les autres sont venus. Ils ont de vieilles écorces qui contiennent huit mille révolutions de leur histoire, & elle y est écrite en forme d'annales. Le reste est compris dans quarante-huit

Volumes d'une grosseur prodigieuse ; mais tout ce qui y est rapporté a plus l'air de Prodiges que d'Evenemens Historiques , & est plutôt merveilleux que croiable ; car si tout ce qu'ils racontent étoit vrai , les Etoiles se seroient multipliées des deux tiers ; le Soleil seroit grossi de la moitié , & la Lune fort diminuée ; la Mer auroit changé de place , & il seroit arrivé mille autres choses pareilles qui sont hors de toute apparence.

Pour ce qui est de nous , ils ne nous font commencer que cinq mille revolutions après eux , & l'origine qu'ils nous donnent est tout-à-fait ridicule ; car ils disent qu'un Serpent d'une grosseur démesurée , & am-

phibie , qu'ils nomment *Ams* , s'étant jetté sur une femme pendant son sommeil , & en ayant jouïi , sans lui faire aucun autre mal , cette femme se réveilla sur la fin de l'action , de laquelle elle eût tant d'horreur qu'elle se precipita dans la Mer ; le Serpent se jeta aussi-tôt dans l'eau après elle , & la soutenant toujours , la porta jusqu'à une Isle voisine , où touchée de l'amitié de cet Animal , & se repentant de son propre desespoir , elle resolut de se conserver la vie , & chercha , dans ce lieu desert , tout ce qui pouvoit lui servir d'alimens & de nourriture ; le Serpent de son côté lui apportoit tout ce qu'il trouvoit . Enfin cette femme accoucha de deux Enfans , l'un mâle

& l'autre femelle ; le Serpent redoubla alors ses soins , ne cessaient d'aller & de venir pour trouver de quoi nourrir la mère & les enfans : Quand les fruits ordinaires lui manquoient , il prenoit des poissons , & quelquefois de petits animaux , qu'il leur apportoit ; à mesure que ces deux enfans croissoient , ils faisoient paroître de plus grands signes de malice , & de plus grandes marques de brutalité , ce qui causa tant de tristesse & de chagrin à la mère qu'elle en devint inconsolable . Le Serpent s'apperçeut de ses ennuis , & pensant qu'elle regrettoit son Pays , après avoir fait son possible pour la consoler , sans rien avancer , il lui fit plusieurs signes pour lui faire entendre

que si elle vouloit retourner avec les siens , il l'assisteroit en son retour , comme il l'avoit aidée à sa venue. Cette femme se jeta dans l'eau , plutôt à dessein d'éprouver la volonté du Serpent , que pour aucune autre considération : au même instant , le Serpent se mit à la nage , se plaça sous son estomach , & la porta en peu d'heures en son Pays ; après quoi il repassa pour joindre ses deux petits , qui étant devenus grands , s'accouplèrent , & multiplierent beaucoup , ne vivans que de chasse & de pêche , comme des bêtes carnacières : l'Isle étant devenue , par la suite , trop peuplée , ils trouverent le moyen de passer en d'autres Pays , & de les remplir de leurs productions ;

avec tous les desordres que nous experimentons. Voilà l'origine que les Australiens nous donnent ; mais revenons à eux.

Lors qu'ils sont parvenus à l'âge de trente ans , ils ont permission de raisonner sur toutes sortes de matieres , excepté sur celle du Haab , c'est-à-dire , de la Divinité. Quand ils ont environ trente-cinq ans , ils peuvent être Lieutenans dans les Hebs , & faire un Corps de Famille avec les autres Freres , dans un appartement separé ; après vingt-cinq autres années ils peuvent retourner au Heb , pour y servir à l'instruction de la Jeunesse ; mais ils observent ordinairement en cela le rang de l'ancienneté , si ce n'est que

quelque Vieillard cede volontiers sa place à un autre.

CHAPITRE X.

Des Animaux de la Terre Australe.

IL n'y a personne pour peu versé qu'il soit en la connoissance des Pays, qui ne scache que les Animaux y sont aussi differents que les Terres qui les portent. L'Angleterre n'a point de Loups; & les Serpens ne scauroient vivre sur la Terre de l'Irlande, quelque part même qu'elle soit transportée.

Le Bois des Forêts de ce même Pays ne souffre ni Vers, ni

Araignées : Les Isles Orcades n'ont point de Mouches ; et la Candie ne porte aucun Animal venimeux ; le venin même transporté aux Isles de la Trinité perd sa malignité, & n'est plus mortel quand il y est.

C'est une chose assurée que les gros Animaux ne sont pas toujours les plus incommodes ; les menuës vermines que les Australiens ne peuvent concevoir, & qui n'ont rien de rare que la vie, font tant de desordre en plusieurs endroits de l'Europe, qu'elles causent souvent la sterilité, la peste, & d'autres maux aussi considérables, comme on peut le prouver par une infinité d'expériences ; c'est pourquoi je dois mettre au nombre des plus grands biens

biens des Australiens, l'avantage qu'ils ont d'être absolument exempts de toutes sortes d'insectes.

Il ne se trouve chez eux aucune bête venimeuse en quelque endroit que ce soit ; aussi se couchent-ils très-souvent sur la terre nue , non seulement sans aucune incommodité , mais même avec plaisir . C'est de là aussi en partie qu'ils ont un si grand nombre de fruits également délicieux & beaux .

Ils ont gardé assez long-temps trois sortes d'Animaux à quatre pieds , & ils en gardent encore en certains endroits ; je pourrois comparer les moins drés à nos Singes , excepté que leur face n'est pas veluë ; leur yeux sont à fleur de tête , leurs

oreilles sont assez longues ; ils ont la bouche & le nez de forme humaine , les pates plus longues , avec cinq doigts , dont ils tiennent & portent tout ce qu'ils veulent avec autant de facilité que des hommes ; ils sont fort actifs , & ils font quantité de tours qui demandent autant d'adresse que d'agilité. L'amitié qu'ils ont pour l'homme est telle qu'ils meurent de faim & d'ennui quand ils sont obligez d'en être éloignez : Lors qu'ils sont en la presence de quelqu'un ; ils ne cessent de lui donner quelque divertissement par leurs tours : On les a bannis de plusieurs Sezains , à cause qu'ils étoient trop importuns , particulierement dans le Hab ; comme on ne pouvoit les empê-

cher d'y aller qu'on ne les retint enfermés, & qu'on ne les trouvât mourans au retour, aussi on ne pouvoit les y laisser venir sans s'exposer à une distraction continue, & à la profanation d'un lieu si venerable.

Les Animaux de la seconde sorte ont quelque conformité avec nos Porcs; mais leur poil est doux comme de la soie, & leurs museaux sont de la moitié plus longs : On les nomme *Hums*, ils ont l'instinct de fouir & renverser la terre en lignes droites avec autant & plus d'adresse que ne font nos meilleurs Laboureurs ; ils n'ont besoin d'aucun Conducteur pour commencer, continuer, & finir leurs raies ; on les a cependant

détruits dans la plûpart des Sezains, à cause des ordures qu'ils y amènent, & parce qu'ils ne sont utiles que sept ou huit jours de l'année ; il faut les tenir enfermez le reste du temps, ou souffrir des degats & des incommoditez très-fâcheuses.

La troisième sorte d'Animaux a du rapport à nos Dromadaires, si ce n'est que leur tête approche plus de celle des Chevaux ; l'échine de leur dos est enfoncée par tout, & les côtes qui s'élèvent par dessus font une espece de cœur , dont les pointes est en bas , & deux hommes couchez peuvent tenir facilement dans le creux de dessus : on les nomme *Suëfs*, ils portent sans peine huit hommes de ce Pays, qui pèsent au moins

douze Européens , & on s'en fert de même pour transporter les fardeaux les plus pesans , & les autres choses nécessaires dans le commerce de la vie .

Outre ces Animaux on y trouve quatre sortes d'Oiseaux qui meritent nos reflexions : Les premiers se nomment *Effs* ; ils voltigent comme les Poules privées , & ils sont de leur grosseur ; leur couleur est d'un incarnat charmant ; cependant on commence à les bannir des Sezains , parce qu'ils causent beaucoup de désordre dans les Parterres & les Jardins .

. Les seconds & les troisièmes sont semblables à nos Tarins & à nos Mesanges , mais ils sont un peu plus gros , & si vous privez qu'il les faut souvent chasser de des-

sus les Personnes, & leur voix est si douce qu'on la prefere aux plus beaux Concerts de Musique ; Ils voltigent avec les Freres, & les suivent par tout ; ils entrent même dans le Hab, où ils causent une certaine douceur d'esprit par leur gasouillement qu'ils appellent *Pacd*, c'est-à-dire , divertissement de Beatitude : Ils ne mangent jamais qu'avec les Freres , & ils ne prennent aucun repos qu'ils ne soient sur eux : Ils ont cette propriété de sentir de fort loin les Oiseaux carnaciers , & de piquer les Freres pour les avertir ; en un mot, c'est une des plus agreables & des plus utiles recreations de ce Peuple.

Les quatrièmes Oiseaux sont de la grosseur de nos Bœufs ,

ils ont une longue tête qui finit en pointe, & un bec d'un grand pied, lequel est plus affilé que l'acier éguisé. Ils ont de vrais yeux de bœuf qui sortent de leur tête, deux grandes oreilles, des plumes rousses & blanches, un cou un peu délié, mais fort large, un corps long de douze pieds, & large de quatre, avec une queue de plumes grandes, & recourbée ; un estomac sous leurs plumes à l'épreuve des coups & dur comme fer, des pattes plus menuës que grosses, finissant en cinq effroiables serres capables d'enlever facilement un poids de trois cents livres. Ces horribles bêtes se nomment *urqs* & elles ne vivent que de proie. Elles font

en certain tems une guerre si cruelle aux Australiens, qu'elles en enlevent quelque fois quatre ou cinq cents en un jour. Aussi-tôt qu'elles ont goûté de la chair humaine, l'avidité qu'elles ont d'en avoir s'augmente, & il n'est ni stratagème, ni invention dont elles ne se servent pour en atraper: tantôt elles sont en embuscade, tantôt elles fondent de la moienne region de l'air douze & quinze ensemble ; & se jettant à travers les armes des Australiens, elles ne manquent guères à enlever chacun le leur.

Comme ces animaux sont les plus grands ennemis qu'aient les Australiens ; ils ont fait & font encore tous les jours des choses

chooses inconcevables pour les exterminer , jusqu'à détruire des Isles entieres de trente & trente-cinq lieuës de circuit , & raser des montagnes d'une lieuë de hauteur pour les chasser ; mais quoi qu'ils aient fait & quoi qu'ils fassent , je ne vois aucune apparence qu'ils puissent s'en délivrer : car les Isles sont en si grande quantité en ce païs , & elles y sont pleines de rochers si élevèz , qu'il est impossible d'en venir à bout ; mais nous parlerons plus amplement de ces oiseaux dans le chapitre suivant.

Je ne puis m'empêcher de dire ici , que bien loin que les Australiens mangent de la

chair, ils ne scauroient seulement concevoir comment un homme en peut manger ; les raisons qu'ils alleguent de cela sont ; premierement, que cette sorte de nourriture ne peut compatir avec l'humanité qui doit être naturellement tres-éloignée de la cruauté. Seconde-
ment, que la viande des ani-
maux ayant beaucoup de rap-
port avec celle des hommes,
celui qui peut bien manger de
la chair de ceux-là, mangera
sans difficulté de la chair de
ceux-ci. Troisièmement, que
la digestion en est trop dan-
gereuse, & qu'on ne peut man-
ger la chair d'un animal sans
se revêtir de ses inclinations.
Quatrièmement, que la chair

d'une brute est tellement modifiée à cette brute , qu'on ne peut s'en nourrir sans lui devenir semblable à proportion qu'on en mange. Cinquièmement qu'une bête est quelque chose de si bas, qu'il vaudroit mieux qu'un homme ne fût point du tout , que de communiquer de la sorte avec elles.

Au reste , les Australiens ne detestent pas moins les poissons que les animaux terrestres. On en voit fort peu chez eux , parce que les oiseaux de proie dont je viens de parler s'en nourrissent & leur font une guerre perpetuelle. Pour moi , je n'y en ai jamais vu d'autres que certaines sortes d'anguilles

de trois & de quatre aunes de long : & certains petits pattus qui ressemblent assez à nos porcs-épics, d'un noir luisant comme ébene.

CHAPITRE XI.

*Des Raretés utiles à l'Europe
qui se trouvent dans
la Terre Australe.*

C Eux-là se trompent étrangement, qui s'imaginent que l'Europe est un Païs qui n'a aucun besoin de ses voisins. Les nouvelles commoditez que le commerce avec l'Asie & avec l'Amérique nous

a apportées depuis cent ans, en sont une preuve bien certaine : & on ne peut pas douter que si elle pouvoit communiquer avec les Australiens, elle n'en retirât des avantages tout autrement considérables. Je ne veux seulement parler ici que de quatre de ces avantages qu'elle en recevroit très-infailliblement.

Entre les animaux dont j'ai parlé, les *Hams* rendroient des services inestimables, puis qu'ils exemteroient les hommes des peines extraordinaires qu'il faut avoir pour labourer la terre ; mais les *Sæfs* seroient encore d'une bien plus grande utilité : ce sont des bêtes plus douces que les bœufs les plus traita-

bles, & elles sont d'un entretien si facile, que deux livres d'herbes les nourrissent plus de trois jours. Elles peuvent même demeurer un jour sans manger ; & dans les voyages les plus difficiles, elles font dix-huit & vingt lieues tout d'une traite sans qu'il soit besoin de s'arrêter pour les repaître.

Il est aisé de comprendre l'utilité que les marchands retireroient de ces animaux ; ils ne feroient pas la dixième partie de la dépense qu'ils font obligez à faire pour le transport de leurs marchandises : deux de ces animaux portent la charge d'un grand chariot tiré à six chevaux. Les Austra-

liens qui n'ont besoin d'aucun trafic sont excusables d'en faire si peu d'état ; mais les Européens trouveroient leur compte à en faire venir, même à quelque prix que ce fût.

Mais rien de tout cela n'approche de l'utilité que les Européens pourroient tirer des oiseaux carnaciers dont j'ai parlé : car ces animaux qui sont fort cruels étant sauvages, peuvent s'apprivoiser comme nos animaux les plus domestiques. Lors que j'arrivai dans la Terre Australe, on en servoit encore dans le Sezain qui portoient un homme avec plus de facilité qu'un cheval d'Espagné ; on les monte au défaut de leurs ailes, & les plumes de leur dos servent

d'un toussin fort commode. Il ne faut simplement que leur attacher une fisselle au bec , pour les conduire où & comme l'on veut ; on fait ainsi quarante & cinquante lieuës tout d'une traite : & après s'être reposé environ deux heures pour les repaître , on en fait encore autant ; de sorte qu'on peut faire en un jour cent lieuës sans aucune incommodité , sans crainte & sans danger , sans se mettre en peine ni des ruisseaux , ni des rivières , ni des bois , ni des montagnes , ni d'aucune mauvaise rencontre. Deux raisons ont obligé les Australiens à s'en défaire , qui n'ont aucun lieu en Europe ; la première , c'est qu'ils sont d'une ardeur

extrême pour la conjonction charnelle : ce qui étoit cause qu'un mâle portoit quelque fois celui qui le montoit dans une Isle où il sentoit quelque femelle, & l'Australien y étoit devoré par les oiseaux sauvages. La seconde est qu'ils se persuaderent que ces oiseaux privez attiroient sur leur Terre les autres qui leur causoient de si grands désordres. Ces considerations n'auroient point de lieu à l'égard des Païs Septentrionaux, où l'on ne transporteroit que ceux de ces oiseaux qui seroient apprivoisés, & où il n'y en auroit point de sauvages. Voilà ce que j'ai remarqué de plus considérable touchant les animaux de la Terre Australe ; quant

aux fruits qu'elle porte , ils surpassent tout ce qu'on peut imaginer de beau & de delicieux ; mais outre leur beauté & leur delicatesse, le fruit du repos a des proprietez que nous appellons miraculeuses ; le sommeil qu'il procure pour tant de tems qu'on veut, & toutes les plaies que son jus guérit en tres-peu de tems, me portent à croire qu'il n'y a aucun mal en Europe contre lequel il ne pût être un remede tres-souverain. J'ai scû que ce fut par son moyen qu'on guérit toutes mes blessures à mon arrivée ; & ayant reçû ensuite en plusieurs combats quantité de coups, dont les uns m'avoient fait de grandes plaies , & les autres m'a-

voient fracassé les os, j'ai tou-
jours été parfaitement rétabli
en trois jours. Ce qui étant
ainsi, on abregeroit ce nombre
sans nombre de drogues & de
remedes qui coûtent si cher
en Europe , & qui tuent la
plûpart des malades à qui on
les donne.

J'étois sujet à plusieurs fo-
iblesses pendant mon séjour dans
le Portugal , & les effroiables
secousses que j'avois souffertes
sur la mer m'avoient beaucoup
affoibli ; cependant étant ar-
rivé en ce païs, & y vivant
des fruits qui servent de nour-
riture, je dois dire que je n'ai
pas senti la moindre foiblesse,
ni la plus legere infirmité : &
bienque l'éloignement de mon
païs , joint à des coûtumes tou-

tes extraordinaire^s que j'étois obligé de pratiquer , me donnaissent plusieurs ennuis ; aussi-tôt que je mangeois un fruit de repos mes ressentimens s'adoucisoient , mon cœur reveoit , & je me sentois dans une situation de corps & d'esprit , qui me rendoit si content que je ne pouvois desirer quoi que ce soit . De quel prix ne seroient pas de tels fruits en Europe où la tristesse tuë la plûpart des hommes , & où les chagrins causent des langueurs qui sont pires que la mort ?

Mais que peut-on s'imaginer de plus souhaitable que de vivre splendidement & tres-delicatement sans faire aucune dépense , puis qu'il ne faudroit

pour cela qu'avoir trois ou quatre de ces fruits, plus délicats & plus appetissans que nos viandes les plus succulentes & les mieux assaisonnées, & boire d'une espece de nectar naturel qui coule par ruisseaux en ce païs, où chacun peut s'en rassasier sans être obligé ni à labourer la terre, ni à cultiver des arbres.

J'ai admiré cent fois comme la nature donne en se jouant, & même avec profusion en ce païs, les choses dont elle est si ayare chez nous. Mais je ne scaurois passer sous silence cette abondance de fin Cristal qui s'y rencontre, & que les Australiens scavent tailler & poser l'un sur l'autre avec tant de propreté & d'a-

dresse, qu'on a de la peine à en trouver les jointures : Ce Cristal est si transparent qu'on n'en pourroit pas distinguer les pores, si les riches Figures de diverses couleurs que la Nature y forme, ne les faisoient connoître.

Mais ce qui passe, à mon sens, tout ce qu'on peut voir de plus prodigieux au monde, c'est un Hab qui se void dans le Sezain de *Huf*, lequel est d'une seule piece de Cristal, ce qui ne s'est pu faire qu'à force de piquer & de tailler dans un gros Rocher tout de cette matière : ce merveilleux Hab surpassé les ordinaires en hauteur & en largeur, car il est haut de 200. pieds, & large de 150. Les Figures dont le Cristal est entremêlé sont plus grandes que les

autres, & on void bien qu'elles sont de toute leur longueur sans aucune piece rapportée : On m'a assuré qu'on avoit déjà délibéré plusieurs fois s'il ne valoit pas mieux le détruire que de le conserver , parce qu'il tente la curiosité de ceux qui en sont éloignez , & qu'il cause de la distraction à ceux qui s'y assemblent ; cependant il subsiste encore , & j'ai peine à croire qu'on puisse se résoudre à détruire une pièce si riche & si rare.

Tout ce que je trouve de plus difficile en cela à l'égard des Européens , c'est de pouvoir communiquer , & avoir commerce avec ces Peuples : & après y avoir bien fait reflexion j'y vois des difficultez insurmon-

tables ; car comme ils ne souhaittent rien , & qu'ils n'ont besoin de rien , il n'y a pas d'apparence qu'on les puisse attirer par l'amorce du gain , de la récompense , ou du plaisir ; ni vaincre l'étrange aversion qu'ils ont pour nous , & qui est telle qu'ils ne peuvent entendre parler de nous sans témoigner la passion qu'ils ont de nous détruire . D'ailleurs tout ce que nous portons aux Terres nouvellement découvertes , & ce qui nous a procuré quelque accès auprès de leurs Habitans , passe dans l'estime des Australiens pour des bagatelles & des jouets d'enfant ; ils regardent toutes nos étoffes comme nous considérons les toiles d'Araignées ; ils ne sçavent ce que signifient les noms

noins d'or & d'argent ; en un mot , tout ce que nous croions précieux passe chez-eux pour ridicule : il ne nous resteroit plus que la voie des Armies pour nous faire une entrée chez eux par la force ouverte ; mais ils ont en cela un avantage sur nous , qui rendroit tous nos efforts inutiles ; car la Mer est si peu profonde en ces Païs , qu'elle ne peut porter un Bateau à deux ou trois lieuës de leurs bords , si ce n'est par quelques détours particuliers , où il y a des veines d'eau qu'on ne peut connoître sans une longue expérience . Outre cela , ils ont des Gardes si exacts sur les rives , qu'il est impossible de les surprendre , ni même de les attaquer avec esperance de suc-

cés, comme on verra dans la suite.

CHAPITRE XII.

Des Guerres ordinaires des Australiens.

C'EST un ordre constant en ce monde qu'on ne peut avoir de bien sans peine, ni le conserver sans difficulté ; ainsi on ne doit pas être surpris que les Australiens soient obligéz quelquefois à soutenir de grandes Guerres, pour défendre un Païs dont leurs Voisins connoissant les avantages font tous leurs efforts pour y pénétrer. Les plus redoutables de ces

Voisins sont les Fondins, Peuple fier & belliqueux, qui est toujours prest à faire irruption du côté qu'on les attend le moins : Ce qui oblige les Australiens à avoir pluseurs milliers d'hommes continuellement en garde sur les Montagnes & sur les rivages de la Mer, où ils ont jusqu'à vingt mille hommes en soixante lieues de Païs.

Le premier des Gardes qui s'aperçoit des approches de l'Ennemi fait aussi-tôt le signal dont on est convenu. Ce signal consiste à jeter une espece de fusée volante qui s'élève fort haut, & dont le bruit s'entend de deux lieues. Aussi-tôt les autres qui sont à droit & à gauche font le même signal, & toute la Côte en vingt-quatre heures

est avertie : La moitié des Gardes courent vers le lieu de l'alarme avec une telle promptitude qu'en moins de six heures il s'y trouve jusqu'à trente & quarante mille hommes ; quand on connoît qu'on est assez de monde pour repousser l'Ennemi , on ôte le premier signal , & à même-temps tous les autres cessent , & il ne vient plus de renfort .

Mais ce qui me paroît le plus admirable , c'est de voir que sans avoir de Chefs qui les menent , sans s'avertir ni se parler de quoi que ce soit , ils s'ouvrent se poster avec tant d'ordre & de discipline , qu'on diroit que ce sont autant d'admirables Capitaines , qui n'ont tous qu'un même dessein , & un même

moien pour l'executer.

J'ai assisté à deux irruptions que les Fondins firent dans le Païs. La premiere fut environ dix-sept ans après mon arrivée, & l'autre s'y fit l'année passée. Les Fondins s'étoient amassé au nombre d'environ cent mille pour essaier de passer par un endroit moins bien gardé que les autres. Il y en avoit déjà trente mille qui défiloient à la faveur de la nuit, & si quelques étourdis n'avoient inconsidérément fait un grand bruit, ils fussent tous entrez dans le Païs avant qu'on s'en fût apperçû. Mais cet éclat les ayant fait découvrir, les Australiens qui virent le danger extrême où ils étoient doublerent les signaux, auquel cas tous les Sezains doi-

vent prendre les Armes, & courir au secours.

Cependant les Fondins qui entroient en foule ne trouverent que trois cents Australiens qui faisoient ferme, mais avec tant de vigueur qu'ils arrêterent assez long-temps une partie des Ennemis ; mais comme ceux qui étoient déjà dans le Païs les environnoient de toutes parts , ils furent enfin taillez en pieces ; néanmoins comme ils vendirent leur vie tres-cherement, & qu'ils combatirent plus de deux heures, les deux Sezains eurent le temps de s'approcher ; de sorte que pendant que ceux-ci succomboient , un autre gros se forma d'environ quinze cents hommes , les Fondins ayant passé sur le ventre aux premiers se-

jetterent au nombre de plus de 60000. dans le Païs crians *Ham*, *Ham*; c'est-à-dire, victoire, victoire : Cependant les quinze cents tenoient ferme comme un rocher, faisant front de toutes parts, mais les Fondins les environnerent enfin, & en firent une épouvantable boucherie.

Cependant le jour commença, & une partie des Fondins s'étant opiniâtré au combat contre les quinze cents Australiens, allumerent de grands feux autour d'eux pour les brûler, ou du moins pour les empêcher de fuir ; mais le reste des Australiens qui accourroient de toutes parts formerent enfin un gros de vingt-cinq mille hommes, avec lesquels j'étois, & s'étant partagez en trois Corps,

le plus petit qui étoit de cinq à six mille, tâcha de gagner le passage par où les Fondins étoient entrez : les Fondins qui avoient apprehendé ce dessein , y avoient laissé vingt mille hommes pour le garder , & ces vingt mille hommes donnerent avec tant de furie sur les Australiens pendant cinq heures entieres , qu'ils les auroient tous défaits , sans un renfort de trois mille qui survint , & soutint le combat cinq autres heures , avec un carnage horrible de part & d'autre . Cependant les deux autres Corps combattoient avec la même vigueur contre le reste des Fondins , & la boucherie fut si grande en cet endroit , que le champ de bataille étoit plein d'une espece de mortier composé.

de

de terre & de sang, où on enfonçoit jusques aux genoux; les Fondins néanmoins commençoiént déjà à se lasser, lors qu'un autre secours de vingt mille Australiens arriva, qui ayant percé les Fondins sans beaucoup de résistance, se joignirent à nous: comme nous nous trouvions de beaucoup supérieurs à nos ennemis, nous détachâmes dix mille hommes pour aller secourir les Frères du passage, dont il y en avoit déjà eu beaucoup d'assommés par les Fondins, qui jettoient sur eux de grosses pierres du haut des Montagnes où ils étoient en embuscade. De notre côté, nous qui avions des Troupes toutes fraîches, nous recommencâmes comme un nouveau combat contre des

Gens presque abatus de fatigue, ils plierent aussi-tôt, & se disposerent à prendre la fuite; mais comme ils trouverent les chemins fermez, & qu'ils virent leur perte inévitable, ils retournerent contre nous qui les poursuivions en queue, & combattant en desesperez ils s'ouvrirent un passage au travers de nos Soldats, qui étoient las de les tuer.

S'étant ainsi fait jour à travers de nous, ils se mirent à fuir en desordre à travers le Païs, disperséz d'un côté & d'autre dans les Campagnes : Le combat dura jusques au milieu de la nuit suivante; & comme les Australiens qui ne cessoient d'accourir de toutes parts rencontroient par tout les Fondins

qui fuoient, ils n'en laisserent échapper aucun : On courut en même-temps au passage où les Fondins se dessendoient encore avec beaucoup de vigueur, mais voyant venir ce grand secours, ils prirent aussi-tôt la fuite. Le combat étant fini, les Australiens qui avoient combattu se rafraîchirent, & se reposerent; & les autres prirent soin de rendre les derniers devoirs aux Frères qui étoient morts dans cette défaite. On trouva plus de 19000. Australiens tuez sur la place ; & il y en eut environ 12000. de blessez, du nombre desquels je dois me mettre, puisque j'y eus un bras cassé, & une cuisse percée. Un chacun reconnut ses morts, & eut soin de les transporter dans leurs départe-

mens. On donna aussi les ordres nécessaires pour faire porter tous les corps des Fondins à l'endroit où ils avoient fait leur irruption: & on en compta plus de quatre - vingt - dix mille qu'on mit les uns sur les autres.

Voilà quel fut le premier combat des Australiens contre les Fondins où je me trouvai, & que se décris comme témoin oculaire ; je n'y remarquai aucune règle de notre côté , si ce n'est de tenir ferme & de se laisser plutôt tuer qu'enfoncer. Au reste , ils ont tous dans le combat une espece de petite cuirasse légeré , mince comme notre papier , mais si dure qu'à moins de leur porter des coups avec des efforts extraordinaires , on ne sçauroit

les percer. Pour ce qui est de leur nourriture , elle se tire pour chacun en particulier de l'appartement d'où il est : les Freres la portent en leur Hab le matin , & les Freres du Hab voisin la transportent dans le leur : & ainsi des autres jusqu'à l'endroit où sont ceux ausquels les fruits sont destinez:

Le second cōbat des Australiens où je me trouvai , arriva seize ans aprés celui-là : & voici quelle en fut la cause. Les Fondins s'étoient emparez d'une Isle fort considerable à dix lieuës du Sezain de *Pief* ; elle avoit dix-huit lieuës de longueur & quatorze de largeur : & comme la terre en étoit tres-bonne , ils s'y étoient fortifiez & beaucoup multi-

pliez. La douceur de l'air jointe à l'abondance y attiroit tous les jours de nouvelles Colonies, & ils avoient trouvé le secret de faire des courses dans le continent des Australiens.

La resolution ayant donc été prise de les chasser de cette île, on en écrivit seulement aux cinq cents Sezains voisins qui détachèrent chacun quatre cents personnes ; ainsi on eut tout d'un coup une armée de deux cents mille hommes. On fit aussi-tôt une espece de grand bac semblable à une plate forme, qui contenoit trois cents hommes de front & quatre cents de côté : ainsi il portoit douze mille hommes rangés en bataille qu'on fit avancer de cette sorte vers l'île. Ou-

tre cela, ils équipèrent six cents petits vaisseaux qui pouvoient porter chacun cent hommes, & quatre cents autres qu'on chargea de vivres & de munitions.

Entre toutes les machines de guerre que j'y vis, j'en remarquai une bien particulière ; elle consistoit en plusieurs échelles qui pousoient dans les murailles certaines pointes de fer, lesquelles par le moyen d'un ressort s'élargissoient en crochet aussi-tôt qu'elles étoient entrées dans la pierre ; de sorte qu'en tournant après cela une rouë, ces machines ébranloient les plus fortes murailles & les renversoient. J'étois placé sur le bac ou la plate forme quand on commença à marcher contre

les Fondins qui se préparoient depuis trois mois à se bien défendre. Ils étoient munis de toutes sortes de provisions, & leur armée étoit composée de trois cents mille combattans tous résolus de vaincre ou de mourir. Cependant les Australiens étant arrivéz à la vûë de l'Isle des Fondains, s'arrêtèrent pour délibérer de quelle façon ils les attaqueroient ; & après avoir tenu conseil, il fut arrêté qu'on débarqueroit la nuit vingt mille hommes dans les petits vaisseaux pour environner l'Isle & attirer au combat les Fondins, pendant que dix mille se jetteroient à la nage pour aborder l'Isle avec les instrumens nécessaires pour renverser les murailles ; ce

qui fut executé avec tant d'ordre & de promptitude, que les Fondins n'eurent pas le tems de se reconnoître. Les dix mille s'attacherent à la première muraille, & l'ainant renversée, deux mille passerent le fossé à la nage, & s'attacherent au second mur : auquel ayant fait quelques bréches, les sentinelles entendirent le bruit, & allèrent aussi-tôt avertir le corps de garde le plus proche ; mais l'ardeur des Australiens étoit si grande, qu'avant que leurs ennemis eussent été avisés, il y en avoit déjà plus de cinq cents au delà de la muraille qui faisoient ferme pour soutenir les autres qui montoient avec tant de promptitude, qu'en une heure vingt mille se

trouverent passez malgré tous les efforts des Fondins. Cependant leur Roi ayant été averti que c'étoit tout de bon que les Australiens entroient dans l'Isle , prit six mille hommes d'un corps de reserve & vint à la tête pour les reconnoître. Les Australiens de leur côté pousserent de grands cris pour avertir ceux de leur parti , & leur faire conoître qu'ils étoient au delà de la muraille ; si bien que les Fondins ayant commencé un combat tres opiniâtre , les Australiens qui n'étoient pas encore passéz grimperent de tous côtez , & malgré la resistance des Fondins il y en eut plus de cinquante mille qui passerent & qui se rendirent maîtres d'u-

ne partie de la muraille dans le tems que le jour commençoit à paroître. Les vaisseaux y aborderent aussi-tôt, & en moins de deux heures il y en eut encore vingt mille qui passerent pardessus les murailles : de sorte que les Fondins qui s'étoient déjà amassé au nombre de plus de cent mille, voiant le danger évident qui les menaçoit, se réunirent tous en un seul corps, resolus de risquer le tout pour le tout, & se jetterent avec tant d'impétuosité sur un gros d'ennemis qui faisoient ferme, qu'ils l'auroient entierement défait, si un autre corps d'Australiens qui avoient renversé plus de deux cents toises de muraille ne fût venu à leur secours. C'étoit un

détachement de six mille soldats de la plate-forme tous frais & en bon ordre qui prirent les Fondins en queue, & qui en firent un tel carnage qu'à peine en resta-t-il deux mille qui se sauverent dans une petite forteresse voisine ; ainsi les Australiens se trouverent maîtres de la campagne. Néanmoins avant que d'aller attaquer les forts qui étoient plus avant dans l'Isle, ils s'emparent de tous les dehors, afin d'ôter aux Fondins les moyens de leur échaper. On emploia deux jours à cela , & on en mit deux autres à reconnoître les corps des Frères qui avoient été tuez dans le combat ; on en compta jusqu'à quarante-deux mille , & on leur rendit

les devoirs ordinaires de la sepulture. On fit aussi le compte des Fondins morts, & on en trouva six-vingts mille.

Aprés cela, les Australiens allerent par toutes les Villés de l'Isle; ils en forcèrent cinq en un jour, & firent un carnage effroiable de tous ceux qui s'y rencontrerent. Au reste, je ne crois pas qu'il se voie en aucun lieu du monde de plus belles femmes que celles de ce païs: & quelque effort que je fisse sur moi pour m'accommoder aux manieres dures & insensibles des Australiens, je ne pûs m'empêcher de donner des marques de compassion en voyant égorger impitoyablement de si belles personnes, ce qui scandalisa fort

ceux des frères qui s'en apperçurent ; mais ce fut bien pis lors qu'étant entré dans une maison qui paroissoit plus considerable que les autres , j'y trouvai une venerable matrone avec deux filles de vingt-cinq à vingt-six ans qui se jetterent à mes pieds : car leurs charmes me transporterent si fort que je faillis à en perdre la connoissance & la raison ; & m' étant avancé vers une de ces filles que j'embrassois en la relevant , deux Australiens entrerent dans ce moment , & me virent. Je vis bien dans le feu de leurs yeux & dans l'indignation qui paroissoit sur les traits de leur visage que j'étois perdu ; néanmoins ils se contentèrent pour lors d'égorgèr

ces dames en ma présence : je ne sçavois plus ni à quoi me resoudre ni ce que j'allois devenir. Je n'osois plus envisager un Australien en face : & aussi-tôt que quelqu'un d'eux s'approchoit de moi , la confusion me montoit sur le visage & me faisoit baisser les yeux. Dans cette perplexité je retournai sur un vaisseau où je fis semblant d'être blessé, afin que l'on ne trouvât pas mauvais que j'eusse quitté l'armée, & j'y demeurai l'esprit si abattu d'ennui & de tristesse , que j'avois peine à me souffrir moi-même. Cependant le plat païs & toutes les Villes de l'Isle ayant été saccagées , on se résolut d'attaquer les places fortes: on en environna trois à la fois ;

& tous les travaux d'un siège se reduisant parmi ces peuples à creuser la terre autour de la place qu'on attaque , trois cents hommes y furent occupez pendant trois jours , au bout desquels ils arriverent enfin aux murailles nonobstant les sorties des Fondins. Ils saperent donc ces murailles & démantelerent ces Villes au grand étonnement de tous les habitans. Ils donnerent en même - tems un assaut general , & toute l'ardeur des Fondins qui se défendirent tres - courageusement , n'empêcha pas que les trois forts ne fussent pris en quatre jours. Le carnage y fut général , & on n'épargna ni les femmes , ni les vieillards , ni les enfans : tout fut envelopé dans un

un commun massacre. Ceux qui étoient dans les autres forts n'attendirent pas qu'on les y vint assieger , ils en sortirent tous la nuit du jour auquel on avoit résolu de les investir. On vit donc le lendemain sur le bord de la mer plus de deux cents mille personnes de tout sexe , dont les uns se précipitoient dans l'eau , les autres se jettoient à la merci de leurs ennemis , & les autres attendoient en levant les mains au ciel la mort qu'ils voioient inévitable.

Voilà comment cette belle Isle fut dépeuplée ; les Australiens amassèrent en plusieurs monceaux les corps des Fonds , & les laissèrent sur le bord de la mer sans sépulture ,

exposez aux oiseaux qui les dévorerent. Outre les Australiens morts au premier assaut de l'Isle dont nous avons parlé, on en trouva encore plus de dix-huit mille qu'on transporta au païs sur plusieurs vaisseaux ; on remena de la même maniere les blessez qui étoient au nombre de plus de trente mille.

Comme les Australiens observent les assemblées du Hab & du Heb, aussi bien hors de leurs païs que chez eux, ils s'assémblerent aussi-tôt que l'Isle fut en leur possession, pour louer Dieu, & pour délibérer sur quantité d'affaires survenuës, dont les principales étoient comment on devoit disposer de ma personne, &c.

comment on devoit travailler à la destruction de l'Isle. Je fus accusé de cinq chefs dont chacun meritoit la mort & ayant été oüi, je fus renvoyé en mon Sezain. On resolut ensuite de faire raser l'Isle par deux troupes chacune de cinquante mille hommes, & toute cette prodigieuse masse de terre fut détruite & couverte d'eau en dix de leurs mois : ouvrage que les Européens non seulement n'auroient pû achever en dix ans, mais encore qu'ils n'auroient jamais osé entreprendre. Voilà ce que j'ai vû des combats des Australiens contre les Fondins.

Outre ces ennemis, les Australiens ont encore à combattre ceux qu'ils nomment

monstres marins : car c'est ainsi qu'ils appellent les Européens, parce qu'ils ne connoissent point leur païs , & qu'ils ne les voient jamais venir que du côté de la mer sur des vaisseaux. Ils ne leur donnent donc point d'autre nom que celui de monstres marins, monstres inconnus ou demi-hommes. Le vieillard Philosophe qui m'étoit si fort ami & qui se plaisoit à m'entendre parler de mon païs , un peu avant qu'il fût sorti de ce monde , me disoit qu'il avoit vu aborder assez proche de leur Continent des gens faits à peu près comme ceux dont je lui parlois ; qu'il avoit admiré la fabrique de leurs vaisseaux : qu'il avoit toujours souhaité

d'avoir quelque éclaircissement touchant le Païs de ces demi-hommes , & qu'il trouvoit beaucoup de rapport entre ce que je lui en disois , & ce qu'il en avoit crû.

Il me conta qu'entre autres combats qu'ils avoient eûs avec ces demi-hommes , ils avoient eû un jour affaire à des Gens si déterminez qu'ils avoient été trois jours entiers à se rendre maîtres de sept grands Vaisseaux sur lesquels ils étoient venus ; je vis leurs Vaisseaux sur le sable , car les Australiens conservent tous ceux qu'ils prennent , comme des Trophées de leur valeur , & des Monumens de leurs Victoires .

Dans le temps que j'arrivai chez eux , il n'y avoit pas six

mois qu'ils avoient défait une Flotte entiere , & je vis pendus aux Mats des Vaisseaux plusieurs corps, entre lesquels je reconnus des Portugais , des François , & des Espagnols à leurs habillemens qui s'étoient conservéz . Mon Vieillard qui fut spectateur du combat qui se fit alors , m'assura qu'après ce que j'avois fait contre les Oiseaux sauvages , il n'avoit rien vu de pareil ; car le Pilote ayant découvert quelques veines d'eau assez profondes aborda jusques à demie heure des côtes , où n'ayant pas trouvé deux pieds d'eau , il fut constraint de s'arrêter . Il fit aussi-tôt mettre pied à terre à 1000. hommes pour reconnoître le Païs : Ils entrerent avec une intrepidité extraordinaire , & forcerent fa-

cilement les Gardes de la Mer, qui de leur côté arborerent aussi-tôt le signal ; mais les Ennemis s'étant jettez dans le premier Quartier d'un Sezain qu'ils rencontrerent , & s'étant mis à le piller , on redoubla tellement les signaux , qu'avant que les Européens eussent achevé le butin qu'ils vouloient faire , plus de 8000. Australiens parurent sur le bord de la Mer ; on leur tira plusieurs volées de Canon de dessus les Vaisseaux , mais il y eut tres-peu de coups qui portèrent. Cependant les Australiens entourerent ceux qui étoient descendus dans une maison qu'ils avoient forcée , & dans laquelle ils se défendirent quelque temps ; mais enfin il falut succomber à la multitude

qui les accabloit de toutes parts, & il n'en échappa pas un qui pût porter des nouvelles à la Flote. Les Australiens firent ensuite un détour assez long pour aller boucher l'entrée aux Vaisseaux ; ce qu'ils sçavent faire si adroitemment par certains monceaux de terre dont ils remplissent les avenuës, qu'il leur est absolument impossible de passer. Après cela on entreprit de les aborder, mais les Européens se servirent si bien de leur Canon & de leurs Armes en cette rencontre que de 8000 Australiens qui vinrent à l'abordage, il y en eut plus de six mille tués avant qu'aucun d'eux fût monté sur les Vaisseaux, & mon Vieillard m'avoüa qu'ils n'avoient jamais éprouvé tant de bravoure.

bravoure dans aucun des Ennemis, dont ils eussent été attaqués ; néanmoins comme les secours venoient de toutes parts aux Australiens, ils recommencèrent une seconde attaque avec 12000 hommes qui furent très-bien reçus des Européens, non pas toutesfois avec autant de perte que les premiers. Ils aborderent les Vaisseaux avec un courage & une fierté surprenante : Cependant comme les Européens les tiroient à brûle-pourpoint, ils en avoient déjà tué près de 4000. lors qu'il arriva aux Australiens un renfort de 20000 hommes tous frais, lesquels trouvant les Ennemis creus d'une fatigue incroyable les défirent avec beaucoup de facilité; ils avoient encore sur

leurs Vaisseaux 3000. Soldats, & autant de Matelots, qui furent tous égorgéz en moins d'une heure.

Mais les combats ordinaires que les Australiens ont contre les Oiseaux , desquels nous avons parlé, les embarrassent bien davantage , parce que venant & retournant par l'air , il n'y a aucun moyen de les arrêter, ni de les détruire. Ils combattent de trois façons contre ces effroyables bêtes, parce qu'ils en font attaquéez de trois manieres differentes; car tantôt ces Oiseaux se couvrent à la faveur des arbres, tantôt ils s'élévent dans l'air à perte de vuë pour fondre sur leur proie en un instant; les petits Oiseaux dont j'ai parlé les sentent de tres-loin, & ils

s'écrient d'une façon triste & empressée , jusques à donner plusieurs coups de becq pour obliger les Australiens à se mettre sur leurs gardes: cependant nonobstant toutes leurs précautions ces Animaux sont si subtils & si adroits qu'ils ne manquent presque jamais leur coup. Il me souvient qu'allant un jour au Hab en la compagnie de mon Philosophe , & de trois autres , arméz à l'ôtre l'ordinaire , c'est-à-dire , avec nos Hallebardes , nos Casques & nos Cuirasses , à peine eusmes-nous fait la moitié du chemin que nos petits Oiseaux commencèrent à crier d'une manière effraianté , voltigeant autour de nous d'une façon inquiète , pour nous donner à connoître le danger où

nous étions ; en effet nous vi-
mes aussi-tôt six de ces Oiseaux
qui nous attaquerent avec beau-
coup de furie : Nous nous pres-
fâmes l'un contre l'autre ; nous
nous couvrîmes de nos Armes,
& nous nous disposâmes à parer
les coups ; une de ces épouvant-
ables bêtes s'étant jettée sur
ma Hallebarde l'enleva de mes
mains avec une force à laquelle
il n'y a point d'homme qui
puisse résister. Les cinq au-
tres embrassoient si fort mes
Compagnons qu'ils avoient une
peine incroyable à s'en défen-
dre, & à peine eus-je tourné la
tête pour voir comment je
pourrois les secourir, que je fus
enlevé, & j'aurois esté assûré-
ment perdu si je n'eusse été se-
couru par cinq autres Freres

qui me dégagerent des férres de l'Oiseau qui me tenoit ; plusieurs autres Freres étant ençore venus à notre secours ; les Oiseaux s'envolerent.

Mais ce qu'il y a de bien plus terrible, c'est que ces effroiables bêtes s'assèmblent quelquefois au nombre de quatre & cinq cents , composant une espece de Corps d'Armée , où il semble qu'elles observent quelque sorte de discipline pour combattre les Australiens. Elles campent par tout indifferemment où elles trouvent de quoi se repaître.

Les Australiens des Quartiers se cantonnent alors dans leurs Maisons , & personne n'ose sortir ; on plante le signal pour faire connoître l'Ennemi,

& chacun se tient sur ses gardes.

La regularité qu'ils observent alors pour les combattre est beaucoup plus exacte que celle qu'ils gardent contre les Foudins ; ils se pressent les uns contre les autres, ils font un quarté fort égal qui fait front de tous les côtez, ils ont leurs farbacanes, dont j'ai parlé ; enfin ils s'arment de Hallebardes & de coutelas ; si-tôt que les Oiseaux apperçoivent l'Armée qui vient contre eux, ils se séparent tous, volans l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, & la plupart s'élèvent à perte de vue ; mais ce n'est que pour se réunir bien-tôt, & fondre tous ensemble sur les Australiens, qui nonobstant toutes leurs gardes, & toutes leurs dé-

fenses , perdent toujours quelques-uns des leurs dans ces premières attaques. Je me suis trouvé à trois de ces combats ; nous perdîmes au preinier six hommes , au second huit , & au dernier trois ; & aux trois combats ensemble nous ne tuâmes que sept de ces Oiseaux : Il est impossible d'expliquer l'impetuosité avec laquelle ils fondent sur les hommes , & la violence des coups de bec qu'ils leur portent. Je vis une action au dernier combat où j'assistois qui meritent d'être racontée : un Urg enleva la Hallebarde de mon Compagnon , un autre Urg se saisit en même-temps de sa personne , je voulus le défendre avec ma Hallebarde , mais un troisième Urg me l'arracha ,

mon Voisin s'attacha à celui qu'on enlevoit, & le même Oiseau lés soulevoit l'un & l'autre ; un troisième embrassa le second, mais un autre Urg se lança terriblement contre lui, & comme il l'enlevoit je m'attachai à lui pour le retenir ; mais nous aurions été infailliblement perdus tous quatre, si à force de coups on n'eût enfin assommé un de ces Oiseaux, car les autres quitterent leur prise au même instant, & nous trouvâmes un des Australiens qu'ils lâcherent étranglé, & mort, à force d'avoir été serré.

On a observé que lors que la Mer continuë à être orageuse cinq ou six jours de suite, ces Oiseaux entrent dans une espèce de rage, parce qu'ils ne peu-

vent prendre les poissons nécessaires à leur nourriture. J'ai déjà dit que les Australiens ont fait & font encore tous les ans des efforts extraordinaires pour détruire ces effroiables Ennemis ; ils ont rasé trois Isles très-considerables de deux lieues de longueur en trente ans, & ils travaillent maintenant à la destruction d'une autre qui est à six lieues de leurs Païs. Le temps le plus commode pour cela est le Tropique du Capricorne, où ils commencent leurs travaux, qu'ils continuent jusques à l'Equinoxe de Mars, auquel temps les Oiseaux commençant à entrer en chaleur font plusieurs menaces, mais sans effet, jusques à ce que le Soleil entre au Signe du Taureau ; car c'est

alors qu'ils viennent en troupes attaquer les Australiens avec tant de rage & d'impétuosité , que quoi qu'on fasse pour se défendre , il faut se résoudre à perdre plusieurs hommes. La chaleur de cet horrible combat dure quelquefois six heures entières sans aucun relâche durant trente jours , & après ce temps ils s'en vont peu à peu jusques au mois d'Octobre , où ils reviennent commencer les mêmes combats avec la même fureur.



CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur jusques à l'Isle de Madagascar.

J'ECRIS ce qui suit de l'Isle de Madagascar , & je commence à me flatter que cette Histoire pourra aller avec moi jusques à mon Païs.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ai dit de l'incompatibilité des Australiens avec les Peuples de l'Europe , que je ne devais la conservation de ma vie qu'à l'action de desesperé que je fis paroître en arrivant dans la Terre Australe , à la violence continuelle que je me faisois.

pour me conformer à leur manière de vivre , & aux soins que prit de moi le Vieillard qui me servit de Protecteur. Cependant comme la Nature ne se peut détruire , quelques précautions que je pris , il m'échapoit toujours quelques paroles , ou quelques actions qui me faisoient connoître pour ce que j'étois. Pendant tout le temps que mon vieux Philosophe vécut il fit cent Harangues pour arrêter les desseins que les Frères formoient de se défaire de moi ; il dépeignoit mon combat comme un prodige inouï , lequel seul me rendoit digne de leur protection , nonobstant tous mes défauts ; il soutenoit que puis qu'on m'avoit accordé la vie , bien-qu'on connut que

je n'étois point du Païs, on ne pouvoit me l'ôter sans injustice pour des défauts qui provenoient de ma nature; il ajoutoit qu'après tout, puisque j'étois Etranger, on ne pouvoit me condamner sans entendre ce que je pouvois dire pour ma justification; quand il voulut se retirer de cette vie il redoubla ses prieres & ses raisons pour les obliger à me conserver, il me nomma pour tenir sa place, après une exhortation vraiment paternelle qu'il me fit, & tous les Frères m'accepterent d'un commun consentement; enfin on me supporta jusques à la Guerre des Fondins, dont j'ai parlé, où malheureusement fut résolue & arrêtée. Les chefs d'accusation qu'on

forma contre moi se peuvent reduire à cinq principaux. Le premier fut que je n'avois point combattu avec les autres, puis que je n'avois produit aucune oreille des Fondins ; Le deuxiéme, que j'avois témoigné de la douleur en voiant la destruction de leurs Ennemis ; Le troisiéme, que j'avois embrassé une Fondine ; Le quatriéme, que j'avois mangé des viandes des Fondins ; Et enfin le cinquiéme, que j'avois fait aux Freres des questions pleines de malice. Pour entendre ces accusations, il faut sçavoir que c'est la coutume des Australiens de couper les oreilles de ceux qu'ils tuent dans le combat, & de s'en faire une ceinture, celui qui en apporte davantage est estimé le

plus courageux, & il y en eut qui en la prise de l'Isle en apporterent jusques à 200.

Quant à moi, bien loin d'en avoir tué, j'avois témoigné un extrême regret de voir la sanglante boucherie de ces malheureux : J'ai parlé de la tendresse que je témoignai à une de ces belles Fondines que je trouvai dans leur maison avec leur mere ; les Australiens regarderent cette action comme le plus grand crime que je pusse commettre, car dés-lors, il n'y en eût pas un qui ne m'eût en horreur.

On me chargea encore d'avoir osé faire la proposition de garder quelques Fondines, sous pretexte de s'en servir comme d'Esclaves, & d'avoir dit tout

haut que j'en prefererois une
seule à tout le butin que je pou-
vois pretendre dans le pillage
de cette Isle.

Aussi-tôt qu'on eût oüï ces
accusations, on me proposa de
prendre le fruit du repos, mais
d'un ton si imperieux, & avec
des termes si précis, que je n'eus
pas d'autre parti à prendre que
celui de l'accepter.

Comme on gardoit un grand
silence, lorsque je vins à la table
pour le manger à la maniere
accoutumée, je pris la parole,
& je dis aux Freres assembléz
que je leur avois des obligations
si essentielles que je ne pouvois
les quitter sans leur communi-
quer un grand secret que je sça-
vois pour détruire facilement
les Urgs. J'ajouûtai qu'effecti-
vement

vement j'étois coupable des crimes dont on m'accusoit, mais que comme tous ces crimes venoient de mon naturel, que tout le monde sçavoit bien être semblable à celui des Fondins, j'attestois leur raison, si s'étant resolus à me souffrir parmi eux me connoissant bien pour Fondin, ils ne devoient pas aussi me pardonner des défauts qui étoient inseparablement attachéz à ceux de mon espece. Il est vrai, disois je, que j'ai témoigné de la tendresse pour mes semblables, il est vrai que je n'ai pû les égorer, il est vrai que j'ai fait paroître de la compassion pour d'autres moi-même; si je ne l'avois pas fait je devrois passer pour dénaturé, & votre raison si pure & si clair-voiante

me trouveroit, avec justice, coupable de barbarie & de cruauté.

Si un Australien se trouvoit par malheur contre les Fondins ne seroit-il pas excusable si dans une guerre contre sa propre Nation, il témoignoit de l'humanité & de la bienveillance envers ses Frères?

Au reste, ne croiez pas que je veuille me servir de ces raisons pour vous porter à me prolonger la vie, je suis ravi de me retirer, & je ne vous demande qu'un délai de peu de jours, seulement pour avoir le tems de vous marquer que ce pauvre Etranger que vous avez bien voulu supporter, n'est pas ingrat des bienfaits qu'il a reçus de vous.

On sortit du Hab à la maniere accoutumée sans m'avoir donné aucune réponse, & ainsi je vis bien que je n'avois plus de ressource que dans l'industrie avec laquelle je devois chercher quelque moyen de retourner en mon Païs. Dans cette pensée, toutes les avantures de mon premier voyage qui m'avoient porté dans le lieu où j'étois, me passerent par l'esprit, j'avois sans cesse devant les yeux cette planche qui m'avoit été si favorable ; il me sembloit que si je pouvois me dérober à la vue des Australiens mon salut & mon retour étoient assuréz. Enfin après avoir roulé dans ma tête une infinité de desseins & de moyens, voici la resolution que je pris, & que j'executai. Je

fis une corde de l'écorce de l'arbre nommé *Schuëb*, je la frotai du jus du fruit du Repos, mêlé avec un peu d'eau de la Mer, ce qui la rendit dure comme le fer ; je la frotai ensuite d'un autre jus qui la rendit flexible, & enfin j'en fis une espèce de filet que j'étendis sur un arbre où les Urgs avoient coutume de se percher ; je ne cessais d'aller & de venir attendant avec impatience le succès que je me promettois de mon dessein. Enfin mes petits Oiseaux m'ayant averti de me retirer, je vis deux Urgs fort élévez dans l'air, lesquels vinrent justement s'abattre sur l'arbre où j'avois tendu mon filet, & il y en eut un des deux qui s'y prit par le haut de la patte.

Les Freres qui le virent ainsi arrêté courroient déjà à lui pour l'assommer , mais je les priai de ne lui point toucher , & de me laisser faire , les assurant qu'ils verroient bien-tôt quelque chose de plus surprenant que ce qu'ils voioient .

Ma bête se voiant ainsi prise fit pendant deux jours fort la mauvaise lorsque je voulois en approcher ; mais enfin voiant qu'il n'y avoit nulle apparence d'échaper , & la faim la pressant elle commença à s'adoucir , & à souffrir que j'en approchasse pour lui donner à manger : comme j'étois le seul qui la servoit elle ne tarda pas à me témoigner plusieurs marques de reconnaissance ; je la flattois , & elle le souffroit , je levois ses

grosses pates , je considerois ses griffes , j'ouvrois même son bec , & je montois sur son dos , enfin j'en faisois tout ce que je voulois ; je me dis donc pour lors à moi-même , ne se pourroit-il pas faire que comme je ne suis arrivé en ce Pâis que par la persécution de ces bêtes , j'en pûsse sortir par leur secours ? j'espérois tout de mon Oiseau , & mon esperance se fortifioit à mesure qu'il redoublloit les marques de son amitié envers moi .

Cependant on parla de ma conduite au Hab avec éloge , & voyant qu'on en étoit étonné , je pris la parole , & je dis que je commençois à me regarder comme une personne qui cefoit d'être ; que c'étoit la coutume de ceux de notre Nation ,

Jorsqu'ils étoient sur le point de mourir, de vivre dans une grande retenuë ; que mon esprit ne me permettoit pas d'être le même que j'avois été, sachant que j'allois cesser d'être dans peu de tems ; que j'occupois les momens qui me restoient, à méditer une dernière action qui devoit les édifier beaucoup plus que la première. Ces raisons satisfirent beaucoup l'Assemblée, & il y fut résolu qu'on me laisseroit finir comme je voudrois, sans parler davantage de moi, ni de mes actions, puisque je devois déjà être censé du nombre des morts ; on y nomma même mon Lieutenant, & on ne me regarda plus que comme un mourant libre de finir sa vie comme il voudroit.

Cette Ordonnance me donna tant de consolation que je crus alors ma délivrance tres-assurée.

Je passois presque tout le jour auprés de mon Oiseau , & je n'obmettois rien pour lui témoigner toutes les marques possibles de bienveillance. Je m'aperçus un jour qu'il avoit peine à se soutenir , & je trouvai que la corde qui l'arrêtroit le tenoit si serré qu'elle avoit coupé la peau de sa patte , & étoit entrée bien avant dans la chair ; la plaie étoit tres-considerable , & je cherchai aussi-tôt tous les moyens possibles de le soulager ; j'y versai du jus d'un fruit propre à consolider la plaie , je le bandai proprement , & je fis tant qu'en huit jours elle fut par-

parfaitement guerie. Son inclination alors s'augmenta tellement pour moi , qu'il ne pouvoit plus souffrir que je m'éloignasse de lui, & moi reciprocquement je n'étois content que lorsque j'étois auprés de lui : je lui laissai peu à peu la liberté d'aller seul ; mais au lieu de penser à prendre la fuite , il faisoit de continuels efforts pour me suivre par tout ; je voulus voir s'il pouroit me porter en volant , & je trouvai qu'il le faisoit avec plaisir , & avec une legereté surprenante. Alors je fis une ceinture de plusieurs feuilles que je frotai du jus du fruit du Repos, pour la rendre impénétrable à l'eau ; je fis ensuite une espece d'écharpe creuse , & ayant rempli l'une & l'autre des

fruits les plus nourrissants du Païs, & de quelques bouteilles de la liqueur qu'on y boit , avec quoi je mis aussi le Manuscrit de cette Histoire : Je bouchai le tout tres-proprement , & le ciegnis au tour de moi.

Je fis encore une petite valise que je remplis de fruits pour la nouriture de ma bête , & l'ayant proprement liée sur son dos , je me resolus de partir la nuit suivante , qui étoit le quinzième du Solstice du Capricorne , trente cinq ans & quelques mois après mon arrivée dans la Terre Australe , & le cinquante septième de mon âge .

Afin donc que mon Oiseau pût plus aisément prendre son vol , je le fis monter sur un arbre , où m'étant ajusté au dé-

faut de ses aîles, je commençai par l'élever fort haut en l'air, dans la crainte que j'avois d'être apperçû des Gardes de la Mer ; mais le grand froid de la moienne Region de l'air m'obligea bien-tôt à descendre un peu plus bas.

Cependant il y avoit bien déjà six heures que nous étions en chemin ; mais soit que ma bête se sentît encore de sa blessure, ou que le long repos qu'elle avoit eu l'eût rendue plus pesante, je n'aperçus qu'elle fatiguoit extrêmement, & qu'elle n'en pouvoit plus. Je fis donc en sorte qu'elle s'abatit sur l'eau, & comme elle enfonçoit trop, je descendis de dessus pour la soulager, sachant bien que ma ceinture me soutiend-

droit , & me mettroit hors de danger : Ce pauvre Animal craignant alors que je ne perisse , ou que je ne voulusse le quitter , se mit à crier , & à tourner au tour de moi avec une agitation qui marquoit sa peine & son inquietude ; mais comme j'étois encore plus fatigué que lui , j'appuiai ma tête sur ses plumes , & lui ayant donné des fruits de là valise , le sommeil m'abatit entierement , & je dormis très profondément : je trouvai le jour très-beau & très-ferain à mon réveil ; je fis encore manger mon Oiseau , & ayant aussi pris ma refection , je remontai dessus assez légerement , à dessein d'avancer chemin ; mais quelques efforts qu'il fit il ne put jamais prendre son vol , parce

que la pesanteur étrangere de mon corps l'enfonçoit trop dans l'eau; il falut donc, bon gré malgré, rester au lieu où nous étions: chacun peut juger quelle fut alors ma peine, & mon embaras; neanmoins ayant fait reflexion que ma bête marchoit très-bien & très-vite dans l'eau, je m'attachai à sa queue, & elle me tira assez loin pour découvrir une Isle qui me paroissoit quasi à perte de vue: comme la nuit approchoit, & que mon Oiseau étoit fort fatigué, j'arrêtai pour le repaire, & je mangeai aussi avec lui; mais je fus bien étonné après cela de le voir demeurer tout court; car soit qu'il regretât sa première condition, soit qu'il ne pût vivre dans un air different de

celui de son climat , ou qu'il fut seulement touché de la peine où il me vasioit , il ne voulut jamais passer outre .

La nuit étant survenuë peu de temps après , il s'endormit d'un profond sommeil , pour moi il me fut impossible de fermer l'œil ; je deliberaï donc long-temps sur ce que j'avois à faire , & après bien des reflexions , je jugeai à propos de détacher doucement ma valise de dessus mon Oiseau , & je me résolus à m'en separer entièrement , quoi-que avec un extrême regret .

Après que j'eus fait cela , voyant que ma ceinture & mon écharpe me soutenoient parfaitement bien , je commençai à m'éloigner de ma bête , & à

avancer à la faveur d'un vent Austral qui m'aidoit : De sorte qu'à la pointe du jour je me trouvai arrivé sans aucune incommodeité à l'Isle que j'avois apperçue le soir précédent.

Je sortis donc de l'eau, & m'étant assis sur la Terre ; je mangeai quelques-uns de mes fruits avec un plaisir mêlé de je ne sçai quelle consolation que je n'avois point encore ressentie. Le sommeil m'abattit ensuite , je dormis environ six heures, & m'étant réveillé , je resolus de continuer mon voyage , & d'avancer en tirant toujours du côté du Nord , du peur de me mettre en danger de demeurer toujours dans la grande Mer , qui separe le vieux Monde du nouveau ; mais à pei-

ne me fus-je mis dans l'eau, que j'entendis le bruit du vol des gros Oiseaux dont j'ai parlé ; toutes mes entrailles furent émuës à ce bruit , & je crus d'abord être perdu ; mais ma crainte se changea bien-tôt en joie , lorsque je reconnus que c'étoit ma bête qui me cherchoit , & qui vint se jettre à mes pieds avec tant de caresses & tant de marques de douleur de ce que je l'avois quittée , que je fus touché de la plus tendre compassion que j'eusse jamais euë ; puis ayant reconnu qu'elle s'étoit extraordinairement fatiguée à me chercher , je demeurai un jour & une nuit dans l'Isle pour la faire reposer ; je lui donnai des fruits de ma valise , & elle ne faisoit que com-

mencer d'en manger lorsque tout à coup dix bêtes de la grosseur , & presque de la couleur de nos Loups , s'approcherent de nous : Mon Oiseau les apperçût avant moi , & s'étant jetté dessus avec impétuosité & avec furie , il en attrappa une , & l'ayant élevée en l'air , il la jeta sur une autre , qu'il assomma , toutes les autres prirent aussi-tôt la fuite , mais avant qu'elles fussent arrivées à leurs trous , il en prit encore une troisième , dont il mangea la moitié , & m'apporta le reste , & comme la nuit survint alors je dormis auprès de lui environ six ou sept heures ; mon Oiseau ne s'endormit qu'après que je fus endormi ; il s'éveilla presque aussi-tôt que moi , & à peine

eut-il les yeux ouverts , qu'il se jettâ sur une des bêtés qu'il avoit tuée , & en fit son déjeuner ; je mangeai aussi quelques-uns de mes fruits , & aussitôt après je le conduisis sur un petit Rocher , d'où je montai sur son dos comme auparavant , & il prit son vol du côté que je le conduissois ; nous avancions avec une rapidité surprenante , & nous avions déjà fait beaucoup de chemin , lorsque deux Oiseaux de sa grosseur vinrent à notre rencontre , & se lancant contre nous , commencèrent à nous combattre à grands coups de griffes & de bec ; il étoit impossible que ce pauvre Animal ne succombât , tant parce que sa charge le mettoit hors de défense , que parce qu'il

étoit attaqué par deux Oiseaux aussi forts que lui: J'avois déjà reçû quelques coups qui m'avoient mis tout en sang; ainsi voiant que nous étions tous deux également en danger, & qu'en l'empêchant de sauver sa vie je ne mettois pas la mienne en seureté, je sautai de dessus lui, & me jettai dans l'eau; où je demeurai quelque temps à regarder le combat. Mon Oiseau se tenoit sur la défensive, se contentant de presenter les griffes & le bec pour darder autant de coups qu'il pouvoit; mais enfin le brouillard qui s'épaississoit insensiblement me déroba tout-à-fait la vuë de ce spectacle; je tombai alors dans une profonde tristesse, qui me fit faire plusieurs reflexions sur

le malheureux état où il me sembla que je n'étois réduit que par ma propre faute.

La Terre Australe se representoit à mon esprit avec tous ses avantages ; l'Isle que je venois de quitter me sembloit infiniment commode : il me paroissoit que j'y aurois pu passer le reste de mes jours sans crainte & sans danger ; que mon Oiseau m'y auroit tenu lieu de Gardes contre tout ce qui auroit osé m'attaquer. Je reconnoissois donc que j'étois moi-même la seule cause de ma misere.

Le comble de mon malheur étoit que je ne sçavois de quel côté tourner , parce que je ne voiois pas à trente pas de moi ; ces tristes pensées accabloient

mon esprit lorsque j'entendis un grand bruit comme d'un Vaisseau qui voguoit à plusieurs voiles, & je déliberois si je me mettrois à crier, lorsque je fus apperçus par les Nautonniers qui tirerent sur moi plusieurs coups, dont je fus blessé en plusieurs endroits, mais fort légèrement.

Cependant le Vaisseau s'étant approché, ils reconnurent à ma voix, & à mes gestes que j'étois un homme, ils m'aborderent, & me tirerent avec beaucoup de marques de compassion, ils visiterent mes blessures, ils laverent mes plaies avec de l'huile & du vin, & y ayant versé d'un Baume très-precieux, ils les banderent fort proprement.

Comme ils me parurent être des Européens, je leur parlai Latin, & j'appris d'eux qu'ils étoient François, & que leur Vaisseau étoit parti depuis peu de l'Isle de Madagascar, à dessein de butiner.

Le Capitaine qui étoit un homme de qualité ayant scû que j'étois Européen vint me trouver, me parla avec beaucoup d'honnêteté, me fit donner un de ses habits, me prit en sa compagnie, & voulut que je mangeasse à sa table. Le premier entretien que j'eus avec lui dura plus de trois heures. Je lui contai l'Histoire de ma naissance, de mon éducation, de mes naufrages, & de mon arrivée en la Terre Australe; il m'écoutoit avec beaucoup d'attention, &

s'étonnoit comment j'avois pu survivre à tant de maux que j'avois soufferts : Je vis bien qu'il redisoit en François à la Compagnie ce que je lui disois en Latin, & que tout le monde admiroit comment je pouvois avoir échapé à tant de dangers ; il eut ensuite la discretion de me laisser manger sans m'interroger davantage ; mais comme j'avois perdu l'usage des viandes de l'Europe, je n'y trouvois nul goût, & mon estomach ne put que très-difficilement les souffrir : je pris donc de mes fruits qui commençoient à vieillir, & de mes petites bouteilles, qui se desséchoient ; j'en offris une au Capitaine qui la goûta, & protesta qu'il n'avoit jamais rien bu de si délicieux, il m'en de-

manda une seconde, qu'il fit boire au maître Pilote ; il en voulut une troisième, & puis une quatrième, & ne cessa point que ma ceinture ne fut vuidée : Il n'y avoit personne qui n'admirât, & la couleur & la délicatesse des fruits, & qui n'eût de la peine à se persuader qu'ils fussent naturels.

Le repas étant achevé je fus obligé de recommencer mon Histoire, & de raconter le mieux qu'il me fut possible les singularitez de la Terre Australie, les mœurs & les coutumes de ses Habitans, & le reste. Le Capitaine avoit effectivement quelque peine à me croire, mais je rapportois tant de circonstances des choses que j'avancois, qu'il ne pouvoit pas en douter.

douter. Il protesta plusieurs fois qu'il eût voulu ; au péril de sa vie , avoir vu les choses que j'avois vues ; & sur ce que je lui disois de la situation & de la difficulté des abords de la Terre Australe ; il déclaroit qu'il voioit bien que ses amis qui y étoient allé y periroient infailliblement .

Cependant aiant resolu de retourner à Madagascar , il fit mettre à la voile , & après huit jours de navigation nous arrivâmes au Port de Tombolo , qui est en quelque façon Austral à l'Isle de Madagascar , c'est-à-dire , Sud-ouï-Est . Le Capitaine eût toujours pour moi les mêmes honnêtetez , & ne me quita que parce que le Gouverneur de Tombolo me voulut avoir .

CHAPITRE XIV.

*Du sejour de Sadeur en l'Isle
de Madagascar.*

TOMBOLO est un Port accompagné d'une petite Ville, mediocrement forte, dans laquelle il y a environ cinq ou six mille Habitans, dont la plûpart sont François, quelques-uns Portugais, d'autres Anglois, & fort peu de Hollandois ; il y reste quelques Naturels du Païs, qu'on a bien de la peine à apprivoiser : Elle est sous le Tropique de Capricorne, au soixante & cinquième Meridien, selon Ptolomée.

La Terre de cette contrée est non-seulement sterile, mais encore très-mal saine, autant que j'en ai pû juger. On n'y vit que de vivres apportez d'ailleurs, & les Naturels du Païs qui ne sont pas encore assujettis, n'y ont aucune demeure arrêtée. Il falut encore ici raconter mon Histoire tout du long au Gouverneur, j'eus plusieurs conférences avec lui ; néanmoins comme je commençais à m'ennuier en attendant quelque Vaisseau qui retournerait en Europe, je priai le Gouverneur de me donner quelques hommes avec lesquels je pusse monter par un Fleuve qu'ils appellent *Sildem*, & entrer plus avant dans le Païs, afin d'y faire quelque découverte. Le Gou-

verneur m'asseura qu'il avoit eu autrefois la même curiosité ; mais qu'il en avoit été détourné , ayant scû que les Habitans de ce Païs étoient tellement sauvages , qu'ils n'épargnoient personne ; il ajouta qu'il y avoit environ trois mois qu'ils avoient attrapé deux de ses Soldats , & qu'il avoit appris par un Sauvage que les aiant liez par les pieds , & pendus à des arbres à cinq ou six pas de distance , ils les avoient jettez l'un contre l'autre , afin que s'entre-heurtant & s'entre-choquant , ils pussent expirer à force de meurtrissures ; qu'il y avoit tout au tour d'eux un grand nombre d'enfans qui attendoient que le sang & la cervelle de ces misérables tombassent pour les

recueillir , & les manger ; & qu'enfin ces Barbares leur ayant vu rendre les derniers soupirs dans ce cruel supplice , avoient détaché leurs corps meurtris & tous noirs de coups , & les avoient mangéz sans aucun autre apprêt.

Ces cruautes firent que je n'eus pas envie de connoître plus particulierement ni le Païs, ni les Habitans. Je commençois donc à m'ennuier extrémement lorsqu'il arriva au Port un Vaisseau François qui amenoit avec lui une espece de Chaloupe ; dont il s'étoit faisi dans un trajet qu'elle faisoit pour passer en une Isle Australe. Il n'y avoit dessus qu'un venerable Vieillard , accompagné de six Rameurs qui lui servoient

aussi de Valets. Cet homme approchoit fort de la taille des Australiens , son front & son menton étoient plus quarrez que longs, ses cheveux & tout son poil noir , & son corps de couleur brune. Aussi-tôt que je le vis je fus touché de compassion pour lui , & poussé d'un extrême desir de sçavoir qui il étoit. Le Gouverneur ne fit point difficulté de m'accorder la liberté de le voir , souhaitant que je pusse tirer , par son moyen , la connoissance du País; mais il ne croioit pas que j'en pusse venir à bout : j'abordai donc le Vieillard , & lui ayant témoigné par plusieurs signes que j'étois réduit à la même captivité que lui , il fit paroître quelque marque de consola-

tion. Après trois ou quatre entrevues, je trouvai le moyen de m'expliquer de cette sorte. Nous convinsmes, par signes, de prendre certains mots pour expliquer nos pensées; & j'en formai en une nuit près de deux cents, qu'il comprit facilement. Aiant ainsi formé, en deux mois, une espece de langage assez exact pour nous entendre, je lui contai toute mon histoire, mes naufrages, mon arrivée en la Terre Australe, le sejour que j'y avois fait, & la maniere dont j'en étois sorti. L'aiant engagé par toutes ces ouvertures à avoir confiance en moi, il ne fit plus de difficulté de me découvrir plusieurs circonstances fort considérables de son Païs. Il me dit qu'il

comprenoit tout le milieu de l'Isle , que le climat en étoit très-sain , la Terre très-fertile , & le Peuple fort poli : Qu'ils avoient deux puissants Boullevarts qui les séparoient à l'Orient & à l'Occident ; de deux Peuples barbares , c'est-à-dire , deux prodigieuses Montagnes ; que celle de l'Orient s'appelloit *Harnor* , & celle de l'Occident *Canor* ; Et que du côté de la Mer la Nature les avoit munis de tant de bancs de sable , qu'on n'y pouvoit aborder , sans une experience de plusieurs années : Il ajoûta que leur Païs avoit environ six mille lieuës de tour ; que le Gouvernement y étoit Aristocratique ; qu'on y élisoit de trois ans en trois ans six Gouverneurs : Le pre-

premier pour la Mer du Nord,
Le second pour la Mer Australe.
Le troisième pour le Mont
Harnor. Le quatrième pour le
Mont *Canor:* Et les deux au-
tres pour le reste du Païs ; que
ces Gouverneurs avoient puis-
sance de vie & de mort sur tous
les Peuples de leur dépar-
tement , de quelque condition
qu'ils fussent ; Qu'au resté, on
y cultivoit la Terre, on semoit
& on moissonnoit comme en
Europe ; Que les Animaux
dont on se servoit pour labou-
rer étoient de la grosseur des
Elephans ; Qu'en général les
Peuples de ce Païs aimoient
mieux leur liberté que leur vie ;
qu'il étoit un des Gouverneurs
dont il m'avoit parlé , que le

malheur de sa perte étoit arrivé par une tempête qui s'étoit élevée contre toute apparence, lors qu'il étoit allé reconnoître certains bancs de sable qui grossissoient extraordinairement, & que la tempête l'ait écarté fort loin, il étoit tombé entre les mains des Pirates qui l'avoient livré au Gouverneur de Tombolo.

Nous passions les jours entiers dans la douceur de nos entretiens, lorsqu'il arriva du Mongol deux Vaisseaux qui devoient partir dans peu de jours pour Ligourne ; j'avois de la peine à me priver de la conversation d'un homme si agréable & si raisonnable ; néanmoins ne voulant pas perdre une si favora-

ble occasion, je lui declarai que j'étois resolu à me servir de la commodité qui se presentoit pour retourner en mon País.

Cette nouvelle l'affligea sensiblement, neanmoins il me témoigna qu'il trouvoit mon dessein trop raisonnable pour s'y opposer , & quelques jours après l'étant allé voir pour prendre congé de lui , & pour m'en separer, il me répondit froide-ment qu'il me quiteroit le pre-mier , & qu'il me prioit de lui conserver dans mon cœur l'a-mitié dont je lui avois donné tant de témoignages depuis que je le connoissois.

Aussi-tôt après il se jeta à mes pieds pour me marquer

L'estime qu'il faisoit de ma personne , & s'étant écrié cinq ou six fois en sa langue , deux de ses Valets accoururent qui lui tordirent le cou , & ensuite s'entrechoquerent l'un l'autre si fortement de leurs têtes , qu'ils se la briserent , & tomberent morts sur la place : les quatre autres bien qu'éloignez en furent autant dans le même moment , de sorte qu'on les trouva morts tous ensemble , ce qui étonna extrêmement le Gouverneur , & tous ceux qui étoient avec lui .

Voilà tout ce que portent les memoires écrits de la propre main de Sadeur ; son Histoire finit ici , & il y a apparence que s'étant embarqué bien-

tôt après la mort du Vieillard,
dont nous venons de parler,
il n'eût plus le loisir d'écrire
les avantures de son retour en
Europe.

F I N.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roi, donné le 29. May 1692. Signé, Par le Roi en son Conseil, GAMART : Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé, *Voyage de la Terre Australe par Sadeur*, durant le temps & espace de huit années, à commencer du jour & date que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; Avec défenses à quelque Libraire, Imprimeur, ou autre Personne que ce soit, de le con-

trefaire , ni d'en debiter d'autre impression , à peine de quinze cents livres d'amende , confiscation des Exemplaires , Presses & Caractères qui y auront servi , & de tous dépens , dommages & intérêts , comme il est porté plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris,
le 1. Juin 1692.*

Signé , P. AUBOUYN , Syndic.

Achevé d'imprimer le 14.
Juin 1692.

**De l'Imprimerie de LAURENT
RONDET.**

La 1^{re} éd. de la Terre australe
est de Vauclusier, par J. Virey
1676 p. 12. L'ouvrage
a été souvent réimprimé
mais avec beaucoup de
changements et suppressions.
L'auteur, Gabriel de Paigny,
d'alors cordelier dans un
couvent de Lorraine, se fut
embrassé plus tard le calvinisme
à Genève; et c'est là, dit-on;
qu'il fut ingénier et ouv-

ant. éd. - Roux. Maltez
1732 - 2 vols.



no 29 for 1838

in ~~the~~ ~~book~~

